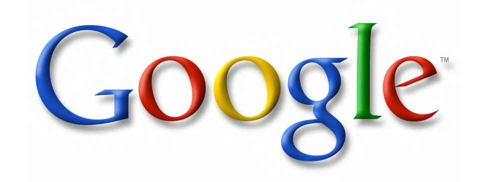
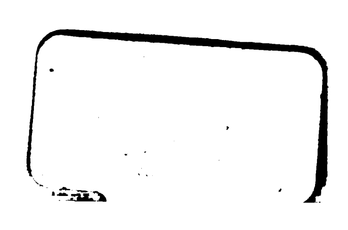



SIGILLVM·ACADEMIAE·HARVARDIANAE·IN·NOV·ANG
CHRISTO ET ECCLESIAE
VE
RI
TAS



17

MAXIMILIEN

ET

LE MEXIQUE

PARIS. IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE TURENNE, 66.



L'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte.

Miramon. Mendez. Mejia.

CHARLES D'HÉRICAULT

MAXIMILIEN

ET

LE MEXIQUE

HISTOIRE DES DERNIERS MOIS DE L'EMPIRE MEXICAIN

PARIS

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET PALAIS-ROYAL, 215

1869

HISTOIRE

DES DERNIERS MOIS

DE

L'EMPIRE MEXICAIN

PRÉFACE

Au milieu de l'été de l'année 1792, un voyageur anglais traversait les provinces du nord de la France. Il se rendait à Paris, où il devait assister à la catastrophe du 10 août. Il était, comme tous les honnêtes gens de l'Europe d'alors, ému de l'insolente agression du 20 juin ; comme à tous les étrangers intelligents, il lui semblait entendre les der-

niers craquements du vieux et glorieux trône de France, et il restait stupéfait de voir, le long de sa route, en ce moment de suprême angoisse qui suivait tant de troubles et qui précédait immédiatement le plus grand bouleversement des temps modernes, les paysans danser en rond sous les ormes touffus. Il se rappelait, dit-il, le temps où, peu d'années auparavant, à son premier voyage en France, la plus épouvantable convulsion de la nature eût paru de peu d'importance à côté de l'idée de détrôner un roi ; et il ajoute :

« Il est vrai que ce peuple est si étonnamment oublieux ! Puis il faut rappeler que c'est jour de dimanche ; or je ne sache pas qu'il y ait un Français qui puisse avoir l'air triste quand il se sait bien habillé, quand il porte ses vêtements de fête. »

Ce trait de l'histoire des temps révolutionnaires m'est revenu à la mémoire ; — comment ne pas songer un peu à Louis XVI

quand on pense à Maximilien! — et je me demande si nous sommes encore ce même peuple oublieux? Joyeux, nous ne le paraissons plus, je le sais; nous avons peu d'occasions de montrer nos vêtements de fête; et nous ne sommes plus des enfants, il nous est besoin d'autre chose que de beaux habits pour nous mettre en joie: il nous faut une grosse bourse, ou l'ivresse. Nous sommes un peuple d'hommes.

Mais cette faculté d'oubli, la presse, en nous déroulant chaque jour son panorama européen, ne l'a-t-elle pas accrue? Et jusqu'à ce que cette presse, en s'étendant, en se purifiant, et en nous intéressant plus aux choses publiques, guérisse les maux qu'elle a faits, ne sentirons-nous pas augmenter en nous cette aimable facilité que nous possédons de nous pardonner vite les fautes que nous avons faites et les sottises commises?

Par une assez rare exception, on n'a pas encore oublié Maximilien et son empire. Sur ce sujet les publications foisonnent. Elles abondent en Allemagne et en Espagne, sans qu'elles paraissent diminuer en France. Il y a là, pour nous, un souvenir importun que nous ne paraissons pas pouvoir éloigner avant d'en avoir sondé toutes les tristesses. Souvenir humiliant que nous retenons, tout en le voulant chasser, comme un mal que l'on veut guérir et que l'on active en y touchant sans cesse et sans savoir s'en empêcher. Puis peut-être sentons-nous que ce mal, bien entretenu, nous en évitera d'autres plus grands, et qu'il y a là une leçon bonne à répéter, pour pousser les forts à l'humilité et les faibles à la vigilance.

Une seule portion de cette histoire est jusqu'ici restée dans l'ombre : c'est sur celle-là que je voudrais jeter quelque lumière.

Je retrouve bien fraîche dans ma mé-

moire et dans mon cœur l'impression qui saisit les diverses classes de la société parisienne, l'an dernier, au commencement de juillet, quand on apprit la mort de Maximilien. Ce ne fut pas ce sentiment d'effroi et d'horreur qui eût bouleversé nos pères à la pensée de l'assassinat d'un roi: ce fut ce que peut être une émotion dans notre temps las et blasé, d'où la puissance de l'enthousiasme comme celle de l'indignation semblent s'être retirées; ce ne fut qu'un frémissement, mais général, suivi d'un instant de stupeur et de tristesse. Stupeur et tristesse, c'est d'ailleurs tout ce que des âmes sceptiques et énervées peuvent donner comme marque de la plus vive émotion.

Puis les railleurs, les farceurs journaliers vinrent à leur curée habituelle. Quelques-uns d'entre nous, qui avaient aimé Maximilien, ne purent retenir, malgré le mauvais goût d'un tel procédé, le premier élan de

l'indignation, non pas contre les farceurs, grand Dieu ! mais contre les bourreaux.

Le vieux sang jacobin qui, même lui, dort dans les veines de nos contemporains, se réveilla. Ceux-là qui ont aboli la peine de mort pour tous, excepté pour les princes ; ceux qui se sentent fiers d'être hommes en voyant tuer un roi ; ceux pour qui la république justifie les moyens et qui ne peuvent admettre que l'on soit barbare si l'on combat une monarchie ; les doux mathématiciens de la cruauté qui disaient magistralement : Il a voulu punir des brigands de la peine capitale, qu'il meure ! tous ceux-là tranchèrent sur la masse. Ils se réjouirent.

Mais cette masse, c'était bien la tristesse qu'elle ressentait. Elle savait que ce prince, condamné comme cruel par de féroces métis, était le plus doux, le plus généreux des hommes, le plus libéral des princes. Elle savait dans quelles circonstances, sous quelle

pression, après quelle lutte, il avait signé ce décret d'octobre, le seul crime qu'on lui reprochât, à lui qui n'avait jamais refusé une grâce. Elle savait surtout, — et c'était l'insupportable angoisse — que c'était à notre suite, sur nos instances, sous notre sauvegarde qu'il avait consenti à aller là-bas. Nous lui avions promis de ne pas l'abandonner, et nous partions, renvoyés par les États-Unis, après avoir employé nos dernières heures, sagement peut-être mais rudement, à lui détruire son armée, et il restait, lui, pauvre prince ruiné, sans troupes, sans amis, quand nous, grand peuple, nous étions contraints de déguerpir. Encore nous songions à la honte de ceux qui se faisaient les juges de Maximilien, de ceux qui ne l'avaient pas vaincu, mais acheté, de ceux qui se disaient un peuple et qui n'étaient que des tyrans. Malgré l'appui, les armes et les hommes des États-Unis, ils avaient constamment fui devant

un corps de 20,000 hommes, ils ne s'étaient arrêtés que quand on avait cessé de les poursuivre, et ils se vengèrent de leur fuite, de leurs peurs, de leurs incessantes défaites, de nous, de l'Europe, sur cet homme si bon, maintenant qu'il était seul, désarmé et trahi. L'indicible mépris pour les Mexicains, que nos soldats avaient rapporté de cette expédition, nous rendait la victime de Lopez et d'Escobedo plus intéressante encore.

A côté de ces émotions, se faisait jour un étonnement profond dans l'esprit de ceux qui s'étaient occupés de cette affaire du Mexique. Nous ne pouvions comprendre comment Maximilien en avait été réduit si vite aux dernières extrémités ; les derniers soldats de l'intervention française revenaient à peine. A chaque courrier rentraient quelques-uns de nos amis qui avaient pris, par les États-Unis, le chemin des écoliers. C'était la veille, nous semblait-il, que cette armée de l'Inter-

vention et les Européens que nous rencontrions avaient laissé l'empereur fort tranquille dans sa capitale. Nous ne tenions pas compte des cent incidents qui avaient signalé les derniers mois de l'occupation française et les quatre mois pendant lesquels Maximilien avait régné seul. Nous étions faussement renseignés sur les faits de la première de ces deux périodes, et nous ignorions complétement ce qui s'était passé ensuite.

Telle est encore, ou peu s'en faut, la situation où nous sommes aujourd'hui.

C'est cette partie, la plus douloureuse pour nous, et la plus ingrate, sans doute, mais la plus obscure, la plus poignante et la plus importante de l'histoire de l'empire mexicain que je me promets d'étudier. Cette étude n'a pas encore été faite, du moins à ma connaissance; elle se fera, plus tard, complétement et de la façon la plus curieuse, à l'aide de révélations et de récriminations.

Peut-être pourrai-je dès aujourd'hui, bien que je n'aie ni l'intention ni le pouvoir de dire tout ce que je sais, et bien que je ne sache pas tout, redresser quelques erreurs, et donner lieu à mainte rectification. En tous cas, j'arrêterai nettement les principaux points de cette histoire de façon à permettre un jugement définitif sur les mémoires et documents qui seront publiés plus tard.

Ce n'est pas seulement l'intérêt de la vérité qui m'a poussé à cette étude : j'y ai été d'abord entraîné par une sorte de curiosité, de fantaisie patriotique. Comment le dirai-je?

Nous avons tous, au temps de notre enfance, entendu raconter, par l'un des héros mêmes, quelques épisodes de la retraite de Russie. Le conteur, bon Français, ce vieil amoureux de la chose militaire et de la fine rhétorique, — *rem militarem et argutè loqui*, — et qui n'est jamais plus heureux que

quand il peut réunir ses deux défauts en un et raconter ses batailles; le conteur, notre grand-père, le grand-oncle, quelque vieil ami de la famille, quelque vieux domestique, redisait les anecdotes héroïques de cette terrible épopée.

Nous, enfants, nous ignorions les angoisses de nos grand'mères : on ne nous avait encore parlé ni de la liberté perdue, ni de la France à bout de sang, ni de la patrie envahie; et le narrateur chantait ses exploits avec la complaisance du marin qui, du rivage, chante les charmes de la mer en furie. Nous écoutions haletants, inquiets, mais charmés, ravis, l'un par tel incident, l'autre par tel trait, que nous redemandions toujours. L'un voulait qu'on lui dépeignît sans cesse les grandes flammes illuminant les coupoles d'or du Kremlin; le second pâlissait et tremblait, et il voulait toujours pâlir et trembler en se faisant redire les grands

tourbillons de neige enveloppant les bataillons entiers ; il voulait toujours voir, accourant derrière le rideau miroitant des collines blanches, le régiment des cosaques, le nez sur le col du cheval, la longue lance en arrêt. Cet autre d'entre nous se cachait les yeux à l'aspect de ce pont de la Bérésina qui sautait. Celui-ci regardait avec angoisse ce gouffre qui s'ouvrait sous les chevaux des lanciers polonais et de leur vaillant chef Poniatowski ; celui-là, plus sensible, ne voulait entendre parler que de Vilna, que de Varsovie, que des villes où nous avions trouvé un instant de repos, une espérance de salut.

Puis nous devînmes blasés sur tout cela. Toutefois il y avait certains épisodes qui ne nous laissèrent jamais sans frémissements. On nous montrait les affamés tombant dans la neige, les blessés se couchant à l'abri des murailles des villages déserts, les traînards

furetant dans les maisons abandonnées, les faibles se laissant aller au pied des sapins couverts de givre, les audacieux se lançant à l'aventure. Mais voici l'ennemi! Alors un homme énergique surgissait. A sa voix les écloppés se redressaient, les traînards se réunissaient. Grenadiers, hussards rouges, marins de la garde, dragons de l'impératrice, canonniers, tambours, officiers ou soldats formaient un corps, prenaient une position, mouraient glorieusement ou repoussaient l'ennemi. Avec ce génie de la guerre, avec cette vive intelligence des choses, avec cette flexibilité, cette adresse, cette pénétration qui distinguent les Français, ce peloton bigarré, cette compagnie extravagante, ce bataillon de blessés, ce régiment de traînards faisait la trouée, regagnait le corps d'armée et revoyait la bonne terre de France, dont la pensée lui avait peut-être donné l'énergie nécessaire au moment du danger suprême.

C'est quelque chose d'analogue que je trouve là-bas, en ces derniers mois de l'empire mexicain ; ce sont les débandés, les égarés de la retraite du Mexique, abandonnés sur la terre étrangère après le départ de notre armée, se réunissant pour résister, et jouant un grand rôle en ces derniers combats.

On devine quelles haines, quel désir d'âpres vengeances nos victoires avaient excités chez les Juaristes, et quel sort menaçait, notre armée une fois partie, les Français que la nécessité, le hasard, les liens d'affaires, de famille, ou d'attachement à Maximilien, retenaient au Mexique.

Ces Français étaient nombreux. Les uns habitaient les villes soumises encore à l'empire, et ils étaient momentanément protégés. D'autres étaient tout particulièrement désignés aux vengeances: c'étaient les soldats libérés du service militaire français,

qui, après avoir obtenu des concessions de terre, s'étaient établis sur le sol à titre d'agriculteurs et d'industriels. Quelques-uns rallièrent notre armée, dans son mouvement de retraite, — décembre 1866 à février 1867; — d'autres ne l'avaient pas pu ou voulu.

Mais ils comprirent bientôt que la situation n'était pas tenable. Les Juaristes s'avançaient, les enfermant de toute part. Il fallut forcer le cercle, qui se fermait. Quelques-uns parvinrent à rejoindre, sur la route de Mexico à Puebla, l'arrière-garde de l'armée de l'Intervention; d'autres furent pris, exterminés ou enrégimentés par les républicains. Une certaine quantité, enfin, parvint à regagner le centre de l'empire. Nous verrons comment, là, ils sentirent le besoin de se réunir, de s'organiser, sous la conduite d'un ancien officier français, d'une solidité éprouvée, pour lors chef d'escadrons com-

mandant une compagnie de gendarmerie impériale mexicaine.

C'est leur histoire aussi que je désire écrire.

Je veux donc dire comment ces braves gens, que ne protégeait plus le drapeau de la patrie et sur lesquels au contraire son ombre, qui s'éloignait glorieuse, mais sans fierté, attirait les colères et les vengeances, comment ils surent montrer là-bas, seuls et les derniers, les éclatants reflets de l'épée de la France; comment et au milieu de quels faits pittoresques et émouvants cette petite troupe fut bientôt considérée comme un corps d'armée, le meilleur de l'armée impériale et le plus redouté des Juaristes.

Cette histoire, je l'ai indiqué, se mêle aux annales, encore peu connues, que je cherche à restituer. Elle fait corps avec la chronique de ces efforts politiques, de ces combats, de ces siéges, chronique qui commence à

l'automne 1866, au moment où l'on apprit le prochain départ de l'Intervention, et qui se termine à la reddition de Mexico et à la mort de Maximilien.

Mon récit, je l'emprunte en partie aux documents officiels, en partie aux souvenirs de soldats et de diplomates, qui étaient là. Je n'affirmerai rien sans preuve que je puisse montrer, sans témoin honorable que je puisse nommer. Je l'écris avec le sentiment d'équité qui est la probité de l'historien, mais sans aucune solennité. Je voudrais qu'il conservât toujours ce caractère d'une narration de témoin oculaire, narration qui embrasse moins d'idées, mais qui colore mieux les incidents, qui les dessine avec plus de vigueur, plus de naïveté et plus d'intérêt peut-être. Je me suis défié des apologies, soit du gouvernement français, soit du gouvernement mexicain, soit de tout agent de ces gouvernements.

Je songe uniquement aux faits, non aux personnes.

Je n'ignore pas toutefois tout ce que cette aventure mexicaine renferme de mystères, de mystères de fourberie, de vilenie, de lâcheté. Je sais toutes les accusations lancées; je pourrai, chemin faisant, en détruire quelques-unes, en confirmer d'autres, en produire de nouvelles.

Pourtant, si impartial que je me sente, si bien renseigné que je me sois efforcé d'être, et quelque précaution que j'aie pu prendre au milieu de documents nombreux, souvent contradictoires, je ne prétends pas pouvoir juger en dernier ressort. Il faut laisser au temps et à l'éloignement le soin de fondre ces éléments de vérité, qui semblent aujourd'hui contradictoires, et de préparer ces perspectives un peu vagues, mais sereines, d'où se détache cette vérité relative qui est la vérité humaine. On balance alors plus équitable-

ment les fautes avec les difficultés. On est moins retenu par cette crainte patriotique d'affaiblir, en condamnant amèrement la politique nationale, l'énergie du pays et de réjouir ses ennemis. Les petites faiblesses, les accès d'égoïsme ou d'ambition, les obstinations, les taquineries, les préoccupations de personne ou d'intérêt, les ruses politiques, les exigences tyranniques, tout cela, qui paraît si injuste, si insupportable à l'heure du fait et de la souffrance, tout cela reprend sa mesure. L'histoire intelligente, l'histoire indulgente, justement parce qu'elle est la constatation de la misère humaine, pèse toutes ces pauvretés en mettant en balance les services parfois rendus et la bonne volonté fréquente, et elle pardonne, elle admire quelquefois même là où les contemporains maudissent et raillent.

Je m'efforcerai donc d'approcher le plus possible de cette calme impartialité. J'espère

pouvoir pourtant, tout en restant juste, payer mon tribut de reconnaissance à la mémoire d'un prince digne de toute affection, avec lequel je restai en relation depuis la première heure qu'il mit les pieds sur cette terre où il devait mourir, et qui voulut bien me donner les plus nobles marques de son amitié et de son estime.

I

SITUATION GÉNÉRALE.

Les nombreuses discussions qui ont eu lieu à propos du Mexique ont appris à tous quels furent les mobiles de l'expédition. Nous savons pourquoi, au lieu de nous borner à saisir les douanes de quelque ville et à occuper Vera-Cruz, Matamaros ou Tampico, nous fûmes amenés à fonder l'empire mexicain; comment nous fûmes forcés d'abandonner cet empereur que nous avions créé.

Sauver un peuple de sept millions d'âmes, qui, depuis cinquante ans de guerres civiles, était devenu la proie de quelques ambitieux s'appuyant sur une masse flottante de quelque dix mille aventuriers pillards et féroces; protéger ce peuple contre l'envahissement des États-Unis, qui l'entretenaient dans son

état de faiblesse et d'anarchie, qui lui avaient déjà enlevé une partie de son territoire et songeaient à lui enlever peu à peu le reste; ouvrir au commerce européen le pays le plus riche de l'univers; établir solidement l'influence française au centre de cet Eldorado; enfin préparer un point d'appui pour les luttes futures qui doivent précipiter l'Europe et l'Amérique l'une sur l'autre : telles sont les idées que la politique française invoqua pour expliquer son entreprise.

Idées, dans leur ensemble et dans leur exposé, grandes et généreuses! mais avaient-elles été assez mûries? Étaient-elles réalisables? Prit-on le moyen de les mener à bien? En tout état de cause, les difficultés évidentes de l'entreprise n'étaient-elles pas mathématiquement supérieures aux bénéfices, et nos voisins n'avaient-ils pas raison de dire que *le jeu ne valait pas la chandelle?*

Mûri, le projet devait l'être, car, bien que je sois le premier à le dire, je puis assurer qu'il avait été présenté par le gouvernement français à l'archiduc Maximilien trois ans avant la signature du traité de Miramar. L'événement semble avoir prouvé que c'était une utopie, dans l'état actuel et en présence des menaces de la politique européenne; mais surtout on ne prit pas le seul chemin qui menait logiquement à Mexico. C'était par la Nouvelle-Orléans qu'il y fallait aller.

Jouer contre les États-Unis le rôle qui avait si bien réussi à ceux-ci dans leurs relations avec le Mexique; profiter de la faiblesse, entretenir la guerre civile, ou plutôt prendre délibérément parti pour le Sud et briser ainsi l'effrayante puissance des Américains, c'était, selon l'opinion généralement admise, le seul moyen de réussir.

L'établissement d'un empereur autrichien au Mexique valait-il les chances que cette

terrible guerre eût fait courir à la France? Notre gouvernement parut le croire, mais ces chances il les voulait partager avec l'Angleterre. Celle-ci, à trois reprises différentes, refusa de s'allier avec nous contre les fédéraux. Dès lors, il n'y avait plus qu'à compter sur la Providence et à supposer qu'elle prendrait assez en gré les vœux de la politique française pour permettre à cent mille confédérés de lutter éternellement contre un million de fédéraux.

On n'avait pas d'ailleurs trouvé au Mexique les éléments de solidité sur lesquels on comptait. Dans cette population de sept millions d'âmes environ, il y avait six millions d'Indiens, race bonne, honnête, respectueuse, obstinée, pleine d'avenir, mais d'un avenir lointain, car ces Indiens, bien que tous sussent lire, étaient restés à l'état de bêtes de somme ou peu s'en faut. Le dernier million, outre les étrangers, comprenait les

Espagnols, de *sang d'azur*, de sang pur, gens nobles, fiers et loyaux, mais se désintéressant, avec une sorte de dédain, des affaires publiques ; puis ceux qu'on appelle proprement les Mexicains, ceux qui sont nés du mélange de l'Espagnol et de l'Indien.

Sur ceux-ci, il n'y a qu'un cri. Sans doute, je connais parmi eux bien des nobles physionomies, et je ne veux pas oublier les grands faits de persévérance, de piété, de courage, qui signalèrent, au commencement de ce siècle, la guerre de l'indépendance ; mais que sont devenus le sens moral, la religion, la droiture, la dignité, l'énergie, les mœurs, parmi les descendants de ces héroïques métis, parmi les Mexicains d'aujourd'hui ? C'est bien d'eux qu'on peut dire qu'ils ont tous les défauts, aucune des qualités des deux races d'où ils sortent, et je n'ai pas rencontré un seul Européen, je dis pas un seul, qui ne m'ait présenté le caractère mexicain

comme un mélange de fourberie, de fanfaronne vanité et d'effronterie sans fermeté. Je n'ai pas interrogé un soldat français qui ne fût convaincu que tout établissement régulier était impossible au Mexique avant l'extermination complète des Mexicains. Ce n'était pas là une besogne française, ni un but pour le noble et doux Maximilien.

Pourtant, il faut constater impartialement que, malgré toutes les chances d'insuccès, malgré les fautes des uns et des autres, malgré la division des chefs *divers* du gouvernement, l'empire, après une succession de beaux faits d'armes, allait, en l'automne de 1865, se trouver débarrassé de ses ennemis. Les principales routes étaient devenues sûres, et l'on travaillait aux chemins de fer sans trop de dangers. L'empereur put sincèrement croire que la lutte politique était terminée.

Mais les Nord-Américains avaient triom-

phé. Ils ne pouvaient laisser échapper cette proie qu'ils avaient regardée comme devant leur appartenir. Ils devaient tout risquer plutôt que de permettre l'existence d'un empire européen sur leurs frontières.

Dans cet empire, grand environ comme la moitié de l'Europe, parmi ces dix mille tyranneaux habitués aux licences et aux profits de la guerre civile, nulle paix ne pouvait être complète. Puis, quoiqu'ils fussent, en grand nombre, des misérables, quoiqu'ils défendissent surtout leurs vices et qu'ils combattissent principalement pour le droit au crime et à la tyrannie, ils portaient un drapeau vénérable : *Independencia*. Alors qu'on croyait les principaux chefs de bandes en fuite et Juarez réfugié aux États-Unis, on les vit revenir avec des armes, fusils et canons américains.

Ils ne rapportaient pas autant de dollars qu'on l'a dit, le dollar n'a nul enthousiasme,

et d'ailleurs, quoique je paraisse paradoxal, je puis assurer que l'argent est ce qui manque le moins au Mexique quand on sait le prendre; or, c'est le métier que les Mexicains de tout parti connaissent le mieux. Les *prestamos* (impôts) sur les villes, villages et *haciendas* remplissaient vite les coffres de l'*Independencia*. Elle avait seulement besoin de ce que les États-Unis pouvaient lui fournir à foison, d'armes, de soldats. Les yankees libérés, les aventuriers sudistes, les nègres à la demi-solde, les enrôlés allemands ou irlandais, se chargèrent, à titre d'officiers instructeurs et de premiers soldats, de faire une armée républicaine avec les Indiens que l'on *pressait*, selon l'usage. Nous retrouverons cette armée composite au siége de Mexico.

Tandis qu'elle se mettait en campagne, la diplomatie américaine entrait en mouvement, et elle valait contre nous plus que toutes les

forces du Mexique. On me permettra de passer un peu vite et sans orgueil sur la guerre diplomatique que nous fit Seward. Bref, les États-Unis nous déclarèrent, avec toutes les formes diplomatiques, mais péremptoirement, qu'ils ne pouvaient nous tolérer au Mexique. Nous leur promîmes de partir.

On se rappelle l'arrivée en France de l'impératrice Charlotte; la mission du général Castelnau. Au Mexique, on était convaincu que le but de cette mission était d'engager Maximilien à abandonner le pays à la suite de l'armée, ou plutôt avant elle. Marquez et Miramon, les deux chefs militaires du parti conservateur, arrivaient d'Europe.

L'empereur était à Orizaba. Il s'y était retiré après avoir échappé à cette tentative d'empoisonnement que l'impératrice apprit, peu de temps après son arrivée en Europe, au mois d'août, et dont la nouvelle contribua

à donner une forme précise à sa maladie dont les symptômes avaient déjà frappé son entourage.

Maximilien, à Orizaba, souffrait d'une fièvre dont il n'était pas complétement guéri encore à la date de sa mort. C'était le prétexte dont il se servit pour prolonger son séjour loin de Mexico. La vérité est qu'il ne voulait pas rencontrer l'envoyé de Napoléon avant d'avoir arrêté définitivement ses idées.

II

LES FRANÇAIS ET LES MEXICAINS EN L'AUTOMNE DE L'ANNÉE 1866.

Nous voici arrivés à la période qui fait particulièrement l'objet de notre étude. Nous sommes au commencement de l'automne 1866. Le départ de l'armée française est irrévocablement décidé.

Maximilien, se souvenant des promesses explicites et formelles qui lui avaient été faites, répétées, solennellement confirmées, n'avait pas voulu croire que ce départ s'effectuerait jamais. Rien n'était prêt en vue de cette éventualité : l'armée mexicaine était en voie de formation; les finances en étaient venues au comble de la ruine par l'arrêt que l'administration française avait mis sur les douanes. Maximilien, que les

tendances naturelles de son esprit et ses théories politiques avaient poussé vers les libéraux, les abandonne, se rejette du côlé des conservateurs, ses alliés naturels, ceux qui l'ont appelé, les seuls qui lui offrent, en ce péril extrême, quelques chances avantageuses : des hommes, de l'argent, une puissance morale. Mais le parti avait été affaibli, désorganisé par l'empereur lui-même, et sa brusque arrivée au pouvoir amène de nouvelles causes de ruine au milieu d'une situation déjà si troublée.

En résumé donc, les ennemis s'avancent, les amis s'en vont. On peut aisément prévoir l'événement final.

Les protecteurs des Impériaux se retirent, moralement vaincus par les protecteurs des Juaristes; les Impériaux avaient espéré que la protection serait éternelle, ils sont donc faibles, puisqu'ils ne s'étaient pas habitués à compter sur eux-mêmes et que ceux sur

qui ils s'appuyaient se dérobent brusquement. Les Juaristes, au contraire, sont forts de la force de leurs alliés et de la retraite des alliés de leurs ennemis; ils avancent, puisque les autres reculent; et, comme ils ont été toujours et vaincus et actifs, ils sont à la fois exaspérés et ardents. Les uns sont nécessairement poussés en avant par l'ensemble des circonstances, les autres en arrière. Tous les incidents contingents contribuent à donner aux Juaristes force, ardeur, férocité; aux Impériaux, faiblesse, hésitation, angoisses.

Nous n'avons pas besoin de prêter l'oreille à ces bruits qui accusèrent les chefs de notre armée d'avoir aidé effectivement les républicains. L'impulsion étant donnée, comme je viens de le dire, ne pas combattre les libéraux c'était les aider. Mais je n'ai trouvé nulle preuve évidente à cette imputation d'avoir, de propos délibéré et par haine de Maximilien, cédé aux ennemis les munitions,

les mulets, les chevaux. Seulement là où on fut obligé de vendre aux enchères publiques, les Juaristes seuls osèrent acheter; là où ils étaient les maîtres ils étaient les tyrans : la terreur suivait, avec eux, l'arrière-garde de l'armée française.

Maintenant, quels faits particuliers avons-nous à noter au milieu de cette situation générale?

Quel dernier but poursuivait la France?

Quels rêves, quelles pensées agitaient l'esprit de Maximilien?

Quelles préoccupations serraient l'âme des Français, des Européens surtout qui demeuraient sur cette terre ennemie?

Quelles espérances, quelles chances, quel plan de campagne ou de politique restaient au gouvernement impérial et à ses principaux adhérents?

C'est ce que je voudrais dire avant de raconter les quelques incidents importants de

ces deux mois pleins d'activité fiévreuse, — décembre 1866, janvier 1867, — qui précédèrent l'abandon de Mexico par notre armée.

Le gouvernement français, après avoir pris la résolution d'une retraite, utile sans doute à ses intérêts, nécessaire peut-être en face des complications de la politique européenne, mais terriblement cruelle pour son amour-propre et jugée inique par tous les impérialistes mexicains, le gouvernement ne pouvait avoir qu'un seul but. Il devait rendre les conséquences de la retraite moins douloureuses pour tous, moins dangereuses pour Maximilien (et pour cela il fallait l'engager à quitter le pays), moins périlleuses pour les Européens (et il n'y avait d'autre moyen que de les inviter à suivre l'armée française), moins pénibles enfin pour nos troupes (et on les obligeait à reculer sans combat devant ces Juaristes, dans lesquels

elles n'avaient jamais voulu voir de braves ennemis, mais de lâches pillards).

C'est ici, non pas seulement l'incident le plus attristant pour notre orgueil national, mais le point le plus délicat de l'histoire de l'empire mexicain, le champ de bataille le plus étroit entre les apologistes de Maximilien et les avocats de la politique française.

Cette politique, que, dans l'espèce, on peut nommer une politique à une seule volonté mais à trois têtes, elle reposait bien sur la volonté arrêtée de l'empereur Napoléon, mais elle devait être interprétée et appliquée par trois personnages différents. Or, si j'en crois des renseignements, mexicains, il est vrai, mais respectables, ces trois têtes n'étaient pas toujours dans le même bonnet. Le maréchal Bazaine et l'état-major de l'armée de l'Intervention, l'ambassadeur Dano et la légation de France, enfin le général Castelnau, qui

était une légation particulière de Napoléon, ne représentaient pas, disait-on, cette union qui fait la force. Nous savons d'ailleurs que ce n'était pas de force qu'il s'agissait alors pour la politique française. Quoi qu'il en soit, cette politique, à propos du fait spécial dont il s'agit, nous la pouvons dès maintenant juger avec impartialité.

Entre ces trois têtes, entre ces trois actions chargées d'expliquer et d'appliquer une décision blessante pour tant d'intérêts sacrés, injuste à tant d'yeux, l'interprétation put être diverse et variable, l'exécution dut paraître exigeante, peut-être malignement taquine et tyrannique. Mais il ne faut pas oublier le grand but d'humanité que tout le monde s'accordait à poursuivre : il s'agissait d'arracher aux vengeances juaristes et Maximilien lui-même et le plus grand nombre possible des Français, des Européens, des Mexicains qui avaient compté

sur l'éternelle protection de la fière et puissante France.

Dans cette situation, pour décider Maximilien à quitter cette terre, qui devait être pour lui si cruelle, l'on fut surtout préoccupé de montrer au prince sa faiblesse. Cela était sage. Mais on la lui montra rudement; peut-être l'augmenta-t-on effectivement et de malin propos.

Toutefois faut-il croire que l'on ait été jusqu'à essayer d'acheter l'influence des plus intimes conseillers de Maximilien, entre autres du triste P. Fischer, qui était hostile à l'abdication et à qui l'on aurait offert un billet de 150,000 piastres pour qu'il décidât l'empereur à partir? L'on cite le nom du banquier mexicain qui aurait détenu ce billet. Je donne ce nom, Martin Daran, car au milieu de tant de petits faits obscurs, il est bon de préciser certains points : ici, en interpellant un honnête homme, on peut

arriver à la vérité. Pour moi, je suis tenté de voir dans cette affaire de billets une comédie montée par Marquez, Lopez et la basse catégorie des personnages tenant pour l'empire.

Mais l'empereur Maximilien, je le sais, crut à l'existence de ces tentatives de corruption. Il se sentit blessé dans sa dignité, et ce sentiment se joignit aux autres causes que nous indiquerons tout à l'heure et qui l'empêchèrent de quitter le Mexique. Il crut, — et cela je le sais de première source, — que les Français voulaient abriter leur reculade derrière son départ et pouvoir dire : Nous étions venus pour soutenir cet empereur, mais puisque ce lâche prince quitte la partie, nous n'avons plus rien à faire ici. Que ces drôles s'entre-tuent à leur aise.

Tout devait le blesser d'ailleurs dans les nécessités qui s'imposaient alors à la po-

litique française, tout contribuait à entretenir, à raviver le souvenir des souffrances que sa fierté avait endurées. Tout encore semblait arbitraire en ces nécessités et eût demandé des précautions délicates, une bonne entente commune; c'était, au contraire, la mésintelligence qui naissait naturellement de toutes les circonstances.

Ainsi l'armée française reculait, frémissante d'être poursuivie par ces bandes qu'elle avait toujours battues, qui la suivaient en vainqueurs fanfarons et féroces, qu'elle n'avait pas le droit de repousser, et qui entraient dans les villes abandonnées par elle pour piller, pour égorger derrière elle, à portée de ses oreilles, presque sous ses yeux, ceux dont le seul crime consistait à avoir été les amis des Français. Il y avait là une nécessité pourtant, puisqu'il était inutile de tuer des soldats mexicains, de faire tuer des soldats français, dans une guerre ter-

minée, pour une cause abandonnée, au milieu d'une retraite pénible. Mais que devaient penser l'empereur et les impériaux à qui l'on montrait l'armée française livrant ainsi ses protégés de la veille, ses amis, ses dévoués, aux atrocités des brigands? N'était-ce point paraître pactiser avec ces derniers?

Ne disait-on pas que le chef d'escadrons Billaud avait été blâmé parce que, rencontrant dans sa marche de Mexico à Puebla une troupe de ces coquins établie à Chalco, sur le lac de ce nom, qui touche presque à Mexico, il les en avait chassés! Ne savait-on pas que de la ferme de Buenavista, occupée, sur le chemin de retraite de l'armée, par une compagnie de zouaves français, entre Ayatla et le Rio Frio, on voyait, à moins de 800 mètres, une bande de Juaristes réoccupant Chalco et se livrant contre les maisons particulières, les femmes et

les coffres-forts, à leur héroïsme habituel? Presque aux portes de la capitale, la route de Chalco à Texcoco n'était-elle pas traversée chaque jour par les ennemis au moment même où les Français suivaient cette route pour évacuer Mexico? et les Juaristes ne prenaient d'autres précautions que de ne pas se trouver dans les jambes de nos soldats.

Tout cela se disait, se prouvait. Là-dessus s'appuyaient les nouvellistes de Mexico qui racontaient cent histoires des plus noires, histoires sans doute fausses, mais admises sans discussion, sur la bonne entente de l'état-major français avec l'état-major républicain, sur des ventes de munitions, des cessions d'armes et de chevaux.

La politique napoléonienne, tout en poursuivant un but humain et sage en cette dernière extrémité où les circonstances l'avaient acculée, était donc arrivée à exaspérer l'empereur Maximilien et les Impériaux.

Au mois de décembre 1866 commença aussi cette grosse querelle à propos du rapatriement des Français, querelle où tant de colères furent soulevées, où furent portés de si grands coups à la pauvre armée de l'empire mexicain, où le maréchal Bazaine parut le plus tyrannique et où il reçut un si cruel reproche. Nous étudierons bientôt à fond cet incident. Mais on voit que la discorde, qui avait constamment paru être la loi de l'alliance franco-mexicaine, n'était pas prête à disparaître durant les dernières heures de cette alliance.

Pendant ce temps, que rêvait ou que décidait l'empereur Maximilien ?

III

PORTRAIT DE MAXIMILIEN. — HÉSITATIONS. DÉCISION DÉFINITIVE.

La conduite de l'empereur a été diversement jugée et doit l'être, selon que l'on se place au point de vue sentimental ou au point de vue pratique, selon qu'on juge en homme de cœur ou en homme d'affaires, d'après le mobile ou d'après le résultat. Pour la bien apprécier, il faudrait étudier à fond la nature fine et ondoyante du prince. Je ne fais pas ici sa biographie, je raconte l'histoire des derniers mois de son empire; je me bornerai à analyser, mais minutieusement, quelques traits de son caractère.

On l'a accusé d'être variable. C'est la seule accusation que j'aie entendu généralement porter contre lui. Elle est vraie. Il n'en

faut pas conclure qu'il était faible, porté au favoritisme, docile à toute influence, rusé ou dissimulé. Non. Sa mobilité ne venait pas de la faiblesse et n'en montrait aucun des attributs. Mais il ne possédait réellement aucun des trois grands éléments qui constituent la ténacité-qualité et la ténacité-défaut.

Il n'avait pas cette puissance de vue et d'action qui aperçoit le point central et culminant, le point à emporter et qui y marche à travers tout obstacle.

Il n'avait pas cette étroitesse de visée qui ne saisit qu'un point au hasard et qui y pousse l'homme obstinément, parce qu'elle est incapable d'apercevoir autre chose, incapable de comparer, de juger et de trouver mieux.

Enfin, il n'avait pas ce troisième et profond élément de l'obstination gouvernementale, le mépris de l'humanité, à commencer par soi-même.

Il avait la faiblesse d'être fier et de croire à la bonté de la nature humaine. Il avait des enthousiasmes, non de l'enthousiasme. Il avait une ambition d'imagination, une ambition *latérale*, je veux dire une ambition qui n'était pas sa première préoccupation et qui laissait place aux rêves, aux défaillances, à l'utopie.

Son imagination très-vive, sa nature très-impressionnable, son intelligence très-sensible, lui montraient mille nuances d'une idée, cent arguments qui s'équilibraient pour ou contre, dix facettes dans un événement, dix possibilités dans un calcul de prévision. Ce n'était pas tout. Quand son jugement était parvenu lentement à une décision définitive, son cœur très-délicat et très-bon venait à son tour poser des objections qui passaient pour des naïvetés et lui constituaient une diplomatie puérile.

Comme il avait réellement reçu le don

de charmer, il croyait réellement à la puissance politique de cette qualité *charmeresse*. Comme il était généreux, il se persuadait aisément que la bonté, les caresses, l'affection, le pardon répété, ont plus de vertu diplomatique que la sévérité. Comme enfin il était noble, ouvert, libéral, jamais dans ses plans il ne pouvait faire entrer en ligne de compte la trahison, difficilement la fourberie. C'était le prince trop bon qui, rentrant à Mexico après quelque temps d'absence et trouvant son palais dévalisé, comme si tous les Juaristes y eussent passé, par un personnage autrichien qu'on m'a nommé, aimait mieux faire emprunter au voleur une assiette de faïence que de lui faire, en le chassant, restituer un plat d'argent.

En politique, il n'était pas un homme pratique, mais un idéologue. C'était un grand artiste en tout, même en philosophie gouvernementale. Seulement s'il était réelle-

ment profond et puissant sur les théories, il manquait trop de cette autre part de la philosophie qui est la connaissance des hommes.

Il poussa là-dessus la faiblesse jusqu'à croire à la vertu mexicaine. Il ne put jamais rester convaincu que les Almonte, les Mejia, les Miramon, les Mendez, les La Bastide, les Salas, les La Madrid, les Vidaurri, les Quiroga, les Palacio, les Ortega, les Galvez, et d'autres que nous nommerons chemin faisant, étaient des exceptions au milieu de ces sept millions d'hommes dont les uns ne naîtraient jamais à l'énergie ni les autres à la probité.

Il n'était ferme que dans son orgueil; je me trompe, car cet orgueil même pouvait céder aux amollissants conseils de la bienveillance; je dois dire : il n'était tenace que dans la dignité, obstiné que dans l'honneur.

l eût pu faire un grand prince. Il était à

peu près taillé sur le modèle de ceux que Fénelon demandait pour les mettre sur le trône de Salente. Son gouvernement du royaume Lombard-Vénitien avait été réellement remarquable; et qu'on le suppose au moyen âge ou à la Renaissance, il eût pu être le chevaleresque Richard ou le magnifique François Ier.

Mais il avait absolument besoin de ce voile de respect qui entourait les monarques. Dans notre siècle, où l'on ne permet pas à la royauté d'être autre chose qu'un rempart et encore à la condition d'être en même temps une cible; dans ce temps où les têtes royales ne sont guère que des têtes de Turc, où chaque poing vigoureux vient essayer sa force et trouver ainsi le plus sûr moyen d'exciter l'admiration de la démocratie; dans ce pays mexicain où cinquante ans de guerre civile n'avaient plus guère laissé en pratique que la science de bien

fuir et de bien prendre, ce n'était pas, je le dis avec une amère tristesse, le roi qui pouvait mener à bonne fin sa difficile mission.

Il fallait pour cela, non un monarque intelligent, noble, libéral et doux, mais un soldat de génie.

Qu'il fallût un soldat de génie, maint soldat le pensait dans l'armée française, maint soldat qui pouvait se croire du génie ; — c'est une croyance qui vient aisément, et non pas seulement aux journalistes et aux musiciens.

Maintenant supposons que ce soldat, qui est général et qui se croit du génie, a entendu un ministre français, un ministre influent dire : « Nous avons bien mis Maximilien sur le trône du Mexique, pourquoi n'y mettrions-nous pas un autre, » voyez-vous les rêves ! Cette parole a été dite pour faire plier le prince autrichien, les rêves ont été

courageusement chassés, le soldat de génie est resté déterminément dans son devoir patriotique et disciplinaire, mais il voit bien que le monarque n'est pas l'homme de la situation. Cette insuffisance princière, qu'il est encore porté à exagérer, l'irrite, le contrarie, le pousse à exagérer aussi son propre pouvoir et à limiter d'autant le pouvoir souverain.

Ainsi commence à s'expliquer, par la simple étude de l'âme humaine et sans admettre d'incroyables et humiliantes accusations, le désaccord, qui fut presque continuel, entre les gouverneurs divers de l'empire mexicain.

Puis dans cette maligne, gouailleuse et irrespectueuse armée française, ce n'est pas seulement le soldat de génie, c'est le soldat imbécile, ce n'est pas uniquement le général, c'est le plus hébété des sous-officiers, qui comprennent les faiblesses de la situation.

Or je ne connais rien de redoutable et d'intolérable comme le soldat français quand il a perdu le sens du respect.

Il peut être, à un homme qui se sent ardent de patriotisme, permis de juger sincèrement son pays, et je crois que si nous sommes les plus supportables des vainqueurs, nous sommes bien les plus désagréables protecteurs qu'on puisse voir. Nous ne savons pas faire la différence qu'il y a entre la protection et la domination. Notre suffisance naturelle, notre difficile intelligence des mœurs et pratiques d'autrui, notre mépris des autres peuples, la franchise de nos impressions, nos tendances railleuses et sceptiques font à la longue oublier que nous ne sommes ni sévères, ni pédants, ni cruels.

Je l'ai dit, je ne suppose pas qu'il soit peuple au monde pour qui le *troupier* français, dont la grande force et la grande faiblesse

sont de commencer toujours par mépriser l'ennemi, ait ressenti autant de mépris que pour les Mexicains. Et quelle force, quel respect pouvait tirer de sa dignité le roi d'un peuple aussi méprisé?

Ainsi le pouvoir souverain : l'empire, était faible et fier ; le pouvoir inférieur : l'état-major, l'armée, la légation de France étaient forts et dédaigneux.

Que d'occasions de mésintelligence, que de sourdes irritations, que de vives discussions entre l'Empire et l'Intervention, naquirent de là ! L'on peut supposer que si la légation de France à Mexico eût préféré être la légation de France au Monomotapa, la cour mexicaine l'y eût envoyée volontiers, sous la conduite du maréchal Bazaine et avec l'escorte de l'état-major général.

Maximilien, très-bienveillant, comprenant, en idée, les petites nécessités de la diplomatie, très-sensible du reste, et que la

moindre marque de respect touchait réellement, semblait parfois oublier ces difficultés. Une démarche gracieuse de lui détendait apparemment les relations. Mais le fond des choses ne changeait pas.

Je ne vois pas à donner aux gens intelligents d'autre clef des affaires mexicaines. Par là aussi s'explique une partie des hésitations et de la décision de Maximilien, à l'heure solennelle où il voyait qu'il allait jouer sa fortune sur une seule et bien douteuse carte.

Après cette conspiration de juillet, qui l'avait désolé en lui montrant plusieurs de ses ministres, de ses courtisans, de ses plus obligés familiers, complotant pour l'empoisonner; après cette convention du 30 juillet, qui remettait aux mains de l'administration française la plus grosse part des douanes, le seul revenu réel du gouvernement mexicain; après la nouvelle de l'insuccès et de la cruelle

maladie de l'impératrice Charlotte; après une série d'autres coups non moins douloureux, l'empereur s'était, dans le courant d'octobre, retiré à Orizaba.

Il était, nous l'avons déjà dit, malade. Il voyait son empire ruiné, son gouvernement réduit à l'impuissance, sa femme, la vaillante et intelligente compagne de ses pensées, devenue folle. L'insolence des États-Unis croissait en même temps que le brigandage des dissidents, en même temps que la désaffection des alliés. Il avait vu ceux qu'il croyait avoir terrassés à force de bonté le vouloir assassiner ! Ses amis, ses compatriotes, des Européens, grand et noble mot là-bas, le volaient bassement ! Sa réputation était ternie, la renommée de son intelligence amoindrie ! Ses illusions sur la gloire, sur l'humanité, sur le bien, ces illusions politiques qui font l'ardeur, la probité, la noblesse de l'homme d'État,

étaient disparues ! Il avait aimé sincèrement d'abord, puis de parti pris la liberté ; et les libéraux au Mexique se divisaient en deux classes : ceux qui le battaient et ceux qui le trahissaient. En Europe, les libéraux se distinguaient en deux classes aussi : ceux qui le raillaient et ceux qui le maudissaient ! Revenir dans son pays, en laissant au Mexique la haine pour récompense d'une si sincère bonne volonté, en rencontrant en Europe le ridicule pour prix de si énergiques efforts ! Rien de ce qui peut déchirer un cœur de roi, un cœur sensible et fier, ne lui fut épargné.

Puis la situation devenait chaque jour plus difficile. Les agents français, dont la responsabilité croissait, tandis que leur gouvernement se désintéressait de plus en plus, semblaient devenir plus rudes, plus rogues, plus taquins, plus impérieux à mesure qu'ils devenaient moins utiles à l'empereur. Les dissidents avançaient à grands pas ; Hermo-

sillo, Matamoros, Monterey, Tampico et cent autres villes, toutes les villes en un mot, tout le pays, à peu près, étaient tombés en leur pouvoir.

Maximilien avait donc songé à abdiquer; et nous avons dit qu'il allait à Orizaba non-seulement pour se guérir, mais pour discuter plus mûrement avec lui-même cette question d'abdication, et aussi pour éviter de rencontrer le général Castelnau, avant que ses propres idées fussent bien arrêtées.

Ces idées d'abdication n'étaient pas nouvelles. Pour beauçoup d'hommes réfléchis, elles étaient la solution forcée, mais non prochaine pourtant. On m'assure que M. Langlais, peu de jours avant sa mort, disait à l'un de ses amis, qui le raillait sur cette étrange idée d'essayer de mettre l'ordre dans les finances du Mexique : — Eh ! non ! je travaille à fournir à Maximilien l'occasion d'abdiquer honorablement !

Honorablement! C'était toute la question ! Il ne nous semblait pas en l'automne de 1866 que l'empereur eût assez lutté contre la mauvaise fortune. Tous ses amis ont dû, comme l'auteur de ces lignes, entrevoir la situation fâcheuse du prince, cédant au premier choc, revenant piteusement à l'arrière-garde de l'armée française, et ils travaillèrent à faire prévaloir les idées de persévérance dans l'esprit de Maximilien.

Sa fière âme n'était que trop disposée à redouter tout ce qui ressemblait au ridicule, à fuir tout ce qui pouvait prendre l'apparence de la crainte. Nous ne pensions pas qu'il lui en coûterait, hélas ! la vie, et nous lui répétions seulement que la dignité vaut mieux que la fortune. Les lettres qu'il recevait de la cour de Vienne, soit intimes, soit officielles, l'encourageaient à rester au Mexique, ou plutôt, pour être plus précis, le décourageaient de revenir en Autriche. Pourtant je

crois que jusque vers le milieu de novembre il hésita, penchant toutefois vers l'idée d'une abdication.

A cette époque le bruit courut, à Mexico, qu'il avait appelé à Orizaba MM. Castelnau et Dano, pour leur communiquer les conditions de son abdication. Ceux-ci, pour des raisons que j'ignore, refusèrent de se rendre auprès de l'empereur [1], qui se sentit fort blessé. Ai-je dit qu'il fut parfait, plein de sérénité comme un dieu indien, et élevé au-dessus des petites passions de ce monde? Non, sa sensibilité naturelle le poussait non pas seulement à la mobilité, mais encore à cette susceptibilité qui souffre vivement des petites injures, qui en exagère la portée et se réjouit de les venger.

Je crois bien qu'à cette date de sa vie, ou-

1. D'autres de mes témoins croient avoir rencontré le général et l'ambassadeur, dans une auberge du *Rio-Frio*, et se rendant alors à Orizaba.

blieux de cent services pour ne se rappeler que mille taquineries, méconnaissant les devoirs qui imposaient au gouvernement français la fin d'une expédition ruineuse et médiocrement approuvée par l'opinion, il vit dans ce gouvernement le pire de ses ennemis et dans plusieurs des agents français des êtres plus insolents, plus haïssables que les Yankees même. Il oublia cette sage parole écrite à son confident intime, au début de l'empire, par un personnage politique, le plus réellement puissant de la Belgique, bon voltairien sans doute et très-antifrançais, mais chez qui l'intelligence est restée impartiale : « Manger du prêtre le matin et du Français le soir, quand on a été appelé par le clergé et qu'on n'a d'autre appui que la France, c'est une dangereuse manière de gouvernement. »

En cet automne 1866, on ne mangeait plus du prêtre dans la petite Belgique libérale qui

formait jadis une partie de la cour de Maximilien, les conservateurs étaient au pouvoir; mais, comme je l'ai dit, l'empereur ne fut pas insensible au désir de contrarier la politique française, qui était alors fort accusée de vouloir une abdication pour pouvoir traiter tranquillement avec ceux mêmes qu'elle avait toujours considérés comme des brigands.

Il y avait là quelque chose de particulièrement blessant pour Maximilien. J'ai hâte d'ajouter que ce ne fut pas la plus énergique des impulsions qui le dirigèrent.

Larès, alors son premier ministre, Miramon, Marquez, qui revenaient prendre la conduite militaire du parti conservateur et les plus importants des membres de ce parti, l'ambassadeur anglais, le vieux et rusé Scarlett, et bien d'autres qui n'étaient pas fâchés de mettre ce bâton dans nos roues, lui conseillèrent de ne pas encourir ce grand

reproche que l'on faisait à la France, si renommée pourtant par sa générosité, le reproche d'abandonner ceux qui s'étaient compromis pour elle.

Ainsi ballotté entre son intelligence qui lui démontrait l'impossibilité matérielle de la lutte, et sa bonté, sa fierté qui lui affirmaient l'impossibilité morale de la retraite, Maximilien se décida pour le parti le plus généreux et le moins raisonnable. « Je ne veux pas, dit-il, qu'on m'accuse d'être venu et reparti dans les fourgons de l'armée française. Je ne peux pas laisser sans appui ceux qui se sont compromis pour ma cause. Je ne puis souffrir que ces bandes de pillards se vantent d'avoir fait fuir un Européen, un prince. »

Avant de notifier sa résolution, il avait rassemblé, à la fin de novembre 1866, le conseil des ministres et le conseil d'État. La majorité avait approuvé la résistance. Ce fut

le 1er décembre que le journal officiel, le *Diario*, publia ce manifeste, qui, analysé philosophiquement, donne une si parfaite connaissance du caractère de ce Hapsbourg. « Son *esprit*, disait-il, avait pris la conviction que le pouvoir devait être déposé, mais ses conseillers lui avaient remontré que son *devoir* était de rester. »

Il restait donc. Seulement pour concilier les arguments de son esprit avec les délicatesses de sa conscience, il avait trouvé une formule qui le peint tout entier, une formule ingénieuse et idéale, à la fois sagace et impraticable, profonde, coupant court, en effet, à toute difficulté, conciliant et le bonheur du Mexique et la dignité de Maximilien, soustrayant les Impériaux aux vengeances des Juaristes, et fortifiant le pouvoir impérial, tout en laissant à l'empereur la possibilité de partir avec grandeur. Seulement ce plan était inexécutable..... au Mexique. Il avait décidé

la réunion d'un congrès formé sur les bases les plus larges, les plus libérales, où tous les partis prendraient place, et qui déciderait en dernier ressort des destinées de la nation.

Avec une intelligence supérieure et après un si long temps passé dans le pays, le prince n'avait pas encore vu que demander aux partis mexicains une concession patriotique, une transaction sage, un travail en commun pour le salut de la patrie, c'était le rêve des rêves.

Nul, sinon lui, ne songeait uniquement au bien du pays; chacun voulait surtout triompher du parti contraire. Il n'y avait plus de Mexicains; il y avait des conservateurs et des libéraux, c'est-à-dire, des ennemis que les longues guerres civiles ont rendus irréconciliables, qui préfèrent leurs malheurs, accompagnés de la défaite de leurs antagonistes, à leur félicité coïncidant avec le triomphe de leurs rivaux.

Il n'avait pas deviné encore qu'il n'y a plus de Mexique possible, puisque les conservateurs préféraient les Français aux libéraux et que les libéraux haïssaient moins les Yankees que leurs compatriotes conservateurs.

Personne, parmi les républicains, ne bougea pour prendre part à ces agapes patriotiques, et Juarez eût fait pendre, en l'accusant, selon la tradition, de tyrannie, le libéral qui eût travaillé à la réunion de cette convention nationale. Mais il y avait là une si touchante naïveté, une preuve si évidente de bonne volonté et de désintéressement, que le courage et l'activité en revinrent au parti impérial. Les conservateurs, dont la fortune et la vie tenaient au salut de l'empire, promirent 20 millions de francs. Miramon, Mejia, Marquez se mirent activement à la besogne militaire.

Vertu momentanée, hélas! Bientôt la grande masse des impériaux ne vit plus dans

le trouble et la désorganisation qui accompagnaient le départ des Français que ce que le Mexicain voit de prime-abord dans toute anarchie : l'occasion de se remuer fiévreusement, de gesticuler noblement, de piller, de commander, de monter d'un bond plusieurs degrés sur son échelle sociale, et de conquérir un traitement supérieur, dont il opérera lui-même la rentrée, — difficile, il est vrai, — dans les caisses du voisinage.

IV

NOVEMBRE ET DÉCEMBRE 1866. — LES CHEFS LIBÉRAUX. PREMIÈRES ESCARMOUCHES AUPRÈS DE MEXICO.

« Qu'allons-nous devenir si les Français partent? » Telle était la question que l'on s'était posée à Mexico et dans toute l'étendue de l'empire, quand, vers la fin de juin 1866, des indiscrétions du palais impérial avaient laissé pressentir, pour la première fois, que la France pourrait bien retirer ses troupes. Les fanfaronnades, les pillages, les assassinats commis par les troupes américaines à Matamoros et le long du Rio-Grande, indiquaient en effet qu'ils étaient sûrs de la position et que la France était battue diplomatiquement. Mais, je l'ai indiqué, on comptait sur la mission de l'impératrice Charlotte; on relisait le texte du traité de Miramar, les déclarations continuelles, publiques, por-

tées à la tribune française; on redisait l'antique renommée de fierté et de loyauté dont jouissait notre politique.

Au mois de novembre, il n'y avait plus de doute. Le 16, on annonça quasi-officiellement que la France, reculant devant l'impossibilité de soutenir plus longtemps une cause définitivement jugée et perdue, rappelait l'expédition.

«Que ferons-nous quand les Français seront partis?» Ce fut le cri général, non-seulement dans la colonie française, mais dans la colonie européenne. Les Mexicains eux-mêmes étaient atterrés, ceux-là du moins qui se sentaient coupables d'avoir désiré vivre, vivre en paix, en honneur, en aisance à l'abri des lois, ceux-là qui se savaient coupables d'avoir espéré d'autres moyens d'existence que le pillage, l'incendie, le meurtre, d'autres moyens de gouvernement que l'oubli des autorités.

L'on se racontait avec une angoisse profonde la biographie de tous les chefs qui s'avançaient et qui allaient peut-être redevenir les maîtres. Terrible histoire, légende féroce! Au milieu de tous ces types farouches, à côté de Porfirio Diaz, qui seul semblait avoir conservé quelque chose de civilisé, c'était, en tête, Juarez, un Indien, un de ces Indiens *soumis*, de race serve, qu'il ne faut pas confondre avec les Indiens de race militaire que représentent si noblement dans cette histoire le noble Mejia et le hardi Mendez. Ce Juarez, Indien pur, avec les qualités et les défauts des races esclaves, était patient, honnête, obstiné, étroit, ignorant, facile à conduire par les préjugés et tenace dans les plus étranges idées, comme un nègre. Avocat disert, il avait la vertu de pouvoir parler sur tout et sans repos; c'était, avec la persévérance, sa seule qualité politique. Mais il était com-

plétement dominé par Lerdo de Tejada, diplomate habile, homme âpre et haineux, que ses amis mêmes surnomment la *vessie de fiel.* On trouvait ensuite Corona, actif et intelligent, que beaucoup d'entre nous ont connu à Paris et qui semblait avoir beaucoup oublié de son éducation européenne; Escobedo, habile dans la science d'injurier les gens qu'il va assassiner et dont le génie militaire, irrésistible au Mexique, consiste dans l'art d'acheter les généraux ennemis; Canalès qui, dans les villes où il entrait, ouvrait, comme il disait, des bourses de commerce, c'est-à-dire faisait chaque jour fusiller quelques négociants pour engager les autres à lui ouvrir leur coffre-fort; Salas, qui venait de se sauver de la prison de Real-del-Monte, où il était détenu pour assassinat; Antonio Perez, chef de *plateados* (détrousseurs des convois d'argent), et cent autres de même espèce.

« Le pillage, le meurtre, la confiscation des propriétés forment le sinistre programme des insurgés, » disait l'*Estafette de Mexico*, à la date du 11 octobre.

C'était bien là le résumé de la situation, et l'on se racontait, comme l'exemple de ce qui menaçait Mexico, ce qui venait d'arriver à *Los lhanos de Apam*, dans *Apam* même, petite ville située à quinze lieues de la capitale.

Au mois d'octobre, en effet, quatre mois avant le départ de l'armée française, Antonio Perez était arrivé jusque-là. Il y avait établi son quartier général, d'où, après avoir dévasté la ville même, il se précipitait sur les haciendas voisines. On se redisait à Mexico les affreux détails de ces ravages. On nommait les treize jeunes filles les plus belles, les plus honorables du bourg qui avaient été ravies par ces routiers. L'on rappelait les supplications des mères,

des victimes elles-mêmes qui cherchaient à fuir le déshonneur par la mort. Au moins, disait-on, dans les anciennes guerres, les chefs seuls étaient redoutables, et les pauvres Indiens, enrôlés de force, ne cherchaient dans la victoire d'autre récompense que la possibilité de fuir, et de regagner leurs foyers. Maintenant, les Juaristes sont escortés par ces soldats yankees qui ont *vidé* Bagdad, Matamoros, etc., d'une façon nette à faire envie aux plateados eux-mêmes. Ils sont accompagnés par ces nègres de l'armée fédérale, qui, traduisant en actes dénués de tout artifice diplomatique et avec la naïveté pratique de la race noire le fond des sentiments des *politiciens* de Washington, avaient, comme bouquet du pillage de Matamoros, supplicié un Français, — Roques, c'est son nom, je crois. — Ils l'avaient tué avec des raffinements de cruauté, après avoir violé sa femme sous ses yeux. C'était là, pensaient

les colons français, ce que devra attirer sur nous cette qualité de Français dont nous sommes si fiers!

Qu'avait-on pour se défendre contre ces menaces sinistres? L'armée impériale mexicaine. C'est à son organisation que Maximilien travaillait de toutes ses forces, avec cette activité laborieuse qui le distinguait.

Une certaine quantité de soldats et d'officiers français, libérés ou non du service militaire, s'étaient engagés dans l'armée mexicaine avec l'autorisation du gouvernement français. Ils servirent de noyau et de cadres pour la formation de dix-sept bataillons de cazadores. Ces cazadores, chasseurs, présentaient un effectif d'environ 15,000 hommes, auxquels il fallait joindre dix régiments de cavalerie. — Le premier de ces régiments, régiment de l'impératrice, était commandé par Lopez, le fameux Lopez de Queretaro. — Outre ces corps à demi mexicains, Maximi-

lien avait quelques troupes, purement européennes. C'étaient, au 15 décembre 1686, trois compagnies de gendarmerie : 1° la compagnie de Mexico, 280 hommes, 202 chevaux, commandant Tindal fils ; le père, lieutenant-colonel, était commandant en chef de la gendarmerie ; 2° la compagnie de Puebla, 280 hommes, 200 chevaux, commandant Chenet, que nous allons voir à la tête de la contre-guérilla française ; 3° la compagnie d'Orizaba, 250 hommes, 20 chevaux, commandant Roude. C'était encore le régiment des hussards rouges, formé des débris des hussards et hulans autrichiens, — 700 hommes, 700 chevaux, — commandant Khevenhuller, — et le bataillon Hammerstein, — 800 hommes. — Enfin, le 25 décembre, le général La Madrid obtint de l'empereur l'autorisation de former une compagnie d'Européens sous le nom de grenadiers à cheval, qui devinrent plus tard

cazadores. Il est vrai qu'on prit dans les compagnies de gendarmerie de Mexico et de Puebla 100 cavaliers montés et équipés pour servir de noyau à cette nouvelle organisation.

Nous verrons à la suite de quelles querelles avec l'état-major français cette petite armée, où Maximilien avait mis toutes ses ressources et pour l'organisation de laquelle il avait fait vendre jusqu'à son argenterie, fut presque complétement détruite.

On n'avait plus assez d'argent pour solder la légion étrangère belge et autrichienne, qui avait été licenciée. L'ardeur martiale des soldats belges n'avait pu aller plus loin que Monterey; là ils s'étaient mutinés en songeant aux douceurs du foyer domestique flamand, et ils avaient demandé qu'on les ramenât à Bruxelles. On les y ramenait.

A la fin de décembre 1866, il ne restait donc que les corps que j'ai indiqués plus

haut; mais ils étaient assez complets et paraissaient assez solides.

Pourtant, dès cette époque, — et que dut-ce être quand les incidents du mois suivant les eurent démantelés et désagrégés, — l'opinion, à Mexico, les regardait comme insuffisants pour lutter contre l'armée *tripartie*, pour ainsi dire, de Juarez. Cette armée se composait, en effet, des troupes libérales dont nous pouvons louer peut-être le patriotisme, mais sans aucun doute la persévérance, et qui avaient toujours tenu la campagne contre les Français; des bandits mexicains qui avaient toujours tenu la campagne contre les propriétaires; enfin des vagabonds de toute race et de toute couleur, accourus des États-Unis; le tout réuni, exercé, fortifié par des officiers instructeusrs de l'armée fédérale. Pour les Juaristes, les hommes ne manquaient pas : on pouvait *presser* les Iniens par centaines de mille. —

Les Indiens nous l'avons dit, sont la chair à canon de tous les partis au Mexique. — Les armes et les munitions abondaient : les États-Unis, après la défaite du Sud, ne demandaient pas mieux que de vider, moyennant finance, leurs arsenaux en faveur des républicains. L'argent ne manquait pas non plus, puisqu'on pillait, au nom de la *libertad y independencia*, les fermes, villes ou villages qui ne consentaient pas à payer des impositions considérables.

Tout cela paraissait formidable. Les récits, comme ceux qui racontaient l'histoire de *Los lhanos de Apam*, foisonnaient. Les habitants de Mexico, de Puebla et de quelques autres villes, qui tenaient encore pour l'empire, commencèrent à pratiquer ces exercices où les citoyens mexicains sont devevenus si experts : on commença à ensevelir le mobilier, à fermer les boutiques, à renvoyer les employés, à retourner les habits et

à effilocher désespérément les quelques vêtements que la civilisation la plus rudimentaire rend obligatoires.

Pendant ce temps, — fin décembre 1866, — Maximilien revenait d'Orizaba et s'arrêtait à l'hacienda de la Teja, à une demi-lieue de Mexico, où il ne rentra qu'à la fin de janvier. Les Impériaux, livrés à leurs propres forces, essayaient de reprendre l'offensive. Miramon s'avançait vers le nord, où il devait donner la main à Mejia et à Mendez, et où nous le retrouverons bientôt.

Mais un gros parti ennemi était déjà entré dans la province de Mexico. Le temps pressait. L'empereur était à peine arrivé à la Teja, que l'on annonça la prise, par les Juaristes, de Cuernavaca, située à dix-sept lieues de la capitale.

Placée dans une position ravissante, au milieu des terres les plus fertiles du monde, cette petite ville enchanteresse, qui semble

faite pour donner une idée du paradis terrestre, avait été le séjour favori de Fernand Cortez, qui y fit bâtir un palais au centre du jardin célèbre dans tout le Mexique. Maximilien avait acheté cette propriété, qui lui était chère entre toutes. C'était de là aussi que Mexico tirait la plupart de ses approvisionnements.

La surveillance de cette partie des environs de la capitale avait été confiée à l'une des plus vaillantes troupes, à la *Compagnie franche des partisans de Mexico,* commandée par le capitaine Clary. Cette compagnie fut obligée de cesser son service quand le départ de l'armée française fut décidé. Les dissidents qui parcouraient les frontières septentrionales d'un État voisin, Oaxaca, se jetèrent sur le pays, dès qu'ils apprirent l'absence du capitaine Clary. Ils s'avancèrent jusqu'à Cuernavaca, qu'ils prirent, qu'ils pillèrent et où ils déployèrent naturellement,

pour saccager le palais de Maximilien, tous les soins de l'expérience la plus consommée.

Il fallait reprendre Cuernavaca. On rassembla 300 gendarmes, 150 cazadores; on mit à leur tête Paolino La Madrid, colonel commandant la garde municipale de Mexico. La petite troupe prit la route du sud-ouest, qui mène au Pacifique par Tixtla et Acapulco, route accidentée et dangereuse qui monte jusqu'à cette étrange contrée, connue sous le nom de Pedregal. Là on rencontre, sur une largeur d'une dizaine de lieues, un pays désolé, une terre volcanique, infertile, inhabitée, une sorte de long ruban de pierres, de cendres, de laves, au bout duquel apparaît cette mignonne réduction du paradis terrestre : Cuernavaca.

Aux abords de cette ville, La Madrid rencontra la petite garnison impériale, qui en avait été chassée et qui se joignit à sa colonne. A leur approche, l'ennemi, selon l'usage,

s'était éloigné. Ils entrèrent sans coup férir. Le soir, on apprend que l'ennemi, — espérant qu'on lui rendra procédé pour procédé, et que, puisqu'il n'a rien laissé à piller, l'on se retirera courtoisement, — se forme en dehors des fortifications. La Madrid fait sonner à cheval. Puis, sans s'occuper de savoir s'il est suivi, il pique des deux, franchit les murailles. Trois trompettes et quatre cavaliers le rejoignent. Il continue son chemin. A 200 mètres de la place, il tombe dans une embuscade. Cent coups de fusil éclatent. Les trois trompettes et deux de ses cavaliers sont tués. Lui, blessé au front, fait demi-tour et revient vers ses cazadores. Ils achevaient de franchir les fortifications. Surpris au milieu d'une évolution par l'arrivée des ennemis, ils se mettent à la débandade et culbutent la gendarmerie qui les suivait. Celle-ci se reforme sous les ordres de La Madrid. L'ennemi démasque une pièce d'artillerie qui fou-

droie les Impériaux, jusqu'à ce que le lieutenant Imbert, à la tête de vingt gendarmes, parvienne à s'en emparer. Les libéraux cèdent. La nuit est venue. On rentre à Cuernavaca. Le colonel a disparu. Le lendemain, on pousse une reconnaissance. On le trouve au milieu d'un tas de morts, admirablement dépouillé et si horriblement mutilé qu'on le reconnut seulement à sa belle barbe noire, célèbre dans tout Mexico.

Ce La Madrid n'était pas, à vrai dire, un militaire. Il était renommé comme le plus habile *laceur* du Mexique, comme l'homme qui, avec son *laço*, exécutait les tours de force les plus difficiles, *laçant* tel pied du cheval avec le cou de la bête, liant tel pied désigné de l'animal avec le corps du cavalier. Mais, par-dessus tout, il était brave et loyal, et nous n'avons pas voulu oublier cette noble figure mexicaine quand nous avons à présenter tant de basses physionomies.

On revint à Mexico, d'où l'on fut immédiatement envoyé à *Toluca*, — à 16 lieues : l'ennemi gagnait, — pour dégager la garnison. On la ramena vers la capitale, traînant à la suite les habitants qui voulaient fuir les vengeances juaristes. Le convoi était long. Ce ne fut ni sans grand'peine, ni sans grandes pertes que l'on parvint à passer les célèbres défilés de *las Cruces*. Plusieurs de nos compatriotes n'oublieront pas cette rude retraite.

L'ennemi gagnait, avons-nous dit, et Mexico tombait en frayeur mortelle. L'or s'enfouit à des profondeurs inconnues jusque-là, les boutiques se fermèrent comme des tombes et les habits prirent des apparences lamentables, lorsqu'après ces deux expéditions l'on apprit, au commencement de janvier 1867, que la petite armée impériale allait recevoir le coup mortel, et cela, *au nom de l'empereur Napoléon.*

L'intérêt français et l'intérêt mexicain étaient, en effet, en lutte sur cette question. Un certain nombre de nos soldats, libérés ou non du service militaire, étaient entrés dans cette armée mexicaine. Ils avaient été autorisés, avaient reçu une prime d'engagement et avaient prêté serment à l'empereur Maximilien. Quand le départ de nos troupes fut décidé, il y eut, paraît-il, quelque hésitation sur le point de savoir si l'on devait ou non laisser ces auxiliaires à Maximilien. Lui eussent-ils sauvé l'empire et la vie ? L'empire, non, sans doute; la vie, cela paraît vraisemblable. Je n'ai pas rencontré un seul voyageur qui n'affirme qu'un corps de 5,000 Européens ne puisse se porter sur tous les points qu'il lui plaira du Mexique, en culbutant toutes les forces du pays. Quoi qu'il en soit de cette vérité ou de cette présomption, le désir d'arracher le plus grand nombre possible de nos nationaux aux vengeances

juaristes l'emporta sur toute autre considération.

L'avenir dira si ce fut le seul motif déterminant et quel a été le sens exact des ordres envoyés de Paris au maréchal. J'ai eu entre les mains tous les documents de la question, sauf ceux-là, et je citerai des ordres du jour où l'autorité de l'empereur Napoléon est nettement invoquée pour ordonner le rapatriement de tous nos compatriotes.

J'insiste sur ce point, dont Escobedo fit un des incidents les plus douloureux pour nous dans cette lugubre histoire. Nous raconterons quelle inattendue et féroce interprétation il sut donner à la circulaire par laquelle le maréchal, pour vaincre toute hésitation, rappelait la loi qui prive de sa qualité de français tout Français ayant accepté du service sous un gouvernement étranger.

Le gouvernement mexicain lutta de toutes ses forces contre ces prétentions de notre

état-major. Il sentait bien qu'on lui enlevait l'une des dernières chances de salut. Il disait que c'était avec le consentement du gouvernement français que ces soldats s'étaient engagés; ils l'avaient fait librement; ils étaient liés pour cinq ans encore; ils avaient reçu une prime de 25 piastres que leur avait versée, malgré sa détresse, le trésor mexicain, auquel chacun d'eux avait coûté 325 piastres. Les officiers qui tenaient à rester affirmaient, eux aussi, que c'était avec l'autorisation explicite du maréchal qu'ils avaient prêté serment à Maximilien; ils niaient le droit qu'on s'arrogeait de les relever de ce serment et de leur enlever la qualité de français.

Je ne veux pas exposer trop minutieusement cette affaire, malgré son extrême importance. Il suffit d'en noter quelques détails officiels, qui montreront avec quelles difficultés était aux prises Maximilien, avec

quelle tournure à la fois indécise et fiévreuse se présentait tout incident. Ces détails, impartialement généralisés par l'esprit du lecteur, permettront de mieux comprendre la position réciproque du prince et des chefs de l'armée d'occupation.

V

JANVIER 1867.
QUERELLES ENTRE L'EMPEREUR ET L'ÉTAT-MAJOR FRANÇAIS
CIRCULAIRE DU MARÉCHAL BAZAINE.
CONFÉRENCE IMPÉRIALE. — SIÉGE DE TEXCOCO.
CAMPAGNE DE MIRAMON. — BATAILLE DE SAN-JACINTO.

Le 7 janvier 1867, le général Douay, commandant la 1re division militaire, et sur lequel nul, à ma connaissance, n'a cherché à faire retomber aucune désagréable responsabilité, écrit à divers officiers français engagés au service mexicain. Je prends, par exemple, le commandant de la gendarmerie, à Puebla. Le général lui écrit : « Son Exc. le maréchal commandant en chef a donné l'ordre formel à M. le lieutenant-colonel Tindal, commandant la gendarmerie mexicaine, de renvoyer *immédiatement* les militaires français qui sont entrés dans la gen-

darmerie mexicaine et qui sont encore liés au service français. Je vous prie d'assurer l'exécution de cette disposition, » etc.

Cette première dépêche n'indique encore que les militaires liés au service français. C'est sur ce terrain que la lutte s'engage entre l'état-major de l'armée de l'Intervention et le gouvernement mexicain. On comprend dans quelle pénible situation se trouvent nos officiers franco-mexicains, placés qu'ils sont entre leur devoir français et leur devoir mexicain, entre le maréchal qui les punit pour inexécution de ses ordres, et le général mexicain qui les punit pour exécution des ordres du maréchal. On conçoit avec quelle persévérance ils demandent des explications précises, pertinentes et concordantes, d'autant plus que maint soldat, après avoir mangé sa prime de 25 piastres, était fort disposé à voir dans les ordres du gouvernement français les ouvertures les plus

satisfaisantes et des chances inespérées de rentrer dans la vie indépendante.

Le 11 janvier, le général Douay envoie une nouvelle dépêche :

« L'empereur Napoléon III, — je cite textuellement, — par une dépêche que me transmet le maréchal commandant en chef, *prescrit* de rapatrier tous les Français, *soldats et autres*, qui désirent rentrer, ainsi que *les légions autrichienne et belge*, si elles le désirent. En présence de prescriptions aussi formelles, je dois accueillir toutes les demandes qui me seront faites par nos nationaux. Je le ferai surtout pour les Français qui ont servi sous notre drapeau, dont la protection leur est assurée. J'ai lieu de penser que cette lettre dégagera votre responsabilité au sujet des militaires de votre compagnie qui pourraient réclamer le bénéfice des intentions bienveillantes de notre souverain. »

Sans doute ces intentions étaient bienveillantes, patriotiques et humaines : il s'agissait de limiter le plus possible les conséquences funestes d'une défaite politique ; mais Maximilien avait le droit de penser qu'on était rigoureux et injuste à son égard. Il voyait bien qu'on cherchait à l'affaiblir de plus en plus pour rendre plus impérieuse la nécessité de son abdication. Nous pouvons aujourd'hui, en contemplant sa mort, penser que plût à Dieu qu'on eût rendu cette nécessité inévitable. Mais lui ne pouvait voir là qu'une violence, analogue à celle qu'on fait à un enfant indocile pour le forcer à obéir à son maître.

Puis le terrain du débat avait bien changé, et les perspectives se trouvaient singulièrement agrandies. Ce n'était plus seulement aux soldats engagés dans le service militaire, mais à tous les Français, à tous les Européens, que ces intentions bienveillantes

offraient de quitter le Mexique. C'était la ruine complète de l'armée impériale. Notre capitaine de gendarmerie le comprenait. Il communiquait, comme c'était *son devoir mexicain,* cette lettre au général Noriega, commandant à Puebla pour l'empereur. Le 13, par dépêche télégraphique datée de Mexico, 10 heures 40 minutes du matin, il recevait du baron Tindal, commandant la gendarmerie mexicaine, l'ordre : « Ne donnez aucun homme. Je demande de nouvelles instructions à l'empereur. Je vous enverrai un télégramme sitôt que j'aurai reçu la réponse. » A 11 heures 10 minutes vient ce télégramme : « Par *ordre* de l'empereur, je vous défends de remettre un seul gendarme français au général Douay. »

La position devenait pénible pour notre officier. Il communique, comme c'est *son devoir français*, les dépêches du colonel Tindal au général Doúay, du chef d'état-

major duquel il reçoit ce même jour, 13 janvier, la lettre suivante :

« Le général Douay ne vous demande pas de lui remettre les gendarmes ; il se borne simplement à donner, ainsi qu'il y est autorisé par les instructions du gouvernement français, la facilité du rapatriement à tous les militaires ou civils qui le demandent, et il continuera, jusqu'à de nouvelles instructions, à recevoir sous la protection de l'armée française tous les nationaux qui le solliciteront. »

L'affaire paraissait devenir de plus en plus obscure, et je crois que notre gendarme ne se trouva point parfaitement renseigné. Pourtant je ne sais si j'interprète mal cette missive rédigée avec une grande habileté, mais il me semble qu'elle éclaire bien la situation. On dégageait la responsabilité de l'officier, on ne lui demandait d'user d'aucune rigueur, mais on offrait la protection de l'armée française, contre le

gouvernement mexicain, à tous les Français, quels qu'ils fussent, même liés par un engagement, par leur serment, qui voudraient quitter l'armée mexicaine.

Quelle conduite allait tenir Maximilien ? Avait-il quelque moyen de lutter effectivement contre ces prétentions? Nous ne le croyons pas.

Le 14, nouvelle dépêche, moins ferme, du baron Tindal. Enfin le même jour, il envoie le télégramme suivant :

« Remettre au général Douay tous les militaires français qui seront dans votre compagnie. Naturellement vous leur ôterez leurs armes, chevaux, » etc.

On sauvait les effets : c'était tout ce qu'on avait pu faire. Ainsi la question est décidée contre l'empereur pour tous les Français. Maximilien continue les négociations pour arriver à ce qu'on ne lui enlève pas les autres Européens.

Cette conduite faillit, du reste, produire l'effet attendu. Il semble que les hésitations du prince n'eussent pas complétement cessé. Le 14 janvier, il réunit, en une conférence, sous la présidence de Larès, trente-quatre des plus considérables partisans de l'empire. — Je ne compte point dans ce nombre le maréchal Bazaine, qui pourtant assista à cette réunion. — On posa de nouveau la question : Devait-on conserver l'Empire? Pouvait-on espérer le consolider?

On établit que l'armée comptait plus de 20,000 hommes, que les revenus donnaient plus de 11 millions de piastres. Marquez prouva que cela était plus que suffisant pour triompher des rebelles. Les deux tiers des membres présents se prononcèrent pour la continuation de l'empire. Les deux évêques qui faisaient partie de la réunion s'étaient abstenus de voter.

L'empereur fit vendre tout ce qui lui restait, pour venir en aide au trésor. Mais je ne crois pas qu'alors encore il fût bien convaincu de la sagesse de sa décision. Dans la soirée du 1er février 1867, je le trouve en conversation avec M. J. M. Blasio, son secrétaire particulier, et un gentilhomme français, qui resta auprès de lui jusqu'à la dernière extrémité.

— Plus que jamais, disait le prince, je suis décidé à rester au Mexique. D'ailleurs la conduite que l'on a tenue à mon égard au sujet de mon abdication m'en fait une question d'honneur!

Faisait-il allusion à la conduite des Français ou aux marques d'attachement que lui avaient données les conservateurs mexicains? Je ne sais; mais je crois voir dans ces paroles une réponse à bien des objections qui s'élevaient au fond de ses pensées intimes. Il ajouta, en congédiant le Français, et

en lui jetant un regard que celui-ci n'oubliera pas :

— Noblesse oblige.

C'était bien là l'argument décisif, c'était ce qui coupait court à toutes les objections de son jugement ; c'était la grande pensée qui anima d'un souffle si vigoureux ses paroles dernières.

Il avait été décidé que l'armée française quitterait définitivement la capitale le 1er février. Pendant tout ce mois de janvier, Mexico était agité par un double mouvement. La ville se remplissait de Mexicains accourant de l'intérieur ; elle se vidait des Européens qui suivaient les divers corps français traversant Mexico en venant du nord ou du centre et continuant leur route vers la Vera-Cruz, point d'embarquement.

L'ennemi gagnait toujours, d'ailleurs. Dans la dernière quinzaine de janvier, il assiégeait Texcoco, ville importante, séparée

de la capitale par le lac du même nom. Maximilien avait décidé un mouvement de concentration sur Mexico. C'est à cette époque que je vois paraître dans mes notes deux personnages qui doivent jouer un rôle bien différent dans cette histoire et qui se trouvent face à face pour la première fois : le commandant Chenet, futur chef de la contre-guérilla française, et le colonel Lopez. Celui-ci était alors renommé par son dévouement à l'empereur, et célèbre pour la conduite courageuse qu'il venait de tenir dans la campagne du Nord contre les flibustiers yankees.

Le commandant Chenet venant de Puebla, à la tête de sa compagnie de gendarmes, se rendait à Mexico, avec tout ce qui restait de troupes européennes, avec le bataillon Hamerstein et le régiment des hussards rouges. Le 25 janvier, le général La Cadena, commandant la colonne, le fit appeler. Il

lui ordonna de se rendre, avec sa compagnie de gendarmes et celle d'Orizaba, à Texcoco pour faire évacuer la ville que Lopez, avec 700 hommes, défendait à grand'peine contre les Juaristes. Il lui donnait, en outre, l'ordre de faire sauter les fortifications, de ramener à Mexico le préfet politique, les archives et environ 500 prisonniers libéraux.

La mission était honorable, mais délicate. Le préfet était général, Lopez, colonel; l'ordre devait leur être absolument désagréable; il leur était porté par un simple commandant, et notre commandant, sceptique comme tout Français sur la loyauté mexicaine, était convaincu que la première pensée de tout Mexicain recevant une consigne est d'essayer de s'y soustraire en passant à l'ennemi. Il commença par demander à La Cadena des pleins pouvoirs *écrits*. Cette sage défiance l'honora aux yeux de son chef qui lui donna sa signature. Puis notre gendarme

partit dans la nuit du 25 au 26 janvier et arriva à Texcoco à sept heures du matin. Il avait traversé les avant-postes juaristes, dont les ardeurs belliqueuses n'étaient pas encore éveillées, et qui le laissèrent passer.

Le commandant commença par disposer sa troupe en bataillon sur la place de la ville avec toutes les précautions naturelles à un officier français qui a fait les campagnes de Crimée et d'Italie, et qui ne veut pas être *mis dedans* par des Mexicains. Il alla ensuite trouver le préfet politique, auquel il apprit l'objet de sa mission. Celui-ci, furieux, commença par offrir très-gracieusement d'envoyer les gendarmes loger chez l'habitant. Le commandant répondit que ses hommes adoraient le grand air. Puis faisant remarquer leur tournure martiale, il demanda à Son Excellence s'il n'y aurait pas vraiment quelque crime à déranger des ommes si parfaitement postés au centre de

la ville, et disposés à obéir au premier signe de leur commandant. Le préfet monta de la gracieuseté à la tendresse. Lopez arriva sur ces entrefaites.

Il débuta par affirmer rudement qu'un général et un colonel n'avaient pas d'ordres à recevoir d'un commandant. Le préfet politique lui fit observer la belle ordonnance que gardaient les gendarmes. Lopez, quittant la rudesse pour l'éloquence, assura qu'il n'avait aucune envie de s'opposer aux volontés du général La Cadena, mais il prouva victorieusement qu'on serait attaqué à la sortie, que les prisonniers ne pourraient pas être gardés, ni les archives défendues, ni les retranchements abattus.

Le commandant n'avait rien à répondre à cette éloquence. Il salua silencieusement et il sortit.

Il fit saisir toutes les barques sur le lac et y fit embarquer les prisonniers et les ar-

chives. Puis il annonça bruyamment son départ pour le lendemain à huit heures du matin.

Le soir venu, un piquet de gendarmes recueillit les Indiens de bonne volonté; — et comment un Indien pourrait-il n'être pas de bonne volonté en face d'un gendarme? — on les conduisit aux retranchements, qu'ils commencèrent à raser, avec l'aide des soldats de Lopez. A une heure du matin, l'ouvrage étant fort avancé, le commandant alla trouver le colonel et le préfet, leur indiquant son intention de partir à deux heures. Il n'y avait plus de fortifications, il fallait bien suivre.

A deux heures, Son Exc. le général et le señor colonel quittaient Texcoco, à la tête de leur armée. Le commandant, après avoir mis partie de sa troupe à l'avant-garde, partie à l'arrière-garde, et flanqué le corps mexicain de 25 gendarmes de chaque côté, vint se met-

tre respectueusement aux ordres de M. le préfet politique, qui avait passé de la tendresse au dévouement, et de M. le colonel qui de la gravité était arrivé à l'austérité. Mais il y avait trop de gendarmes en avant comme en arrière : l'un réserva pour une plus facile occasion son dévouement, l'autre son austérité.

On traversa de nouveau l'armée ennemie. Les Juaristes n'attendaient les ennemis qu'à huit heures du matin; leur ardeur guerrière était encore endormie, elle se réveilla quelque peu pourtant. Pendant que les gendarmes entraient dans leurs lignes, ils se répandirent, à distance, en injures contre la lâcheté des Européens, qui partaient plus tôt qu'ils ne l'avaient annoncé. Enfin, se rappelant que la ville était ouverte, ils se précipitèrent, — pendant que les assiégés passaient à travers leur camp, — vers Texcoco pour se venger sur les magasins de la fourberie couarde des Impériaux.

J'ai raconté avec détail ce fait qui éclaire mieux qu'une dissertation la situation militaire.

Ce fut peu de temps après cette petite expédition, que nos Européens apprirent la fatale issue de la bataille de San-Jacinto et l'horrible exécution qui suivit cette défaite.

Au commencement de janvier, Miramon, on se rappelle, s'était dirigé vers le Nord. Il avait pour but de saisir Juarez, de débarrasser les provinces de Zacatecas (à plus de 170 lieues au nord de Mexico) et de Durango. Il devait ensuite rallier les troupes impériales qui défendaient le centre de l'empire.

Il avait attaqué et emporté Zacatecas et poursuivi les dissidents jusqu'à 3 lieues de la ville, — 27 janvier. — Il avait failli prendre Juarez, qui ne dut son salut qu'à la vitesse de ses mules. Il avait rallié divers corps, et avec une armée de six mille hommes en-

viron, il s'était porté à la rencontre d'un corps juariste, d'égale force, commandé par Escobedo.

Les deux troupes s'étaient rencontrées à San-Jacinto, petit village situé près de la capitale du Zacatecas. Au milieu de l'action, un régiment de Miramon, acheté par Escobedo, s'était brusquement tourné contre ses compagnons de l'armée impériale. Celle-ci, surprise et ainsi trahie, avait été obligée de mettre bas les armes. Miramon, avec quelques cavaliers, avait pu s'échapper. Il rejoignit le général Castillo, son brigadier, près de San-Luis de Potosi. Il se trouva ainsi à la tête d'une nouvelle colonne forte de 3,000 hommes. Il fut attaqué à la Quemada, au pied des montagnes qui séparent au sud l'État de San-Luis de Potosi de l'État du Guanajuato, entre la ville de San-Felipe et celle de Dolores-Hidalgo. On peut voir la course qu'il avait faite depuis San-Jacinto. Il re-

poussa l'ennemi, qui n'avait pas eu le temps d'acheter quelque colonel. Il continua son mouvement de retraite sur Queretaro, où il arriva le 10 février. Mejia, à la tête de 900 hommes, commandait la place.

Je suis heureux d'avoir pu me procurer le nom de ce régiment (8e régiment de cavalerie) qui trahit à San-Jacinto. J'ignore le nom de son colonel ; je le voudrais confier à l'histoire. C'est à cette première trahison qu'il faut attribuer la ruine de l'empire, qu'une série d'autres trahisons devait consommer. Là du reste, comme à Queretaro, la férocité devait couronner l'œuvre.

Escobedo fit trier parmi les prisonniers de guerre 104 officiers européens, parmi lesquels 97 Français. Il les fit fusiller par groupes de 10, comme un troupeau, après avoir rappelé aux Français qu'ils n'étaient plus que des bandits depuis la circulaire du maréchal Bazaine. Celle-ci, on se le rappelle, déclarait

déchus de leur qualité de Français tous ceux qui resteraient dans l'armée impériale. Il est probable que beaucoup de ces officiers, engagés dans l'intérieur ou partis avec Miramon, ignoraient toute cette discussion entre l'état-major français et le gouvernement mexicain.

J'ai le regret d'ignorer aussi les noms de ces pauvres soldats fusillés. Je sais seulement qu'ils appartenaient au bataillon de cazadores du Zacatecas, à la compagnie des gendarmes du Guadalajaron, commandant Laurent, ancienne et célèbre compagnie du brave commandant Bertelin.

Il y avait dans l'acte d'Escobedo quelque chose de si insolemment féroce qu'il semblait un accès de folie furieuse. On ne put l'expliquer qu'en songeant à la couardise se vengeant avec raffinement de l'ennemi enchaîné qui l'a fait longtemps trembler. Mais la sauvagerie de l'Indien mâtiné se montrait

si à clair, que, même au Mexique, même aux États-Unis, la conscience publique se révolta. Les compagnons des victimes surtout se sentirent exaspérés.

On voulut faire retomber la faute première de cette exécution sur le maréchal Bazaine, fort innocent et, nous l'espérons, fort attristé de l'atroce interprétation qu'un sauvage pouvait donner à ses proclamations. Je ne publierai donc pas *in extenso* une lettre que j'ai là, signée par dix officiers français restés au service de Maximilien, lettre qui parut à Mexico dans les journaux du 26 février, et qui poursuivait de malédictions le maréchal au moment où il allait s'embarquer. Il y avait alors une telle exaspération du gouvernement mexicain contre notre état-major que cette lettre, m'a-t-on affirmé, fut revue et augmentée, sinon faite, sur l'ordre du cabinet impérial, par un Français qu'il est inutile de nommer. Ce personnage

eut, je crois, après la prise de Mexico, de grosses querelles avec notre ambassadeur.

Cette lettre se terminait ainsi :

« Ce sang crie vengeance et nous le vengerons ! Que le gouvernement de sa Majesté nous forme en légion, tous tant que nous sommes, Français, Belges, Autrichiens, et nous mette en avant-garde sous les ordres du général Miramon. Nous combattrons, nous mourrons tous, jusqu'à ce que nous ayons vengé nos pauvres camarades. On verra alors si nous ressemblons à ces lâches bandits qui assassinent les prisonniers et gardent les blessés pour de nouvelles hécatombes. »

Hécatombe me gâte un peu ce morceau et sent la main d'un homme de plus de passion que de style, mais le sentiment était sincère et l'exaspération partagée par tous les Européens.

VI

LE PARTI CONSERVATEUR ET MAXIMILIEN. — MIRAMON.
MARQUEZ. LAREZ. — LES ÉVÊQUES.
DÉPART DES FRANÇAIS. — L'ARMÉE AU MEXIQUE.
UNE COMÉDIE DIPLOMATIQUE.

Les conséquences de l'affaire de San-Jacinto nous ont mené un peu loin. Nous avons laissé la masse des événements et quitté le grand courant de l'histoire mexicaine à la fin de janvier 1867. Rejoignons-le à cette date, qui est celle où Maximilien quitta l'hacienda de la Teja pour rentrer à Mexico même.

Sa pensée n'avait pas quitté les troupes européennes, les seules sur lesquelles il croyait pouvoir compter, non-seulement comme courage, mais surtout comme fidélité, au milieu des trahisons dont il se savait entouré. Il fait publier le 26 de ce même mois,

dans le journal officiel, une lettre et une proclamation. La lettre, adressée au ministre du Fomento, recommande de concéder des terrains aux Français qui se trouvaient dans l'impossibilité de quitter le Mexique. C'était là un moyen détourné et diplomatique de contre-balancer l'effet des efforts du maréchal pour le rapatriement de nos nationaux et d'engager le plus de Français possible à créer ou à simuler cette impossibilité. La proclamation, adressée à l'armée mexicaine, lui recommandait les sentiments les plus fraternels pour « *le nombre considérable* des fils de la noble France » qui s'étaient engagés dans l'armée impériale. Ce nombre était loin d'être aussi considérable que le laissait supposer la proclamation.

Nous avons indiqué l'état des troupes européennes au mois de décembre; depuis lors, la circulaire du maréchal et les efforts de la légation avaient diminué l'effectif de ces

troupes dans une proportion notable. Bien que je n'aie pu avoir le chiffre précis, je suis porté à croire que l'armée impériale ne renfermait pas, à la fin de janvier, beaucoup plus de 500 Français. Mais ici l'exagération avait un double but. D'abord elle encourageait les soldats indigènes; les Français, en effet, disaient, sans trop se faire prier, qu'un soldat français vaut cinq soldats mexicains, et les Mexicains, quoiqu'ils n'en voulussent rien croire, agissaient souvent en conséquence. Les soldats impériaux se sentaient donc fort encouragés par la pensée de compter tant de Français dans leurs rangs. En second lieu, cette exagération était une vengeance contre le maréchal et l'ambassade, qu'elle était destinée à irriter.

L'état-major n'avait que trop d'occasions de rendre coup pour coup, vengeance pour vengeance, irritation pour irritation. Toute l'histoire de ces dernières années n'avait été

trop souvent que cet échange d'estocades diplomatiques, de coups sourds exaspérant l'amour-propre, blessant la vanité et faisant cabrer l'orgueil.

A ce moment, du reste, l'exaspération était au comble dans les régions officielles mexicaines; on n'entendait parler que de la *violacion del tratado de Miramar,* puis de *el retiro del apoyo que el marescal debia al gobierno de Mexico,* mais surtout de *el encarnizamiento para hacer abdicar al emperadòr* (des intrigues pour pousser l'empereur à abdiquer).

Maximilien ne pouvait oublier ce dernier fait, et, le 1er février 1867, il disait encore : « Je suis revenu d'Orizaba principalement parce que j'ai connu quel était le trafic que l'on faisait en jouant sur mon abdication. » Je ne comprends pas complétement ce qu'il voulait dire par ce mot *trafic*. Je sais bien que, selon lui, des intérêts particuliers, des

intérêts financiers, tout autant que l'intérêt patriotique français, étaient en mouvement pour faire réussir cette abdication; mais je sais surtout que le visage de Maximilien était contracté de colère quand il prononçait ces paroles. Il soupçonnait notre ambassadeur de songer surtout à sauver ses mines d'argent; et il croyait qu'on voulait s'entendre avec Ortega, auquel on demandait la reconnaissance des dettes contractées envers les Français.

Il disait encore ce même jour, — cinq jours avant le départ définitif de l'armée de l'Intervention, — un mot qui ouvre une vue profonde sur ses pensées intimes et sur l'histoire de ce temps-là, il disait : *Il faut que je surveille Miramon.*

Maximilien portait la peine de la politique compliquée qu'il avait suivie, politique qui se résume en ceci : faire de l'ordre avec du désordre, et s'appuyer sur ses ennemis pour

les paralyser. Il s'était dit : Les conservateurs sont nécessairement à moi, puisqu'ils sont compromis pour moi ; négligeons-les et rallions les révolutionnaires en leur donnant le gouvernement.

Il arriva de là que le clergé, voyant ses ennemis au pouvoir, s'éloigna de l'empire, et que les révolutionnaires, en exerçant les fonctions publiques dans l'empire, employèrent naturellement leur autorité impériale à harceler, par une vengeance instinctive ou raisonnée, l'influence française, qui avait détruit la république.

En fait, les ministres libéraux bornèrent leur action à extorquer à Maximilien sa signature au bas de cette loi du 3 octobre contre les soldats libéraux, signature qui lui coûta la vie.

Je n'ignore pas pourtant tout ce que cette politique présente d'ingénieux. Je sais combien le clergé mexicain est corrompu, com-

bien la diplomatie française fut impatiente, et combien il était difficile de baser une conduite gouvernementale sur les exigences combinées du clergé mexicain et de l'état-major français; mais Maximilien, capable de comprendre les plans du génie politique, était incapable de les exécuter, et, en somme, les faits condamnèrent ses théories, puisqu'à la fin de son règne il fut obligé d'en revenir aux conservateurs.

Alors il ne trouva plus des dévoués, non plus des amis, mais des alliés qui jouaient, si je puis dire, leur partie à côté de la sienne; seulement ils la jouaient avec ses propres cartes. Il le sentait, il le savait, il se défiait de tout.

La froideur que montraient les plus respectables d'entre les évêques mexicains, l'archevêque de Mexico, l'évêque de San-Luiz de Potosi, celui de Tulancingo, était pleine d'enseignement. Ils indiquaient le

désir de rester neutres, et pour eux, qui savaient n'avoir à attendre que la persécution et l'exil en cas de défaite de l'empire, garder la neutralité, c'était une énergique manière d'accuser.

Miramon et Marquez, chefs militaires du parti conservateur, qui avaient été envoyés étudier, l'un, l'art de la fortification en Prusse, l'autre, les progrès de la civilisation en Turquie, revenaient sans aucun désir de retourner, une fois l'empire victorieux, à leurs études européennes. Ils défendaient Maximilien, mais pour en hériter.

Cela encore l'empereur le savait, et ce qu'il disait à l'un de nos compatriotes le 1er février, il le répétait à l'un des trois diplomates qui le visitaient dans sa prison — je crois bien que c'est à M. Hoorickx : — « Mais Miramon n'est pas mon homme, et c'est à Marquez que je dois d'être ici. »

Nous aurons plus tard à juger Marquez;

quant à Miramon, sa mort glorieuse, sa brillante fortune, ce quelque peu de sang français qu'il avait dans les veines, ses allures ouvertes, sa tournure chevaleresque, nous l'ont rendu sympathique. Mais Maximilien, qui avait dans son cabinet les dossiers de tous les Mexicains importants, y avait lu de véritables accusations contre Miramon. — On en peut prendre connaissance, Juarez ayant publié sous ce titre : *les Traîtres jugés par eux-mêmes,* ce dossier qu'on accusa le P. Fischer d'avoir livré, pour avoir la vie sauve, sans doute.

Dans ce dossier, Marquez avait aussi inscrit *à son avoir* des crimes sans nombre, toutefois des crimes purement mexicains, purement politiques, si l'on veut, et que l'on pouvait appeler non pas assassinats et vols, mais actes de férocité. On le surnommait la *hyène de Tucabaya*, parce que, après une victoire, il avait fait fusiller des médecins

coupables d'avoir soigné des blessés ennemis. On était convaincu qu'il était resté en relation avec Santa-Anna; on n'ignorait pas qu'il était l'homme du clergé, tandis que Miramon, son rival, représentait une nuance plus politique du parti conservateur. Maximilien savait que Fischer, son propre chef de cabinet, et Larez, son premier ministre, étaient aussi les hommes du clergé. Pourtant il ne put résister à l'influence de ces deux derniers, influence qui s'exerçait uniquement en faveur de Marquez et contre Miramon. Ajoutons, pour excuser encore Maximilien, que Marquez ne semblait pas ambitionner le premier rang; il restait obstinément au second, et, des Mexicains de cet ordre, il était le seul qui n'eût pas été accusé d'avoir trahi son parti.

Enfin, l'on voit se dessiner de plus en plus la situation de l'empereur aux dernières heures qui précèdent le départ des Français:

pas de parti, seulement une adhésion, et encore momentanée; pas d'amis, des alliés, mais douteux; pas de peuple en face de lui, mais une bande de loups, et une multitude de moutons; nul aide d'aucune nation au monde, et un ennemi âpre, acharné, sourdement furieux : les États-Unis; enfin des généraux, mais suspects, et pas d'armée.

Cela, il faut le répéter. Il faut, en effet, rappeler la composition de toute troupe mexicaine pour comprendre le coup mortel que porta à cette force de 20,000 hommes, constatée en décembre 1866, le rapatriement des soldats et officiers européens. Les soldats, dans toute armée mexicaine, sont presque uniquement indiens. On a entouré soit leur village, soit le marché où ils sont venus apporter leurs provisions; on les a saisis et menés enchaînés dans des casernes où on les exerce à l'héroïsme et au maniement du fusil, mais où ils ne restent que contraints et for-

cés. Je ne parle pas des troupes de Mejia et de Mendez; ces deux généraux étaient des caciques, des chefs militaires, des princes féodaux, à peu près indépendants, qui avaient planté leurs lances devant leur tente et que *leurs hommes* suivaient à la guerre. Dans les autres corps, les soldats sont souvent des prisonniers qu'on a affublés d'une culotte, d'un chapeau, d'un fusil, prisonniers patients, ayant la bravoure de la résignation, mais à qui la victoire ou la défaite, le parti conservateur ou le parti libéral sont absolument indifférents, victoire ou défaite ne pouvant avoir pour eux d'autres résultats que la chance de jeter là fusil et cocarde et de fuir vers le village. Le seul lien qui les retienne, c'est le cadre, c'est l'œil de l'officier.

On devine quelle débandade arriva, quand la circulaire du maréchal Bazaine brisa le cadre des officiers, en enlevant des corps les Européens! On reforma ce cadre avec d'an-

ciens officiers mexicains en non-activité, et on courut dans les sierras *presser* d'autres Indiens. Mais il fallait recommencer à rompre ces pauvres gens à une ombre de discipline.

On a accusé les Français d'avoir fait briser les projectiles, les armes, et noyer les poudres. Les Français répondent qu'on détruisit uniquement tout ce qui était inutile aux Mexicains. Je n'ai pas, en effet, entendu les impériaux se plaindre d'avoir, dans la capitale, manqué de munitions.

Le 5 février, le maréchal Bazaine quittait Mexico à la tête de la dernière division d'occupation. Le 2, quelques troupes européennes restées au Mexique avaient quitté Saint-Angel pour venir occuper la capitale. Maximilien était, pour la première fois, maître dans le centre de son empire.

Sa position n'était pas, nous l'avons vu, très-brillante. En dehors de Mexico, il ne lui restait guère comme villes importantes que

Queretaro, Puebla et Vera-Cruz. Mais, après tout, se sentant libre, ferme et brave, débarrassé de ses incommodes tuteurs, de ses irritants alliés, il put espérer que la guerre lui donnerait ce que la diplomatie lui avait refusé, et se sentit heureux quand il partit, quelques jours après, à la tête d'une sorte d'armée. Il put sourire à la vie d'aventure, rêver la gloire et songer joyeusement, en se dirigeant vers Queretaro, à cette épée de Charles-Quint qui, lors de son voyage en Espagne, lui avait inspiré de si hautes et de si vaillantes pensées.

Il avait l'épée, aujourd'hui; n'allait-il pas pouvoir, sur cette terre nouvelle, se découper un empire que son grand ancêtre lui-même eût trouvé grand?

Sunt lacrymæ rerum! les larmes et le rire se suivent dans l'évolution des événements.

Je crois que ce fut vers cette date, c'est-à-

dire peu de temps après le départ de l'armée de l'Intervention, qu'eut lieu cette réunion de diplomates, d'où l'élément comique ne fut pas absent. Ma mémoire rebelle ne veut plus me fournir que la moitié de la scène et qu'une date approximative, et j'imagine que je tenterais vainement de trouver auprès du ministre de France de quoi compléter mes souvenirs.

Larez, le chef politique du parti conservateur et le président du conseils des ministres, était un petit homme qui, comme M. Stevens, le chef des radicaux américains, qui vient de mourir, semblait toujours prêt à rendre l'âme et qui cachait dans ce corps débile une âme d'une énergie et d'une activité infatigables, une volonté de fer et quelques-unes des fortes qualités intellectuelles de l'homme d'État. Il avait, comme l'empereur, rêvé lui aussi un congrès, mais un congrès de diplomates.

Il réunit donc tous les ministres accrédités

auprès de l'empire, et leur demanda leur opinion sur la question de savoir si l'empereur devait abdiquer. Sous cette question faite avec la bonhomie que le Mexicain sait feindre à merveille, nos diplomates flairèrent un piége, et chacun se mit à chercher en son bissac, comme dit la Fontaine dans une circonstance analogue, une réponse qui ne décidât ni pour ni contre. M. Middleton, ministre d'Angleterre, venait de succéder à M. Scarlett, vieil Anglais très-roué et qui avait usé, ai-je dit, ses dernières heures d'ambassade à battre la politique française en encourageant Maximilien à ne pas abdiquer. Larez attendait donc de M. Middleton un avis en ce sens. M. Middleton répondit froidement qu'il ne connaissait pas M. Larez, et qu'il ne devait avoir de relations qu'avec le ministre des affaires étrangères, non avec le président du conseil. M. Hoorickx, qui remplissait les fonctions de ministre de Belgique, dit

que si Sa Majesté lui faisait l'honneur de l'appeler dans son cabinet, il saurait que répondre et qu'il n'avait rien à dire publiquement sur une telle question.

Le ministre de France répondit, en substance, que Sa Majesté savait mieux que personne quel était son intérêt en cette circonstance. — Ce n'était pas trop mal s'en tirer dans la situation difficile que les circonstances faisaient à notre ambassadeur. — Le baron Lago, ambassadeur d'Autriche, insinua que c'était là une question de dignité où Sa Majesté seule avait mission de décider.

Bref tous les diplomates sautèrent la banquette irlandaise avec la même aisance. Il ne restait guère que l'ambassadeur d'Espagne, un joyeux vieillard, qui connaissait le Mexique et les Mexicains comme ses patenôtres et qui était l'ami particulier de Larez.

— Voyons, dit-il brusquement, Larez, *pas de blagues!*

Ce début, que je cite textuellement et qui tranchait avec l'éloquence pincée des autres diplomates, excita fort l'étonnement.

— Combien avez-vous d'hommes?

— 40,000, répondit Larez.

— Et de piastres?

— 20,000,000.

— Farceur! Vous savez bien que vous n'avez ni une piastre ni un homme. Si j'ai un conseil à vous donner, dans l'intérêt de l'empereur et dans le vôtre, c'est de l'engager à s'en aller.

L'affaire était manquée. Larez, espérant que nul diplomate accrédité auprès de l'empire n'oserait conseiller l'abdication, avait essayé de compromettre les ambassadeurs et de leur faire promettre l'appui de leur gouvernement en faveur de l'œuvre abandonnée par la France. La ruse avait été éventée.

Le pauvre Maximilien se trouvait seul, sans même l'appui moral des puissances amies, en face du Mexique révolté et des États-Unis exaspérés.

VII

PLAN DE CAMPAGNE DES GÉNÉRAUX DE MAXIMILIEN.

Les considérations philosophiques vont désormais céder la place à l'exposé des événements. J'arrive à cette période où l'activité va remplacer l'hésitation dans l'esprit de Maximilien. Je ne veux pas, sans doute, m'interdire la recherche des causes ni le jugement sur les hommes, mais la poudre parlera dorénavant plus que les diplomates. Les siéges de Queretaro et de Mexico dominent, cette partie de mon récit.

Le 5 février, les derniers corps de l'occupation française quittaient Mexico, laissant notre ambassadeur, M. Dano, dans une position, nous le verrons, fort délicate.

Maximilien était, enfin, maître chez lui, débarrassé de ces Français à qui il attribuait

tout le mal, qu'il était arrivé à regarder comme ses pires ennemis, et dont les derniers actes ne semblaient pas faits pour le ramener à d'autres sentiments. Mais si, en droit, il était encore empereur, en fait, il n'était plus qu'un chef de partisans. Il le comprit, avec ce sens pratique qui paraît avoir, dans les derniers temps de sa vie, remplacé en lui l'instinct rêveur. Il faut partir de là pour deviner désormais le mobile de ses actions.

Il voyait mieux ce que c'était que les Mexicains. Il ne craint pas de nommer ses ministres des «mandarins,» des «vieilles femmes.» Il a enfin deviné ce que c'est qu'un empire mexicain ; il a perdu l'illusion de régénérer le Mexique par le développement ordinaire de la civilisation, par la législation, par l'administration, par la diplomatie, par la bonne assiette de l'impôt, par l'équité, la modération et la douceur. Il n'y avait plus pour lui

sur la terre de Fernand Cortez ni titre, ni respect, ni représentation, ni pompe; il n'y avait que la guerre, et la guerre à la mexicaine.

Aussi, les Français partis, Maximilien ne songea plus à légiférer, mais à tenir des conseils de guerre. Là, l'influence de Marquez était prépondérante, car aucun de ceux qui eussent pu lutter d'autorité avec lui n'était alors à Mexico.

On décida qu'il fallait, pour l'empereur, quitter Mexico, pousser jusqu'à Queretaro. Conseil, dit-on généralement, qui ne put être donné que par un traître et suivi que par un imbécile! Je ne suis pas de l'avis général.

Je sais bien que Maximilien eût été en sûreté à Mexico, ville réellement dévouée à l'empire et qui, défendue et approvisionnée comme elle pouvait l'être, était imprenable par des Mexicains. Mais Maximilien ne res-

tait pas au Mexique pour y être emprisonné dans une ville et déloger piteusement de Mexico à Puebla, de Puebla à Vera-Cruz. En cherchant, un peu à l'obscur et à tâtons, je l'avoue, — car je n'ai sur ce point particulier aucun témoignage précis, — les idées qui durent s'agiter dans l'esprit de Maximilien et de Marquez, je trouve que le conseil a pu être donné avec sincérité et suivi avec sagesse.

Queretaro était une des clefs de la partie méridionale du pays, c'était la frontière de l'empire, ou plutôt du petit lambeau de territoire qui pouvait être considéré comme appartenant à peu près encore à l'empire. C'était la plus éloignée, mais la plus sûre de toutes les bases d'opération que pouvait prendre une armée prête, selon les circonstances, à la défensive et à l'offensive. Fallait-il attendre que tous les corps ennemis se fussent réunis, attendre que la capitale fût

assiégée? Ne valait-il pas mieux aller à la frontière soit pour fermer le territoire à l'armée envahissante, soit pour battre séparément chacune de ses divisions, et de là reconquérir l'empire tout entier? Fallait-il abandonner sans résistance une vaste portion de terrain, une ville qui pouvait être considérée comme un poste avancé de cette capitale dont le siége était l'objectif évident de toutes les armées juaristes? Fallait-il enfin oublier ce vieux proverbe qui indique, comme je le disais plus haut, Queretaro comme la clef du Mexique méridional et la possession de cette ville comme devant donner la victoire et l'empire à son possesseur?

Maximilien et Marquez purent sagement et de bonne foi être frappés de ces considérations.

Marquez, en vieux capitaine mexicain, put ajouter que le temps de la guerre métho-

dique était passé. Il était nécessaire de reprendre les vieux usages et de se rappeler qu'au Mexique c'est la guerre qui nourrit et habille la guerre; il fallait en revenir au système de *leva* et des *prestamos*. Or c'est en courant le pays et non en se laissant assiéger qu'on peut faire des levées d'hommes et exiger des prestations en argent. Il put affirmer que toutes ces troupes ennemies, que l'on voyait sillonner l'État de Mexico, n'étaient pas de vrais corps d'armée, mais de simples bandes, sans cohésion, sans stratégie, sans puissance pour nuire à la capitale. Le danger, les véritables troupes, les ennemis redoutables n'étaient pas là, ils étaient autour de Queretaro, dans les États de San-Luis de Potosi et de Michoacan.

Que Marquez se réservât l'avenir, cela est possible. Mais, à cette date, je ne lui connais, encore devrais-je dire, je ne lui soupçonne

qu'une arrière-pensée, et la voici : Maximilien avait été si sincère dans son désir de régénération mexicaine, il avait été si convaincu qu'il était appelé, désiré par la masse du pays, que l'ensemble avec lequel les États abandonnés par les Français s'étaient soulevés lui avait donné à réfléchir. Il était, en tout, de si bonne foi, qu'il n'avait pu s'empêcher de prendre estime pour la persévérance et la probité de Juarez. Comme, enfin, il était incapable de dissimulation, peut-être même de discrétion, il n'avait pu cacher quelque chose de tout cela. On le soupçonnait, — avec raison, — de nourrir ce rêve, d'une candeur infinie, ce rêve de rencontrer Juarez, de s'entendre avec lui, en toute simplicité et bonhomie, sans autre préoccupation que le bonheur du pays. Marquez put désirer deux choses, compromettre Maximilien personnellement et militairement, rendre ainsi toute entente impossible; puis

démontrer effectivement à l'empereur, en le menant au milieu des populations guerroyantes, que ce soulèvement général en faveur des républicains était uniquement dû à l'oppression.

D'ailleurs, Queretaro était situé au pied de la sierra Gorda, qui était le pays de Mejia, presque son domaine, où il régnait féodalement et où il pouvait offrir à Maximilien un point d'appui, comme un refuge; cela pour les circonstances extrêmes.

Quant à Maximilien, je soupçonne en son esprit cent pensées confuses, cent rêves à côté de bien des réflexions sagement déterminantes. Nous avons indiqué quelques-unes de ces dernières. Il put comprendre aussi la nécessité de prendre, maintenant que l'on était en état de guerre, une situation militaire, et l'utilité de commander personnellement les troupes. C'était le plus sûr moyen d'avoir à lui un parti que ne lui avaient pas

donné ses tentatives législatives, administratives et politiques, le seul moyen de pouvoir lutter contre ces trahisons, ces défections qu'il voyait ou prévoyait. Il avait essayé de tout, il n'avait plus qu'à essayer d'être chef de guerre. Cela était logique.

Puis dans les profondeurs de son imagination s'agitaient les rêveries et les impressions fugitives : l'on se rapprochait de Juarez et aussi de la réalisation de l'idée de congrès (et cela lui tenait tellement au cœur que dès son arrivée à Queretaro il envoya un homme de confiance à Juarez pour lui demander une entrevue); l'on remportait une grande victoire, l'on dégageait ainsi la position des conservateurs et l'on pouvait honorablement regagner l'Europe; ou enfin l'on gagnait plusieurs grandes victoires et on reconstituait cette partie de l'empire de Charles-Quint !

Puis toutes ces vilenies, tous ces pillages,

tous ces bas larcins et lâches trahisons dont il était entouré, le révoltaient ; la guerre, du moins, était noble ! En outre, Mexico était sûre et fidèle, tandis que Miramon ou les autres généraux étaient douteux ; il était prudent de les aller surveiller. Enfin, il allait peut-être découvrir en soi le génie militaire ! et d'ailleurs quelle impulsion ne pouvait pas donner aux soldats impériaux la vue de leur prince à la tête de leurs bataillons !

Je dois ajouter que Maximilien quitta Mexico avec le projet d'y revenir promptement. Il était impossible à Miramon, à Mejia, à Mendez de se rendre à Mexico. L'empereur les allait trouver pour arrêter avec eux, dans un suprême conseil de guerre, le plan de la campagne d'où devait sortir la perte ou le salut de l'empire.

Ce fut en chemin, sous l'influence des circonstances, et probablement quand il vit

la réception enthousiaste à lui faite lors de son entrée à Queretaro, qu'il se décida à prendre en personne le commandement des troupes.

II

MAXIMILIEN QUITTE MEXICO, POUR QUERETARO.
INCIDENTS DE LA ROUTE. — ARRIVÉE A QUERETARO.
PROCLAMATION. — DESCRIPTION DE QUERETARO.

Maximilien quitta donc Mexico le 13 février 1867. Il y laissait uniquement les troupes européennes : — deux compagnies de gendarmerie sous le commandement du chef d'escadrons Chenet et du capitaine Roud; le bataillon autrichien Hamerstein; les hussards rouges de Kevenhuller. Le tout comprenait environ 1,500 hommes. En y joignant 1,000 hommes de la garde municipale de Mexico, on aura le total des troupes destinées à garder la capitale.

Il est vrai qu'immédiatement commença la *leva*. On *pressa* tout dans les rues, dans les places, dans les villages voisins; on parvint ainsi à composer l'armée de 10,000 hom-

mes que nous retrouverons au siége de Mexico. L'empereur emmenait avec lui un corps de quatre à cinq mille hommes, toute l'armée mexicaine disponible alors à Mexico. Il était accompagné d'un de ses ministres, Aguirre, du colonel allemand prince de Salm-Salm, de plusieurs généraux mexicains et de Marquez, qui commandait l'armée. L'empereur n'avait avec lui que 70 étrangers. Marquez voulait une armée purement nationale.

La route conduisant de Mexico à Queretaro, nommée route du Nord, et sortant de la capitale par la garita (la porte) de Villeja, compte, entre les deux villes, une distance de 50 lieues et demie.

Ce même jour, 13 février, l'empereur put faire personnellement connaissance avec ses ennemis. A l'hacienda de la Lecheria, à 5 lieues de Mexico, l'on rencontra une troupe ennemie que l'on mit en déroute. A une

vingtaine de lieues plus loin, au rancho de Calpulalpan, au pied des montagnes de l'État de Tula, sur la frontière du Queretaro, l'on rencontra et l'on écrasa les deux bandes de Gelista et de Cosio. Maximilien prenait goût à la bataille, et l'on remarqua avec quel entrain il se portait au milieu du danger. Il faisait consciencieusement son noviciat dans l'étude de l'art militaire.

Le 17, il arrivait à 14 lieues au delà de Calpulalpan, à San-Juan-del-Rio, ville de 7,000 habitants, la première que l'on rencontre dans l'État de Queretaro en sortant de celui de Tula, à 10 lieues est de la ville de Queretaro. C'est à cette date que Maximilien annonça pour la première fois son intention de prendre le commandement de l'armée, par une proclamation datée de San-Juan, 17 février, répandue le lendemain à Queretaro, et que je trouve dans les journaux de Mexico du 26 février :

« Je me place aujourd'hui à la tête des troupes, et je prends le commandement de notre armée qui, il y a deux mois à peine, pouvait commencer à se réunir et à s'organiser. Ce jour, je l'attendais ardemment depuis longtemps. Des obstacles indépendants de ma volonté me retenaient. Maintenant, libre de tout engagement, je puis écouter uniquement mes sentiments de bon et fidèle patriote.

« Notre devoir comme loyaux citoyens nous oblige à combattre pour les deux principes les plus sacrés du pays : pour son indépendance, qui se voit menacée par des hommes voulant, dans leurs vues égoïstes, spéculer jusque sur le territoire national, et pour le bon ordre à l'intérieur, que nous voyons chaque jour offensé de la manière la plus cruelle pour nos compatriotes pacifiques. Notre action, une fois libre de toute influence, de toute pression étrangère, nous

cherchons à maintenir hautement l'honneur de notre glorieux drapeau tricolore. »

Cette dernière phrase, injuste et cruelle dans son expression générale, fut la mieux accueillie de tout ce discours, qui causa une si vive émotion parmi les soldats mexicains. Cette phrase donnait satisfaction aux rancunes que le trop évident mépris du peuple protecteur pour le peuple protégé avait fait naître; elle indiquait franchement, du reste, quelques-unes des souffrances que nous avions fait subir à l'orgueil de Maximilien. Au surplus, il ne devait plus revenir de son opinion sur notre gouvernement et sur le maréchal Bazaine. Le 28 février, en écrivant de Queretaro au P. Fischer, il parle avec amertume des dernières *infamies des Français*. Un mois après, 29 mars, une autre lettre accuse avec non moins de violente colère le maréchal et les Français. Nous verrons ce qu'il en dira au moment de sa mort.

L'empereur finit ce discours en annonçant qu'il a nommé Marquez chef d'état-major général, Miramon, Mendez et Mejia chefs de chacun des trois corps d'armée.

Le 19, l'empereur fit son entrée à Queretaro. « Les généraux Marquez, Mejia, Vidaurri, M. le ministre Aguirre et un grand nombre d'officiers accompagnaient l'empereur. Les rues étaient luxueusement ornées et remplies d'une foule enthousiaste. La joie se montrait sur tous les visages. Les troupes de la garnison de Queretaro formaient la haie jusqu'à l'entrée de l'église principale, où un *Te Deum* a été chanté. Après cette cérémonie, l'empereur reçut les autorités civiles, qui prononcèrent plusieurs discours auxquels Sa Majesté répondit avec émotion. L'empereur se plaça au balcon pour assister au défilé des troupes. Les transports de joie de l'armée et de la population sont indescriptibles. »

Nous croyons inutile de donner les discours prononcés par les autorités civiles et militaires. Il y a pourtant dans les paroles de Miramon un sentiment énergique et vrai, exprimé avec une simplicité à laquelle la rhétorique mexicaine ne m'a pas habitué; il remercie noblement Maximilien d'être venu à l'aide des défenseurs d'une société infortunée qui veut se sauver des horreurs de l'anarchie et de la prochaine dissolution qui la menace.

Il faut reconnaître aussi que ces indescriptibles transports de joie de l'armée et de la population étaient sincères. L'armée voyait dans l'empereur un personnage qui lui apportait sa solde, extrêmement oubliée depuis longtemps. La population avait appris la marche d'Escobedo d'une part et de Juarez d'autre part, tous deux se dirigeant vers la capitale en passant sur Queretaro. Les Quérétariens savaient ce qu'il en coûte

de se trouver sur de tels passages. En voyant tant de troupes impériales, ils espérèrent qu'elles allaient se porter en avant pour attaquer Escobedo à Celaya, grosse ville de 37,000 âmes, située dans l'État voisin (Guanajato), à 11 lieues environ de Queretaro.

Les plans financiers de l'armée et les plans militaires de la population eurent le même destin; la solde n'était pas venue, et les troupes ne s'en allèrent pas. Ce trésor immense que l'empereur, disait-on, apportait de Mexico, se composait tout simplement de 50,000 piastres : il y avait à peine de quoi payer l'arriéré de la solde des nombreux colonels qui commandaient la petite armée. Ils étaient environ 50, les généraux étaient au nombre de 20, et l'armée réunie à Queretaro comprenait environ 6,000 hommes : 120 soldats par colonel, 300 soldats par général; c'était peu. Les habitants trouvèrent

que c'était beaucoup. Ils commençaient, en effet, à comprendre que c'étaient eux qui allaient nourrir ces braves, si bien commandés. L'enthousiasme devint descriptible, jusqu'au moment où il tomba, en face de la famine. Toutefois Queretaro fut toujours dévouée; elle donna, nous le verrons, un grand exemple de courage, et mérita noblement le nom de cité maudite que les Juaristes lui donnèrent après l'avoir achetée.

C'était alors une ville de 48,000 habitants, d'autres disent seulement 40,000. Je demande la permission de décrire, avec autant d'exactitude qu'il est possible de le faire à un homme étranger à Queretaro, les lieux que Maximilien ne devait plus quitter.

La route qui vient de Mexico entre dans la ville sous un aqueduc et débouche sur une grande place, à gauche de laquelle se trouve l'*Alameda,* promenade plantée de peupliers et qui termine la ville au sud-ouest. Les

tranchées ennemies vinrent jusqu'à 300 mètres de l'Alameda, qui fut fortifiée par des murs en terre et en *adoba* (brique séchée) et défendue par dix canons.

De ce même côté, mais plus au sud-est, se trouvait le couvent de *la Cruz*, aussi défendu par une muraille en terre et en pierre sèche, et par trois pièces de canon. Les croisées avaient été crénelées et on y avait construit des embrasures pour trois autres pièces de canon.

A l'extrême droite, on voyait le *cerro de la Campana*, mamelon rocheux élevé de 20 mètres au-dessus du sol de la ville, de l'intérieur de laquelle on monte par une pente douce au *cerro*, qui, du côté opposé, s'arrête brusquement sur une coupure très-escarpée. Le haut de cette petite colline était armé de quatre pièces. C'est là que l'empereur plaça sa tente pendant tout le temps du siége, et où il coucha presque cha-

que jour, bien que l'on insistât fréquemment pour le retenir au milieu des murailles mieux protégées du couvent de *la Cruz*.

A 300 mètres environ, sur la gauche du *cerro,* se trouve la *garita* de San-Luis-de-Potosi, la porte de la ville par laquelle sort cette même route du Nord conduisant à San-Luis. Au-devant de cette *garita,* on rencontre un pont qu'on arma de six pièces d'artillerie. La route monte par une pente douce jusqu'à un coude qu'elle fait à gauche, à 70 mètres, si je ne me trompe, du pont. Là, à droite, une petite chapelle fait face au coude de la route, et dans cette chapelle les libéraux avaient placé leurs avant-postes. Entre cette chapelle et le pont, un groupe de maisons tenait la gauche de la route. Les avant-postes impériaux étaient posés dans l'une de ces maisons, à 20 mètres du pont, et dont la terrasse *(azotea)* avait été crénelée. Plusieurs milliers de Juaristes occu-

paient les maisons entre les deux avant-postes. Les trois cents hommes qui gardaient la garita les en délogèrent à deux reprises différentes.

Quand la ville fut complétement fortifiée, elle présentait l'aspect d'un vaste parallélogramme, d'un rectangle dont les plus longues lignes (2,400 mètres de longueur) iraient à peu près dans la direction du nord-ouest. La longue ligne ouest, c'est-à-dire à gauche en arrivant de Mexico, était représentée par une muraille fortifiée; la longue ligne est était représentée par une rivière, le rio Blanco. Les deux petites lignes du parallélogramme (1,200 mètres de longueur) montraient, celle du nord, deux tronçons de muraille fortifiée; celle du sud, les fortifications de *la Cruz*, le reste de cette ligne ayant été de bonne heure aux mains de l'ennemi. En outre, une double rangée de fortins, — je crois qu'il y en eut une soixantaine, —

fut construite sur un plan à peu près circulaire dans l'intérieur de la ville.

On a ainsi l'aspect général de la cité. Mais si nous voulons éviter l'obligation de renouveler l'étude topographique à propos de chacune des opérations du siége, nous devons, en résumant ce qui vient d'être dit, noter les noms et pointer soigneusement les lieux qui reviennent le plus souvent dans le journal de ces opérations.

Ainsi, nous arrivons du sud-est par la route de Mexico, nous entrons dans la ville par la *garita* (porte) de Mexico, qui fut des premières occupée par l'ennemi, ainsi que le *cerro* (pic, colline) de Cuesta-China et Careta.

Nous passons sous l'aqueduc, nous voyons une place au bout de laquelle se trouve à droite le cerro et la garita de Canada, qui furent immédiatement aussi occupés par l'ennemi. N'oublions pas que c'est au pied de cette colline que coule la rivière formant

la longue ligne de la droite du parallélogramme, la partie orientale de la fortification.

A l'autre bout, à gauche, de la place se présente le couvent de la Cruz. C'est là que commence la fortification, et c'est du bas des murailles de ce couvent que part le premier des fortins formant à l'intérieur de Queretaro une seconde et une troisième ligne de défense. La Cruz renferme dans ses murs la Huerta (le jardin), le Panthéon de la Cruz, les bâtiments conventuels, dont la partie médiane sert de quartier général, entre l'église à droite et l'hôpital à gauche. Au-devant des bâtiments s'étend la plazza de la Cruz, de l'extrémité de laquelle part le premier des fortins du côté gauche.

Puis nous arrivons dans l'intérieur de la cité. Nous ne voulons signaler là que le couvent, la place et l'église de San-Francisco, qui tiennent à peu près le centre de Quere-

taro. La Huerta de la Cruz fut jointe à l'église de San-Francisquite par une petite muraille crénelée, et c'est cette église qui forme l'extrême pointe sud-est de la ville, comme le cerro de la Campana en forme l'extrême pointe nord-ouest. De cette église de San-Francisquite fortifiée part la muraille crénelée, qui est la fortification occidentale, et qui représente, avons-nous dit, la longue ligne de gauche du parallélogramme.

L'Alameda tient juste le milieu de cette muraille. Un peu au-dessus, on rencontre la Casa-Blanca, défendue par un petit fortin extérieur. Enfin, à l'extrême nord-ouest de cette muraille et du parallélogramme, nous voyons la garita del Pinto.

La muraille s'infléchit, puis, formant un angle aigu de l'ouest au nord-ouest, elle va s'appuyer sur un pont et un poste avancé qui commande la route de Celaya. A quelques mètres au-dessous, en revenant vers

l'intérieur de la ville, est campée la garita de Celaya. L'espace laissé libre entre cette garita et le pont est défendu par l'hacienda fortifiée de la Capilla.

De la garita de Celaya une nouvelle muraille monte au cerro de la Campana, qui est, avons-nous dit, l'extrême pointe nord-ouest de Queretaro, et se trouve situé à 1 kilomètre des dernières maisons de la ville.

Si nous nous sommes fait comprendre, ces deux tronçons de murailles, de la garita del Pinto au pont, et de la garita de Celaya au cerro de la Campana, représentent la petite ligne septentrionale du parallélogramme, celle qui est parallèle au couvent de la Cruz.

Du cerro de la Campana descend une muraille qui vient rejoindre le fortin intérieur, le plus avancé dans la direction du nord. Elle s'arrête là; mais au pied même de ce cerro coule la rivière, qui représente la fortification extérieure orientale; et qui, grande

ligne de droite du parallélogramme, vient rejoindre, à l'extrémité sud-est, le cerro et la garita de Canada.

En face de cette rivière, s'étendent les faubourgs de Queretaro. A moitié distance de l'espace compris entre la Campana et la Canada, la route de San-Luis sort de la ville en traversant cette garita de San-Luis et ce pont dont nous avons parlé aux pages précédentes.

Indiquons encore le cerro de San-Gregorio, le cerro de San-Pablo, au delà du faubourg, entre la route de San-Luis et la Canada, et nous aurons tout dit.

Nous espérons ainsi avoir minutieusement et longuement, mais clairement, expliqué la disposition des lieux où allaient se jouer les destinées de Maximilien et du Mexique. Nous avons dressé le plan de ces lieux d'après les indications d'officiers qui accompagnaient l'empereur à Queretaro. Nous l'avons

fait de notre mieux. Nous devons pourtant avertir nos lecteurs que l'un de nos témoins placé la Cruz plus à l'est, et la cerro de la Campana plus au nord, que nous n'avons cru devoir le faire d'après l'ensemble des renseignements. Mais, comme cela ne saurait changer la relation des diverses parties de la ville, on pourra maintenant suivre sans une carte qui, à notre connaissance du moins, n'existe pas encore, les incidents du siége et de la catastrophe finale.

IX

SIÉGE DE QUERETARO.

Je reviens aux premiers jours qui suivirent l'entrée de Maximilien à Queretaro.

L'empereur, voulant avoir le plus grand nombre possible d'hommes sous sa main, s'était empressé de rappeler le brave Mendez, qu'on nommait le vainqueur de cent combats, et qui, depuis deux ans, dans le Guerrero et le Michoacan, États voisins au sud-ouest de Queretaro, tenait tête à Regulès et à toutes les forces juaristes.

Le 21, ou le 22 février, Mendez arriva avec sa troupe déguenillée. Bons soldats, aguerris, disciplinés, pleins d'ardeur et de confiance en leur général, composant le plus solide de tous les corps mexicains, ils étaient au nombre de 5,000. D'autres de mes informations,

mais en qui je me fie moins, m'assurent que cette armée ne comptait que 2,500 hommes. Mendez ramenait avec lui, je crois, les garde-frontières du nord, *Presidiales, Rifleros, Lanceros*. Ils formaient la brigade du général Quiroga, le doux et le valeureux, le type charmant et élevé du vrai caballero, du gentilhomme mexicain.

Parmi ces presidiales se trouvaient une cinquantaine de Français qui entrèrent plus tard dans la contre-guérilla française.

Le 27 février, l'empereur passa cette division en revue. Puis on s'occupa activement de la réorganisation des différents corps. On créa de nouveaux bataillons, on forma des brigades, des divisions. On fit tous les préparatifs pour une prochaine entrée en campagne.

L'empereur passait des revues sans se lasser et paraissait joyeux, plein de confiance en l'avenir. Il aimait à se trouver au

milieu des soldats, causant familièrement avec eux, les encourageant, distribuant quelques réaux, et naturellement reçu partout où il passait avec les acclamations de l'enthousiasme le plus sincère. Que de fois ne le vit-on pas se promener seul dans les rues, aller d'un quartier à l'autre sans être accompagné d'aucun autre que de son secrétaire particulier, ce J. M. Blasio que j'ai déjà nommé.

Les revues terminées, on commença les grandes manœuvres dans la plaine située au delà de l'Alameda, au pied d'une montagne nommée Cimatario. C'étaient presque toujours Marquez, Severo de Castillo, Manuel Escobar qui commandaient tout ou partie de ces manœuvres, rarement Miramon. La faveur de son rival Marquez durait toujours, et elle ne dura que trop pour la vie de Maximilien. Quant à Mejia, il était accablé de douleurs rhumatismales et gardait le lit depuis deux mois.

On avait appris dès le 20 février que, après le départ de Mendez, Morelia, capitale du Michoacan, avait été occupée par Regulès aux pieds légers, par don Juste Mendoza, gouverneur constitutionnel qui foudroyait les traîtres dans une proclamation se terminant par l'annonce d'un *prestamo* de 30,000 piastres. Les religieuses, à l'arrivée de Regulès et de ses hommes, s'étaient empressées de fuir leurs couvents.

Par contre, on attendait de Colima et de Zamora les forces juaristes qui étaient restées jusque-là sous le commandement de Corona dans la Sonora et la Sinaloa. Elles étaient attendues avant le 25, et l'on annonçait qu'elles allaient marcher sur Queretaro.

Le 1er mars, on apprend que l'ennemi a quitté Celaya et que ses avant-postes ont touché l'hacienda de la Estancia, à 2 lieues environ de Queretaro. Pendant que Corona

et ses bandes viennent ainsi du Nord-Est, un Indien arrivant du Nord annonce que, dans l'État voisin, Guanajato, à San-Miguel-de-Allende, l'on voit l'armée d'Escobedo défiler. On ne tarde pas à apprendre que ses postes avancés touchent à Santa-Rosa, village à 6 lieues du Queretaro.

L'empereur rassemble un conseil de guerre, Miramon prend la parole. Il demande que l'on aille au-devant de l'ennemi et qu'on lui livre bataille dans la plaine de Celaya avant qu'il n'ait rassemblé toutes ses forces. Il promet la victoire si l'on veut adopter le plan qu'il propose, c'est-à-dire attaquer l'ennemi à la Estancia avec toutes les forces d'infanterie et d'artillerie, tandis que Mejia, le tournant par l'ouest, le chargerait avec la cavalerie.

« Si nous sommes vainqueurs, comme je n'en doute pas, conclut-il, nous nous porterons sur l'armée qui se présente du côté de

Santa-Rosa, nous l'écraserons comme celle de Corona, et en deux jours nous aurons sauvé l'empire. »

Mejia, quoique encore malade, s'offrait à coopérer de toutes ses forces au plan de Miramon, qu'il approuvait complétement, comme le fit aussi Mendez.

Marquez était d'un avis contraire. « Il vaut mieux attendre l'ennemi de manière à le combattre près de la ville et à ne rien livrer au hasard. Dans les circonstances actuelles, le moindre échec peut compromettre la cause que nous défendons. Nous sommes bien plus sûrs de vaincre si l'ennemi vient nous attaquer dans nos positions que si nous allons l'assaillir dans les siennes. Il nous est très-supérieur en nombre ; dans un combat de plaine, il peut, avec ses 8,000 chevaux, tourner les 3,000 cavaliers que nous avons à lui opposer. Nous avons ici un excellent champ de bataille, en appuyant notre cen-

tre sur le cerro de la Campana, que l'on peut fortifier de dix pièces d'artillerie, notre droite au cerro San-Gregorio, notre gauche à la Casa-Blanca. C'est dans cette position que l'ennemi viendra nous attaquer, les montagnes environnant la ville ne lui offrant aucun autre champ de bataille. » J'ignore quel fut l'avis des autres généraux.

L'empereur, malgré toute opposition, adopta le plan de Marquez.

Dès le lendemain, on déploya toutes les troupes selon l'ordre de bataille indiqué par celui-ci. Le bataillon qui fut placé à l'extrême droite, sur le cerro San-Gregorio, était le bataillon de cazadores, composé pour moitié de Français, et qui prit plus tard le titre de bataillon de l'empereur, à cause de la confiance que Maximilien avait en lui.

Malgré toutes ces préoccupations, Maximilien montrait la plus grande égalité d'hu-

meur. Il n'avait que deux sujets d'irritation, d'abord le souvenir des Français et des derniers actes de leurs chefs, soit politiques, soit militaires, ensuite les ennuis que lui donnaient ses ministres.

« J'ai été désagréablement affecté, écrit-il à un officier allemand resté à Mexico, en apprenant que ces vieilles perruques du ministère ont si peu de déférence pour moi qu'ils ne payent même pas mes quelques serviteurs restés à Mexico. Je vais me contenter d'un domestique, vendre mon cheval et aller à pied, afin de pouvoir économiser de quoi vous envoyer de l'argent. »

Au commencement de mars, il écrit de Queretaro à un savant allemand avec lequel il était en relations d'histoire naturelle :

« Vous avez appris par les journaux qu'après le départ depuis si longtemps souhaité de nos amis les ennemis, et après avoir enfin reconquis notre liberté d'action, nous

avons changé le chasse-mouche (éventail) de la paix pour le glaive; au lieu de poursuivre des punaises, nous poursuivons tout autre chose.

« En place des abeilles, ce sont maintenant des balles qui bourdonnent autour de nos têtes; déjà deux fois entre Mexico et Queretaro, nous avons été au feu... Ces jours-ci, nous tenterons la fortune; si le coup réussit, j'espère vous voir bientôt à Mexico; sinon nous aurons combattu en braves et prouvé que nous aurons pu tenir quelques semaines de plus que les Français.

« Périr l'épée à la main, c'est le sort possible, mais il n'y a pas de honte. Comme je regrette que les sciences de la paix ne puissent pas fleurir à côté de Mars! Quelles belles choses vous auriez trouvées sur toute la route de Mexico! Ainsi dans ce bois si intéressant de Calpulalpam, j'ai vu, pendant

que les balles sifflaient autour de nous, de superbes papillons voltiger çà et là tout tranquillement. Ici, à Queretaro, nous avons découvert une nouvelle espèce de punaise *(Simex domesticus Queretari)*, qui paraît avoir des mandibules doubles et qui étonnent tout le monde. Si j'avais pu emporter des flacons, j'en aurais, malgré la préoccupation de la guerre, conservé quelques-unes pour vous les montrer. »

Le 5, l'armée juariste déboucha dans la vallée de Queretaro, au point de jonction des deux routes de San-Miguel et de Celaya. Les deux corps de Corona et de Escobedo comptaient environ 15,000 hommes chacun. L'armée impériale avait de 8,000 à 10,000 hommes, dit-on, mais, si je compte bien, plutôt 10,000 que 8,000. Les Juaristes la trouvèrent rangée en bataille, selon le plan arrêté plus haut, face au nord plein, le centre campé au cerro de la Campana, la droite

appuyée à la rivière, la gauche à la garita de Celaya et à la Casa-Blanca.

Les Juaristes, quoique se trouvant plus de trois contre un, n'osèrent pas accepter le combat qu'on leur offrait. Ils restèrent cinq jours en observation, se contentant de repousser de l'hacienda de San-Juanito, en avant de la Campana, une petite bande impérialiste.

Dans la nuit du cinquième jour, ils filèrent sur leur droite, descendant vers le sud-est et tournant les faubourgs, les cerros de San-Gregorio, San-Pablo, Canada et Cuesta-China.

Le 12, les impériaux, étonnés de ne plus voir l'ennemi, poussèrent une reconnaissance dans la direction de l'est, jusqu'au village de San-Pablo, à 3 kilomètres de Queretaro, avec le bataillon de cazadores, appuyé par le 7e de ligne (600 hommes) et le régiment de l'Impératrice (450 hommes).

L'ennemi avait disparu vers le sud.

Le 14, on eut de ses nouvelles. A huit heures du matin, il commença une attaque sur toute la ligne occidentale et méridionale, alors la moins défendue. A neuf heures du matin quelques tirailleurs ennemis, soutenus par une cavalerie assez nombreuse, vinrent inquiéter les avant-postes de garita del Pinto. Le général Mejia, à la tête d'une brigade de cavalerie, accourut au secours et repoussa les assaillants jusqu'à plus de deux lieues de Queretaro.

On le chassait vers midi de la garita de Celaya.

A deux heures, les Juaristes se précipitent sur la Cruz avec tant d'élan qu'ils parviennent à prendre la Huerta et le Panthéon. On se battit corps à corps, à coups de pierres et de grenade lancées à la main; la petite garnison impériale, d'abord forcée, reprit sa position. Les secours arrivèrent, et le combat

s'étendit à toute la partie sud, depuis la route de San-Luis jusqu'à cerro du Cimetière.

A quatre heures, Mejia, à la tête de toute la cavalerie, mit en fuite l'ennemi de ce côté.

Ce fut la fin de la première bataille entre les Impériaux et les Juaristes sous Queretaro. Ces derniers perdirent une pièce rayée, cinq canons encloués, 750 prisonniers, un nombre considérable de tués et de blessés. Mais on ne les chassa pas de leurs positions.

Ils purent même commencer à s'établir sur le cerro du Cimetière, au sud-ouest, en face de l'Alameda.

Le 17, sortie de Miramon, qui prend deux canons à l'ennemi, en encloue plusieurs autres, fait 600 prisonniers et tue un grand nombre d'hommes.

Le 22, nouvelle sortie du même qui écrase les postes ennemis au nord de la ville et en-

lève un fort convoi de munitions. Ce fut tout le résultat de cette affaire qui eût pu avoir de plus grandes conséquences. Mais Miramon, emporté par son ardeur, donna sans attendre une colonne d'infanterie qui devait coopérer à cette attaque. L'ennemi, qui devait être exterminé après avoir été pris entre deux feux, put s'enfuir.

Ce jour-là encore l'empereur assembla un conseil de guerre. Il commença par laisser deviner qu'il était décidé à évacuer Queretaro, la place ne lui paraissant pas en situation de soutenir un long siége. On manquait, en effet, de vivres et de munitions, et la disproportion des forces ne permettait pas d'espérer qu'on pût faire lever le siége de vive force.

Marquez, qui avait pris sur Maximilien une grande influence, intervint encore et changea, — ce qui n'était, hélas! que trop facile, — les résolutions de l'empereur. Il

fut décidé que lui, Marquez, muni de pleins pouvoirs, pousserait jusqu'à Mexico, d'où il reviendrait avec de l'argent, des munitions, des renforts et particulièrement avec des troupes européennes.

Le vieux, prudent et rusé général partit dans la nuit même, par la porte del Pinto, à côté de l'Alameda, qui n'était pas encore investi. Il emmenait 1,200 cavaliers, sous le commandement du chevaleresque Quiroja et du général Vidaurri, fort honnête homme, dont il allait faire un ministre des finances.

Le 23, l'ennemi fut renforcé de 10,000 hommes environ, qui prirent place sur le cerro du Cimetière, au sud-ouest, en face de l'Alameda et de la Casa-Blanca. Dès ce jour la ville était complétement investie.

Les assiégeants étaient alors, d'après le calcul, à mon sens un peu exagéré, des républicains mêmes, 40,000 hommes. Les assiégés avaient environ 8,000 hommes. Mais

déjà ils manquaient de munitions, et dès cette époque l'on donnait un sou de notre monnaie pour chaque boulet ennemi ramassé par les habitants.

Le 24, les Juaristes, descendant des hauteurs du cerro du Cimetière (que j'entends appeler aussi *cordillera* ou *loma del Cimatario*), tentèrent une attaque vigoureuse et simultanée sur les deux points de la Casa-Blanca et de l'Alameda. Ils furent repoussés et laissèrent au pouvoir des assiégés un bataillon, avec son drapeau et ses guidons. Ils perdirent en outre environ 800 hommes.

Le surlendemain Miramon fit une sortie, mais du côté opposé. Il traversa la rivière en dessous de la route de San-Luis. Il culbuta l'ennemi, encloua les canons et fit 600 prisonniers.

Le 1er et le 4 avril, il recommença ce coup de main dans les mêmes conditions et avec le même succès.

Pendant ce temps, les assiégeants, complétant les travaux d'investissement, commençaient les tranchées et ouvraient leurs parallèles.

Les assiégés complétaient leur système de fortification et se livraient activement à la fabrication de la poudre et des projectiles, car tout manquait. On était obligé d'attendre les canons pris sur l'ennemi pour armer les murailles qu'on élevait. On n'avait pas d'artificiers bien habiles, aucun outillage un peu perfectionné. Les capsules principalement étaient un objet de grande préoccupation. On essaya d'en fabriquer avec du carton, la tentative ne réussit guère. Peu à peu toutefois on perfectionna ces capsules en carton, qui en vinrent à remplacer assez bien les capsules de cuivre. Ainsi en fut-il de tout. L'habileté vint avec l'expérience, mais on fut toujours obligé de ménager l'emploi de ces munitions si laborieusement créées.

les espagnols — d'longs désirs —
Mexicains nés d'un mélange d'espagnols et d'Indiens

effet, il entrait quelque espion porteur de dépêches ou de nouvelles : Marquez arrivait; on l'avait vu sur la route de Toluca; il était à Maravatio. Une autre fois c'était par la grande route du nord qu'il accourait : il était à Tula quelques jours auparavant, bien plus, on l'avait vu à Amealco. Que disait-on encore ! Il venait de battre un corps ennemi à San-Juan-del-Rio. Les musiques remplissaient de fanfares la place de la Cruz, la place au Chien, la place de San-Francisco; le peuple de Queretaro se portait en foule à la promenade de l'Alameda. Rien ne venait.

En conséquence du plan arrêté, Miramon sortit par la Cruz et l'église de San-Francisquite pour aller attaquer, au sud, la garita de Mexico. Il en délogea l'ennemi après une vigoureuse résistance. Il le poursuivit jusqu'au pied des cerros de Cuesta-China et de Carreta. Là, il se trouva en face d'une ligne

ennemie retranchée. Il ne put la percer. Les deux courriers de l'empereur furent obligés de rentrer.

On décida pour le 27 une nouvelle attaque que dirigeraient l'empereur et Miramon contre la partie la plus forte, mais aussi la plus gênante des fortifications ennemies, contre celles-là justement qui descendaient du cerro del Cimatario, dans la plaine, en face de l'Alameda.

Ce jour-là, à cinq heures et demie du matin, Maximilien et Miramon sortirent avec 2,800 fantassins et quelques cavaliers. C'était à peu près tout ce dont on pouvait disposer, le reste devant rester à la garde de cette ville, qui occupait l'espace double de celui qu'eût rempli une ville européenne de 50,000 âmes.

Miramon se jette sur la Cordillera, défendue par 12,000 hommes, trois tranchées et vingt-deux pièces de canon. Il enlève à la

baïonnette successivement les trois tranchées, fait un massacre considérable, une quantité énorme de prisonniers, enlève tous les canons, — sauf un qu'on fut obligé d'abandonner sur le champ de bataille. — Il pousse les Juaristes en une telle fuite qu'il ne restait plus chez l'ennemi ni un cheval ni une mule qu'on pût utiliser pour transporter les canons dans la ville. Les fantassins juaristes s'étaient changés en cavaliers pour fuir et perdre moins de temps en route.

La place ennemie était tellement nettoyée que le peuple de Queretaro sortit en foule pour piller. L'on put utiliser cet amour du pillage, et beaucoup de ceux qui, comme notre compatriote le lieutenant Seguy, s'étaient emparés de pièces d'artillerie, durent enrôler les Indiens pillards. Ils les forcèrent à arracher les pièces des retranchements et à les mener jusqu'à Queretaro à travers les rochers et sous un feu très-nourri.

On n'avait pas malheureusement pu complétement profiter de la victoire, par la faute du régiment des dragons de l'Impératrice, qui hésitèrent à charger les fuyards malgré l'ordre pressant de Maximilien. L'empereur dit au lieutenant-colonel, — qui commandait en l'absence de Lopez, colonel titulaire, détaché à l'état-major général, — qu'il allait se mettre lui-même à la tête du régiment. On put enfin vaincre l'hésitation, peut-être déjà traîtresse, de ces gens-là; mais il était trop tard.

Les fuyards, ne se sentant pas poursuivis, s'arrêtèrent, rassemblèrent toute leur cavalerie, firent un retour offensif sur les Impériaux dispersés, qui parvinrent toutefois, comme je l'ai dit, à ramener à Queretaro vingt et une des vingt-deux pièces de l'ennemi. Celui-ci avoua plus tard que jamais il n'éprouva telle panique, et que, si on l'avait poussé, jamais il n'eût pu se refor-

mer; le siége eût été ainsi levé et Maximilien sauvé.

Le 1er mai, Miramon va escarmoucher à la droite de la ville au-dessous de la route de San-Luis, préparant ainsi l'attaque du 3 contre les fortifications du mont San-Gregorio. Ce jour-là, en effet, il se précipita sur les tranchées de ce cerro et avait déjà enlevé la première ligne, quand parvint à l'empereur un courrier porteur de plis des généraux Marquez et Vidaurri, annonçant que ces deux généraux s'avançaient. Maximilien ordonna à Miramon de faire retraite.

Cette fausse dépêche donnait le nom des régiments et des chefs de corps qui marchaient avec Marquez; elle indiquait que celui-ci se dirigeait sur Queretaro en deux colonnes. L'une, sous son commandement, était déjà arrivée à Monte-Alto; l'autre, sous le commandement de Vidaurri, avec l'artillerie, se dirigeait, par le chemin de Toluca,

sur Ixtlahuaca, où les deux colonnes devaient se rejoindre. Tout cela, je l'ai dit, était de pure invention, et une ruse de l'ennemi.

Le 5 mai, anniversaire de la merveilleuse victoire remportée sur la France devant Puebla, grosse fête chez les Juaristes, qu'ils voulurent célébrer par une attaque formidable. A l'angélus du soir, ils se lancèrent vigoureusement contre le pont, la maison fortifiée, la porte de San-Luis. Une colonne de 6,000 hommes, commandée par Escobedo, fit vainement les efforts les plus courageux pour arriver à emporter cette position. Ils laissèrent 1,500 à 2,000 hommes sur le terrain.

Marquez n'arrivait pas. Le maïs et les *tortillas* avaient disparu complétement; il ne restait plus que les *frijoles* (haricots). On avait, en 71 jours de siége, livré 22 combats, tous victorieux; le matériel avait triplé par les prises faites sur l'ennemi; les succès

continuels avaient donné la plus grande confiance aux Impériaux.

Mais la situation n'aboutissait pas : les Libéraux, toujours battus, toujours diminués par les morts et les prisonniers, se recrutaient par la *leva* et s'entretenaient par le pillage. Leur nombre augmentait, tandis que les Impériaux, quoique triomphants, fondaient peu à peu. Les pertes faites, la troupe emmenée par Marquez, quelques très-peu nombreuses désertions, avaient réduit le nombre des soldats à 6 ou 7,000. Il fallait sortir à tout prix de cette position.

On décida dans un suprême conseil de guerre une attaque générale pour le 14 mai.

Si la victoire était incomplète, on percerait du moins les lignes ennemies et l'on se retirerait dans la sierra Gorda, pour prendre conseil des circonstances, et de là gagner la mer ou Mexico.

Si, comme tout le faisait supposer, on

chassait l'ennemi, l'on marcherait vers l'État du Nuevo-Leon, et là, au centre du Mexique, on rassemblerait ce fameux congrès, dont l'idée était si chère à Maximilien.

Le 12, on fit un appel au peuple de Queretaro pour qu'il s'armât et occupât les fortifications, et permît ainsi à l'armée régulière de sortir tout entière dans la matinée du 14. On voulait attaquer d'une manière décisive les parallèles du front et des deux flancs, de façon à isoler l'ennemi de son arrière-garde.

La confiance et l'affection pour Maximilien étaient si grandes que 4,000 hommes se présentèrent. Ce fut un malheur, car on ne put les organiser pour le 13. On remit donc l'attaque au 15.

Le 14, on mit la dernière main aux dix-neuf ponts portatifs qui devaient permettre de passer la rivière sur plusieurs points; on distribua à la troupe des rations de viande

de cheval et du vin rouge. Enfin, on prit toutes les dispositions.

A deux heures du matin, le 15, tout était prêt; on n'attendait plus que l'ordre de se mettre en mouvement, le signal de l'attaque sur toute la ligne, et personne ne faisait doute que ce ne fût le signal de la victoire.

Quelques minutes après deux heures, l'ennemi lança un projectile creux de la garita de Mexico. Vingt minutes après un second coup fut entendu, puis plus rien.

Personne dans l'armée impériale, parmi tous ceux qui attendaient avec tant d'anxiété le signal de la bataille, ne se doutait que ces deux coups fussent destinés uniquement à Lopez, et qu'ils fussent un signal de rappel de la trahison.

X

**DESCRIPTION DE MEXICO. — SITUATION DES FRANÇAIS.
POSITION DIFFICILE DE NOTRE AMBASSADEUR.
JUGEMENT SUR SA CONDUITE.
CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE.**

Il nous faut voir maintenant ce qui s'était passé dans le reste de l'empire depuis le départ de Maximilien pour Queretaro.

Le reste de l'empire se composait de Vera-Cruz, de Puebla, de Mexico.

Puebla était assiégé par une armée nombreuse, sous le commandement de Porfirio Diaz, armée, du reste, médiocrement organisée pour faire un siége, surtout le siége d'une ville fortifiée comme Puebla. On était donc sans aucune crainte de ce côté.

On voyait à Vera-Cruz apparaître quelques corps qui pouvaient bien intercepter les

communications, mais incapables de réduire une place qui s'appuyait sur la mer.

Devant Mexico la situation n'avait guère changé. Les bandes qui l'entouraient étaient peut-être plus nombreuses et plus fortes; mais la ville était plutôt resserrée qu'assiégée encore.

Mexico est placé comme au fond d'un vaste entonnoir. De quelque côté que l'on se tourne, on n'aperçoit que des collines, des montagnes aux vives arêtes ou qui s'étendent en plateau. Ces montagnes, qui sont la défense de la ville, sont aussi un excellent lieu de retraite pour des bandes armées; aussi les bandes y pullulaient.

Mais les trois points importants de ces montagnes, les contre-forts extrêmes qui arrivent en angles aigus dans la vallée, en face de Mexico, étaient encore ou de nouveau au pouvoir des Impériaux. Comme ils commandaient les plateaux et les routes principales,

soit pour l'attaque, soit pour le ravitaillement, ils étaient pour ainsi dire une digue qui empêchait les bandes des montagnes d'investir Mexico.

Ces trois points étaient, au nord-est, — à environ 5 kilomètres, —Guadalupe, avec son église fortifiée et un camp retranché construit par le génie français; au sud et au sud-ouest, Tacubuya, et Chapultepec, avec son château, ses maisons aux terrasses crénelées et son camp retranché de Santa-Fé, aussi bâti par le génie français.

La ville même est défendue par une ceinture de fortifications en terre protégée par un fossé. Le mur est revêtu à l'extérieur et aux embrasures d'une cuirasse en *adobe*. Le fossé est profond de 2 mètres, large de 4; il est rempli d'eaux vives entretenues par un système de drainage établi pour dessécher la vallée.

Une citadelle, fortifiée de la même ma-

nière, mais avec des murs plus hauts, se compose de vastes bâtiments disposés en carré et dont les terrasses sont à l'épreuve de la bombe. Elle commande le sud-ouest de la ville.

Celle-ci n'est abordable, pour un ennemi mexicain, que par les routes principales. Le terrain qui les sépare les unes des autres est tellement marécageux et coupé de fossés, qu'il faudrait une infanterie très-ferme pour tenter par là une attaque. Ainsi s'explique pourquoi tout l'effort du siége se portera sur les *garitas*, c'est-à-dire sur les bâtiments d'octroi, jouant le rôle de portes de la ville, et se trouvant à l'endroit où ces routes principales entrent dans la ville.

En dehors des soins de la défense de Mexico, alors médiocrement attaquée, comme je viens de le dire, la préoccupation de Larès et des généraux Tavera, Platon Roa, Galvez,

O'Horan, ainsi que des autres qui étaient restés à Mexico, fut de constituer une armée.

Le noyau en était tout trouvé. Nous avons indiqué le nombre et le genre de soldats européens qui se trouvaient encore dans l'armée mexicaine.

Mais on a pu remarquer que, si les Allemands étaient formés en corps homogène et compacte, les Français étaient disséminés de ci de là sur plusieurs points de l'empire et dans divers corps mexicains. De plus, un grand nombre de nos soldats libérés qui avaient cherché quelque établissement au Mexique se trouvaient ruinés par la cessation de tout commerce. D'autres, non libérés du service militaire, n'avaient pas cru devoir obéir à la circulaire du maréchal; d'autres ne l'avaient pas pu, éloignés qu'ils étaient du centre de l'empire; ils avaient rejoint Mexico ou Puebla après le passage des dernières divisions de l'armée française, qui,

du reste, avait, au milieu de mars, définitivement quitté le sol mexicain.

La première pensée de tous ces gens-là était, comme il est habituel à tout Français, de courir se mettre sous l'aile du ministre de France. Ils n'y trouvaient une hospitalité ni luxueuse ni bienveillante, le ministre ne voulant pas aider les uns, qu'il était fort tenté de considérer comme des bandits, et ne pouvant pas servir efficacement les autres.

Je me heurte ici à l'une des parties de ce travail qui m'ont le plus préoccupé. J'ai fait les plus sincères efforts pour arriver à un jugement impartial et clair sur la conduite de notre ambassadeur. Je ne sais si c'est mauvaise chance de ma part, mais je n'ai jamais pu rencontrer de gens qui ne lui fussent pas hostiles. Je puis constater que ses ennemis sont nombreux, très-âpres et très-décidés dans leur hostilité. Je suis porté à croire que

l'histoire, si elle s'inquiète de ce diplomate, le traitera avec sévérité. Mais, dans ces conditions, je ne puis avoir la prétention de juger en dernier ressort un homme jeté au milieu d'événements qui nous touchent et nous passionnent, un homme que ses devoirs diplomatiques empêchent de se défendre.

Je constate donc qu'il a soulevé une masse de haines, de haines sombres, et j'en donnerai à la fin de cette étude une preuve saisissante et qui lui est inconnue. Toutefois je fais une large part aux difficultés de sa position.

Après le départ de notre armée, il était aux yeux du gouvernement mexicain un ennemi détesté pour lui-même et pour la France; pour lui-même, à qui l'on reprochait d'être seulement préoccupé de sa fortune, de la dot féerique de la jeune Mexicaine qu'il venait d'épouser (et on l'accusait de pousser à une entente avec les Juaristes

uniquement pour sauver cette dot); pour la France, à laquelle on attribuait tout le mal présent. Il n'avait donc aucune autorité, aucune influence auprès du gouvernement. De plus, ce gouvernement, ainsi que l'armée et la population mexicaines pouvaient éprouver la tentation de lui faire expier, maintenant qu'il était seul et faible, les abus de pouvoir, les taquineries, les insolences dont on accusait les Français.

J'ignore si ce qu'on appelle la colonie française, c'est-à-dire la masse du commerce français à Mexico, eut à se louer de lui. J'ai entendu là-dessus des appréciations diverses. Quant à l'armée, je veux dire les soldats français de toute catégorie demeurés après le départ de l'Intervention, il n'y a qu'un cri contre lui.

Ici je vois très-clair dans la situation.

Le ministre regardait tous ces irréguliers comme des déserteurs, et il y en avait un

certain nombre; comme des misérables, et il y en avait quelques-uns. Il était porté à exagérer la sévérité de son jugement sur eux en songeant aux difficultés qu'ils lui créaient, et elles étaient réelles.

Lui, sans autorité, ne devait avoir qu'un désir, c'est-à-dire le désir que les Français ne réclamassent jamais son intervention. Lui, qui voyait fort bien la victoire certaine des Juaristes, ne demandait qu'une seule chose, c'est-à-dire que tout ce qui était Français gardât la neutralité. Lui, ambassadeur de France, ne faisait qu'un seul rêve, le rêve cher à toute autorité française, et particulièrement à tout diplomate français à l'étranger, il voulait voir tous nos nationaux se courbant sous la discipline comme une armée docile. Il était porté à considérer comme ennemis de la France tous ceux qui ne prenaient pas le mot d'ordre de la légation. Lui, le compagnon politique du maré-

chal Bazaine, il admettait difficilement qu'il pût y avoir encore un soldat respectable au service mexicain, après la circulaire du maréchal. Enfin, le gouvernement français ne lui avait pas laissé les mines du Potose à distribuer aux compatriotes malheureux, et quant aux mines de *Real del Monte*, qu'il venait, disait-on, de recevoir en dot, on ne l'accuse pas d'avoir abusé de l'autorité conjugale pour en distraire quelque peu en faveur des Français.

Ceux-ci, d'autant plus exigeants qu'ils étaient plus malheureux, qu'ils étaient plus indisciplinés peut-être, se faisaient un plaisir très-malicieusement français d'augmenter les difficultés de position d'un homme qu'ils n'aimaient pas, dont ils disaient que beaucoup avaient eu à se plaindre et bien peu à se louer. Ils abusaient volontiers de la faiblesse actuelle de la légation, et si les plus mauvais se réjouissaient de pouvoir humi-

lier l'autorité défunte, quelques-uns des meilleurs ne pouvaient s'empêcher de faire joyeusement l'école buissonnière à la discipline.

Car cela est vrai de nous partout et historiquement, nous sommes aussi prêts à harceler le pouvoir quand il est faible que le pouvoir est prêt à nous écraser quand il est fort. C'est à peu près l'histoire de ce qui se passa à Mexico, au printemps de 1867, et sur *le Phlégéton*, en l'automne de cette même année, époque à laquelle l'ambassadeur retrouva, sous sa puissance, quelques-uns de ceux en qui il avait vu des rebelles peu de mois auparavant.

De plus, avec cet instinct de générosité exigeante qui est aussi de notre race, tous ces malheureux détestaient le ministre de ne pas faire ce que sans doute ils eussent fait eux-mêmes, de ne pas sacrifier une minime partie de l'immense fortune qu'il ve-

nait d'acquérir, pour le soulagement de compatriotes misérables.

Mais l'on comprendra mieux la situation, si l'on veut généraliser les détails d'une lettre que je choisis entre dix documents.

« Lorsque le corps expéditionnaire évacua le Mexique, je me trouvais dans l'intérieur, occupant un emploi de sous-lieutenant au 2e régiment de cavalerie mexicaine, emploi que j'avais accepté conformément aux circulaires du général.

« Je ne connus pas l'ordre de rentrer en France, mais les revers de la campagne de Zacatecas, ainsi que ma santé, s'altérant tous les jours, me forcèrent à donner, le 10 février, à Queretaro, ma démission, dans le but de profiter du dernier embarquement des troupes françaises.

« Je partis donc de Queretaro. Je fus un mois à faire les 50 lieues qui séparent cette ville de Mexico. Je ne vous parlerai pas des

obstacles qu'il m'a fallu surmonter. Je dirai seulement que, volé trois fois dans une même journée, je suis arrivé dénué de tout.

« Je connus en arrivant la circulaire du 15 janvier, menaçant de désertion tous ceux qui, comme moi, étaient encore liés au service militaire de la France; je ne fis que rire d'un pareil anathème, puisque j'avais dans ma poche mon brevet signé par le maréchal lui-même. Cependant je me présentai à la légation, d'abord pour remercier M. le consul de m'avoir envoyé un certificat à Cauntitlan où j'étais prisonnier, puis pour que l'on régularisât ma position. »

Il raconte alors les vains efforts qu'il fit pour être rapatrié, puis comment il écrivit au ministre une lettre qui resta sans réponse; comment, en son nom et au nom de ses camarades, il envoie au journal français, *le Courrier du Mexique*, une note où il indique la position où ils sont, « ou de deman-

der l'aumône pour suffire aux dépenses de notre nourriture ou de perdre notre qualité de Français en reprenant du service dans l'armée mexicaine; » comment, à la suite de cet article, il fut mandé à la légation, blâmé une première fois, muni, la seconde fois, d'une feuille de route, la troisième fois *aumôné* de 10 piastres qui prirent trop tôt fin. En somme, il fut obligé de rentrer dans l'armée mexicaine.

Quoi qu'il en soit, en février 1867, il y avait une situation imposée par les circonstances: une masse de Français, anciens soldats, malheureux, médiocrement accueillis par la légation, et qui dédaignaient l'aumône, rappelaient à tous qu'ils ne connaissaient d'autre métier que les armes. Les armes étaient assez en honneur alors et les Français aussi, —j'entends quant aux armes.

Le chef d'escadrons Chenet, que nous avons déjà vu à l'œuvre à Las Cruces et à

Toluca, pensa qu'il y aurait utilité pour l'empire à former un corps spécial de ces Français.

Au moins ainsi échapperaient-ils à la misère et aux tentations du brigandage. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il n'y avait plus au Mexique ni commerce ni crédit. Beaucoup de nos anciens soldats restés au Mexique étaient sans habits, sans chaussures, sans nourriture. Les libéraux et les bandits les appelaient et les accueillaient comme de précieuses recrues.

Le 23 février, le commandant Chenet demande l'autorisation d'organiser un corps où l'on n'admettrait que des Français, avec les grades qu'ils avaient eus dans l'armée française. Cette organisation avait pour but de rassembler et de sauver quatre classes de soldats :

1° Ceux qui, libérés et entrés dans la vie civile à Mexico, n'avaient plus de moyens d'existence ;

2° Ceux qui, libérés ou non, n'avaient pu rejoindre à temps la colonne expéditionnaire en partance;

3° Ceux qui, enrôlés dans les corps mexicains, s'y trouvaient mal à l'aise;

4° Les déserteurs.

Plus tard, ce corps se composa d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie et de génie; il en vint à compter près de 600 hommes, et prit le nom de contre-guérilla Chenet. Il avait d'abord été formé sous le nom de contre-guérilla française, titre qu'il abandonna sur les instances et après les démarches officielles du ministre de France.

Dans le principe, il ne devait être qu'un corps de cavalerie.

Dès le 24 février, le préfet politique, général O'Horan, permet les enrôlements, sauf ratification du ministre de la guerre, lequel donne aussi son autorisation, sauf ratification de l'empereur. Les enrôlés sont placés en

subsistance à la compagnie de gendarmerie commandée par le chef d'escadrons Chenet.

Le 20 mars, vingt-cinq hommes de cette contre-guérilla vont, commandés par le sous-lieutenant Blanchon, défendre Tacubaya, à 5 kilomètres sud-sud-ouest de Mexico, et relever un poste mexicain qui avait été attaqué le matin même par 400 hommes de Riva Palacio.

La petite troupe s'établit sur les *azoteas* (terrasses) de deux hautes maisons, de façon à commander la place par un feu croisé.

Le 23, la petite troupe crie de toutes ses forces : *Viva el emperador!* qui vient de remporter, dit-on, une victoire décisive, où l'on a tué 4,000 ennemis, blessé 2,000 et fait 10,000 prisonniers.

On racontait aussi que Lozada avait repris Guadalajara et Colima, à l'ouest sur la côte du Pacifique. D. Pascual Munoz avait relevé les armes de l'empire dans le Sud; les dissi-

dents de Cuernavaca se retiraient dans le Guerrero; les succès de la campagne de l'empereur à l'intérieur troublaient les assiégeants de Puebla. Acapulco tenait pour les Impériaux. On affirmait que, à San-Luis-de-Potosi, un soulèvement populaire en faveur de l'empire avait forcé D. Benito Juarez à se réfugier dans le Zacatecas. Enfin, on niait le siége de Vera-Cruz, et on ajoutait qu'il y avait là une garnison de 2,000 hommes bien suffisante pour résister à toute attaque.

En un mot, à cette date, tout allait aussi bien que possible pour l'empire.

Notre petite troupe française fut attaquée le 25, le 27; elle tint bon.

Le 28, on apprit l'arrivée de Marquez revenant de Queretaro.

XI

MARQUEZ. — SON PLAN DE CAMPAGNE. REDDITION DE PUEBLA.

A huit heures du soir, le 28, on reçoit l'ordre d'évacuer Tacubaya, Texcoco, Chalco, Guadalupe, Chapultepec. Tous les postes avancés de la ville sont abandonnés.

Chacun s'en étonne. On se demande pourquoi livrer à l'ennemi des postes si faciles à défendre, nécessaires au ravitaillement, commandant la capitale, et dont l'abandon doit ouvrir toutes les approches de la ville et la ville même à l'ennemi?

C'est que Marquez a besoin de ses meilleures troupes, de toutes ses troupes, pour une grande expédition qu'il a combinée pendant la route qu'il vient de faire.

Le 28, en effet, le corps qui a accompagné

Marquez depuis Queretaro n'est pas encore rentré. Mais déjà les chefs de corps ont reçu l'ordre de se préparer à entrer en campagne. Tous les Européens vont faire l'expédition, dont le but est encore mystérieux. Les hussards rouges, le bataillon Hamerstein, les gendarmes, le petit noyau de la contre-guérilla française sont désignés. Où va-t-on? Chacun s'accorde à croire que l'on va rejoindre l'empereur à Queretaro.

On quitte Mexico le 29.

La colonne est forte de 5,600 hommes, les meilleures troupes du Mexique. Elle emmène avec elle deux batteries rayées et une batterie de montagne. Mais où va-t-on? On ne prend pas le chemin de Queretaro. Non, l'on se dirige vers le sud-est, vers Puebla! L'on ne prend même pas la route directe de Puebla, mais on tourne sur la gauche, de façon à faire 60 lieues au lieu de 30, et comme si l'on voulait laisser Puebla à sa

droite. L'on prend la route de Apam, celle qui passe entre les deux lacs de Texcoco et de San-Cristobal.

Ce mouvement, qui excitait l'étonnement de toute la colonne, n'excite pas moins l'étonnement de l'historien. Ce fut, en effet, l'un des quatre ou cinq mouvements *pivotaux*, qui décidèrent des destinées de Maximilien; et c'est là-dessus que l'on s'est basé principalement pour accuser Marquez de trahison.

L'on fait remarquer que son premier, son unique devoir était d'aller dégager Maximilien; c'est l'ordre précis qu'il avait reçu, et il n'avait quitté Queretaro qu'à la condition expresse d'y revenir immédiatement. On fait encore remarquer que, même pour aller à Puebla, il prenait une route bien étrange, longue et difficile, quand la route directe était libre, ou du moins sans obstacles capables d'arrêter une troupe comme la sienne.

Cette route qu'il suivait tombait en avant de Puebla à Amozoc, sur le chemin de Vera-Cruz. L'on rapproche ces faits du débarquement de Santa-Anna dans le Yucatan, l'on rappelle que l'ex-dictateur était toujours resté, comme Marquez, un pur conservateur, que tous deux appartenaient à la même nuance politique, et l'on conclut que le général allait donner la main à Santa-Anna à Vera-Cruz pour le proclamer président de la république.

Les défenseurs de Marquez répondent que faire lever le siége de Puebla était la chose importante, attendu que dégarnir Mexico de ses meilleures troupes, avant d'avoir dissipé l'ennemi, c'était exposer la capitale à être prise par un coup de main sans guère de défense, et que laisser tomber Puebla aux mains de l'ennemi, c'était, ainsi qu'on le vit, fournir à cet ennemi des munitions et un matériel de siége. La marche sur Puebla avant

d'aller à Queretaro s'explique donc. Il est du reste improbable que Marquez s'en allât proclamer Santa-Anna, à l'aide des troupes européennes où les Autrichiens étaient les plus nombreux, à l'aide des troupes qui étaient nécessairement et personnellement dévouées à Maximilien.

Quant à la route assez inattendue, en effet, qu'il prit, on l'explique par des renseignements reçus sur la position de l'ennemi devant la ville et par l'avantage que les plaines où il s'engageait donnaient à sa nombreuse cavalerie.

Voilà les principaux arguments pour et contre : l'on peut juger. Pour moi, je ne trouve pas dans ces faits des preuves de trahison.

N'oublions pas, du reste, que Marquez, comme les autres hommes de son parti, ne devait cordialement rien à Maximilien, qui, appelé par eux, s'était appuyé sur eux alors seulement qu'il ne pouvait plus faire

autrement. Pour les conservateurs mexicains, il ne s'agissait donc pas avant tout de sauver l'empereur, pas même l'empire, mais de défendre la situation politique des conservateurs. A ce point de vue, Puebla était plus important que Queretaro, où, après tout, Marquez savait que Maximilien n'était pas en danger immédiat; Puebla, au contraire, était vivement pressé.

Enfin, Marquez était toujours resté pauvre; il était brave, dévoué avec enthousiasme à son parti; ce sont des qualités qu'on peut faire valoir comme supplément de défense.

L'on partit donc le 29 mars. A Los Reyes, l'on quitta la route directe de Mexico à Puebla, comme si l'on redoutait les passages du rio Frio, et l'on prit sur la gauche par le chemin qui longe le lac de Texcoco.

Le 31, à San-Cristobal, le commandant Chenet apprit que l'on allait à Puebla, où il trouvera 300 zouaves français qui l'atten-

dent pour entrer dans sa contre-guérilla. Là, il abandonne le commandement de sa compagnie de gendarmerie franco-mexicaine; il se met à la tête du petit corps de volontaires français, qui compte alors 75 hommes et à qui l'on confie la batterie de montagne.

On approche de Puebla. A l'étonnement de l'armée on dépasse la ville, on la laisse sur la droite; on va de l'avant vers Huamantla.

Tout à coup le bruit se répand que Puebla s'est rendu. Nul ne le veut croire. Les Libéraux n'ont pas d'artillerie de siége; les forts qui défendent la ville sont, au contraire, parfaitement armés et approvisionnés; Puebla peut, sans même être secouru, tenir une année entière.

Mais ce n'est que trop vrai. Puebla s'est rendu. On dit que le vieux Marquez, en apprenant cette nouvelle, a pleuré de déses-

poir. On raconte cent traits de la défense de la ville. Les habitants, les soldats, les 300 Français qui de Puebla se sont engagés dans la contre-guérilla Chenet, se sont battus dans les rues avec un acharnement inouï.

Mais le gouverneur de la place, le général Noriega, a rendu les forts, qui mitraillent les défenseurs de la ville. Ceux-ci se rendent. A quoi bon? Quelle loi de droit des gens est respectable pour les Juaristes? 115 officiers sont fusillés près du cimetière du Carmen.

Nos pauvres zouaves, qui se sont battus comme des endiablés, restent, en bien petit nombre, prisonniers dans la ville où leur chef nominal les retrouvera quand, prisonnier lui-même après le siége de Mexico, il sera envoyé à Puebla avec le reste de sa troupe.

Le général Noriega, seul de tous les offi-

ciers supérieurs, a la vie sauve. Faut-il voir en lui encore un lâche ou un traître [1] ?

1. Peut-être fut-il seulement un incapable. C'est l'avis du brave et loyal maréchal Almonte que j'ai pu consulter sur quelques-uns de ces hommes. On peut donc penser que Noriega, général instruit, mais non homme d'action, perdit la tête au milieu de la fusillade. Je suis heureux de pouvoir offrir cette chance d'atténuation aux Mexicains qui portent honorablement ce nom-là.

XII

RETRAITE. — HÉROIQUES EFFORTS DE L'ARMÉE IMPÉRIALE. BATAILLES DE SAN-DIEGO, DE SAN-NICOLAS. COMBATS DE MONTAGNES.

Je ne puis parvenir à comprendre le plan qui poussa Marquez en avant après la réception de ces nouvelles. Il devait deviner ce qui arriva en effet, c'est-à-dire que, maîtres de Puebla, les Juaristes allaient être renforcés par leurs ennemis de la veille, qui, *mexicano more*, s'enrégimenteraient volontiers dans les rangs des vainqueurs. Ainsi les ennemis pourraient prochainement poursuivre sa petite armée avec 40 ou 50,000 hommes.

Le 6 au matin, on quitta le petit village indien de San-Diego, où l'on avait passé la nuit. A peine l'arrière-garde avait-elle abandonné le village, — il était six heures, —

que l'on vit l'ennemi apparaître sur une hauteur, au delà de San-Diego.

Bientôt il déboucha en colonnes serrées sur la route que les Impériaux avaient suivie la veille. On lui comptait environ 10,000 cavaliers et 3,000 fantassins.

Il se déploya rapidement sur le plateau qui domine San-Diego. Il s'adossa à un bois qui couvre presque toute la hauteur et où son infanterie se logea. Sa droite s'appuyait sur la route qu'il venait de quitter; sa gauche s'étendait à perte de vue dans le fond de la vallée de San-Diego. Le village était entre les deux armées.

Les Impériaux étaient engagés dans une assez mauvaise route, mais aussitôt l'ennemi signalé ils avaient fait demi-tour et marché sur le village, que l'infanterie occupa.

La contre-guérilla française était à l'avant-garde, avec sa batterie. Elle prend à travers champs, arrive à l'arrière qui fait front à

l'ennemi, place ses pièces sur un mamelon en avant du village. La cavalerie s'étend en éventail aussi en avant de San-Diego : Quiroga et ses presidiales au centre, la gendarmerie franco-mexicaine à l'extrême gauche, es hussards rouges de Kevenhuller à la droite.

Le silence se fit. Puis on entendit un roulement : c'était la batterie française qui commençait la bataille, avant même que les tirailleurs eussent engagé le feu. Quelques minutes après les batteries rayées se joignent au bruit. Les dix-huit pièces foudroyèrent l'ennemi, qui, avec cette étrange nature mexicaine, si brave devant le feu, si prompte à la fuite devant le sabre, serrait vaillamment ses files emportées.

Les cavaliers de Quiroga se précipitent du centre, les hussards et les gendarmes s'élancent de droite et de gauche.

Après une heure de lutte, l'ennemi est

culbuté. Les gendarmes le poursuivent, mais sans pouvoir l'atteindre, tandis que l'infanterie de Hamerstein va déloger les fantassins juaristes du bois. Le champ de bataille est couvert des cadavres des dissidents. Les Impériaux ont eu 20 tués et 50 blessés.

On retourne vivement sur Mexico, et l'on reprend la route que l'on a suivie pour venir.

Le lendemain, on envoya les hussards en reconnaissance, et quand on les vit revenir avec leurs costumes rouges, leurs selles rouges de sang, et quand, en passant devant le général, ils crièrent : *Viva el emperador*, en levant leurs sabres rougis jusqu'à la garde et encore dégouttants du sang ennemi, nos Français trouvèrent que c'était un beau spectacle, et que ces Autrichiens étaient de braves compagnons. Ils avaient rempli une *barranca* (lit escarpé d'un torrent) de cadavres à coups de sabres.

Toutefois, le soir, on apercevait l'ennemi

à l'horizon. On envoya quelques coups de canon pour le tenir à distance.

Le 8, à dix heures du matin, on avait fait environ la moitié de la route qui sépare Puebla de Mexico. On était au village de San-Nicolas, à l'embranchement des trois routes de Mexico, de Apam et de Capulalpam, dans la partie la plus plane, ou plutôt la moins montagneuse du chemin.

C'était une clef de route et une bonne situation d'attaque pour des forces immensément supérieures. Les accidents de terrain n'y manquaient pas toutefois.

C'est en arrivant sur le haut d'un plateau que les Impériaux aperçoivent 12,000 hommes s'avançant en colonnes serrées sur le mamelon en face. Dans le ravin, à la gauche, se déploie un gros de cavalerie au milieu duquel se tient l'état-major juariste.

Les deux armées sont séparées par un vallon en pente douce.

Marquez fait déployer sa colonne, l'artillerie au centre. Nos volontaires français lancent au milieu du gros de cavalerie deux boulets qui font envoler les plumets de l'état-major.

Les gendarmes descendent la pente du vallon et remontent l'autre versant ; ils vont aborder l'ennemi, mais ils constatent qu'il est massé en colonnes profondes. Ils remarquent que l'artillerie s'est tue ; ils se retournent et voient qu'ils masquent le feu des leurs. Ils font demi-tour à droite. Les dix-huit pièces tonnent et enlèvent des files entières.

L'ennemi écrasé, menacé sur son flanc droit par les gendarmes, se jette en désordre sur la gauche, et, décimé, poursuivi par les projectiles, il se précipite dans la plaine.

Il fuit jusqu'à San-Lorenzo, où il se reforme à l'abri de l'hacienda. Toute l'armée impériale le suit, gendarmes et cazadores en tête. Notre batterie française, soutenue

par un escadron des hommes de Quiroga, se hâte, accourt en face de l'hacienda, en déloge l'ennemi, qu'on poursuit sans l'atteindre.

Nous entrons à San-Lorenzo, situé à l'extrémité d'une immense plaine à cheval sur deux routes qui mènent à Mexico. Nous nous y établissons pour y passer la nuit. Marquez fait prendre les dispositions pour la défense de l'hacienda, établit un ouvrage circulaire en terre, qu'on arme de canons.

On était harassé par ces trois jours de marches forcées et de bataille. On se croyait débarrassé de cet ennemi qui fuyait si bien; le lendemain, on le vit apparaître en plus grand nombre.

On était à vingt-deux lieues de Mexico.

Cette journée de San-Lorenzo, une des plus néfastes pour l'empire, commença par un feu de tirailleurs ennemis, qui, en nombre considérable, s'approchant peu à peu,

entourent les Impériaux. La contre-guérilla française est placée à l'extrême droite. On échange quelques coups de canon.

A midi, le commandant Chenet va prévenir Marquez que l'ennemi nous tourne sur notre droite pour s'assurer d'une position des plus importantes; Marquez dit qu'il va y pourvoir.

A une heure, le commandant français envoie l'un de ses officiers rappeler à Marquez que l'ennemi s'approche du mamelon qui est son objectif, et qu'une fois établi là il nous prendra entre trois feux. Marquez répond qu'il va le faire occuper.

A deux heures, le commandant retourne une troisième fois auprès du général; même promesse, et toujours vaine.

A trois heures il était trop tard. L'ennemi occupe le plateau et envoie des paquets de mitraille à nos artilleurs qu'elle tue ou blesse, si bien que le commandant reste seul avec l'officier d'artillerie.

On tient bon toutefois jusqu'à la nuit. Marquez reconnaît que la position n'est plus tenable. On décide que l'on va faire retraite.

A deux heures de nuit, on se met en marche, après avoir noyé les poudres dans la mare de l'hacienda; on abandonnè les blessés. On commence à avancer, pour tromper l'ennemi, dans une direction opposée à celle que l'on veut suivre, et l'on se lance à travers la montagne, malgré les murmures des Européens, indignés de voir fuir une armée qui a battu l'ennemi quatre fois en trois jours.

Marquez sait que le nombre des ennemis augmente à chaque instant. Puis, comme il faut qu'il y ait toujours lâcheté et trahison au fond de tous ces événements, le 15e bataillon (j'éprouve un regret amer de n'en pouvoir nommer le colonel) a fait défection et jeté ses armes pendant l'affaire de la veille. Il déshonorait ainsi, et de nouveau, le nom

mexicain, au moment où la bravoure des *presidiales* de Quiroga et des *hijos de Mexico* le relevait dans l'estime de la petite armée. Marquez, qui connaissait son peuple, pouvait craindre que cet exemple ne fût contagieux.

On fuit donc. Mais l'ennemi n'a pas été longtemps trompé. On le voit apparaître à cinq heures du matin.

Il tombe sur les solides gendarmes franco-mexicains, qui forment l'arrière-garde. Ceux-ci se retournent et font plusieurs charges successives, en montrant aux Juaristes cette arme blanche, si désagréable aux Mexicains.

On arrive en présence d'un immense ravin fort connu sous le nom de la *barranca* de San-Cristobal. Le pont en est coupé; en un quart d'heure il peut être réparé. Marquez s'y oppose : les hommes traverseront sur une passerelle; on jettera les canons et les munitions dans l'abîme. La contre-guérilla

refuse de suivre cet ordre. On commence toutefois à jeter les pièces rayées.

Mais voici que l'ennemi arrive. Un premier corps se montre en tête. Sur l'aile droite, 16,000 cavaliers sont signalés. Enfin, l'armée que l'on a en queue arrive en masses profondes.

La gendarmerie est abîmée. Le vaillant bataillon de volontaires mexicains *hijos de Mexico* (les fils de Mexico) la remplace : il est écrasé ; en un instant il a perdu 500 hommes. L'ennemi peut s'emparer de trois des douze pièces rayées, les autres sont au fond de la barranca. Il ne reste plus que les canons que la contre-guérilla française a voulu conserver.

On a traversé la passerelle. Le génie mexicain est là, prêt à la couper ; mais Marquez ne veut pas que l'on perde du temps à cette besogne : l'ennemi passe sur nos talons.

Le bataillon autrichien Hamerstein prend

l'arrière-garde; il ne compte que de bons soldats, excellents tireurs, dont chaque coup abat un homme; mais l'ennemi est innombrable. Le bataillon perd 350 hommes, la moitié de son effectif.

Pendant que ceci se passe à l'arrière-garde, Marquez, qui était en avant, a vu cette formidable colonne de 16,000 cavaliers qui débouche sur notre droite. Il se croit perdu.

La contre-guérilla française qui marchait avec lui veut attendre l'ennemi; Marquez donne l'ordre de continuer la fuite. La batterie n'a pu suivre; elle reste en arrière et se trouve à l'arrière-garde, au centre de laquelle elle se met en marche. La route est coupée par des torrents, ravines, *barrancas*. En traversant l'un de ces précipices, deux des mulets qui portent les pièces tombent et les deux obusiers roulent au fond du torrent. L'ennemi occupe les crêtes du ravin

et fusille les contre-guerilleros du haut en bas; trois des pièces arrivent en haut; la quatrième est restée dans le ravin : tous les artilleurs ont été tués. L'indien conducteur du mulet qui portait cette pièce tombe à son tour. Le commandant, resté seul, saisit le mulet par la bride et sort de la *barranca*.

Arrivé sur le haut, il voit que l'inquiétude a grandi. On vient d'apprendre que Marquez s'est sauvé avec 200 chevaux. On maudit ce général, qu'on nomme lâche, en oubliant toujours qu'il suit les traditions de la guerre mexicaine, où le soldat n'est rien, où l'officier inférieur ne court aucun danger, où les généraux ne sont protégés par aucun droit des gens.

Le colonel autrichien Kodolich prend le commandement et la lutte continue. Mais la position est terrible.

L'ennemi nous a coupés; on est attaqué en avant par 2,000 chevaux; les flancs sont

côtoyés par ces 16,000 hommes signalés depuis quelque temps, et l'arrière-garde se bat depuis cinq heures du matin. Il est onze heures.

On est surtout menacé par un corps de huit escadrons qui s'avance délibérément contre notre flanc droit, en face des hussards. Le commandant Chenet parvient à mettre deux de ses pièces en batterie derrière les Autrichiens. L'ennemi avance avec vaillance. Tout à coup les hussards ouvrent leurs rangs. Le canon tonne. L'ennemi, qui nous croyait sans artillerie, arrête son élan, hésite. Un hourrah s'élève. Les hussards se précipitent sur les Juaristes ébranlés.

Mais les pièces sont restées sans soutien. L'ennemi sort de partout. Une des quatre pièces qu'on a pu sauver jusqu'ici est en danger, les artilleurs sont massacrés. Le commandant se retourne, traverse de part en part un Mexicain qui venait de fendre la

tête au dernier des artilleurs de cette pièce, poursuit à coups de sabre deux autres cavaliers, revient enclouer le canon au moyen d'une baguette de fusil, et, grâce à son cheval, rejoint ses trois pièces et les hussards.

En de telles luttes se passa la journée.

On avançait toujours vers Mexico, abandonnant dans chaque vallée, dans chaque barranca, sur chaque plateau quelques hommes. A sept heures du soir, on put constater un changement dans la stratégie de l'ennemi. Il ne se précipitait plus par grandes masses. Il harcelait constamment les Impériaux, et on le trouvait à chaque défilé, au coin de toutes les traversées dangereuses. Que devait-on attendre? Les Juaristes se fatiguaient-ils de rencontrer une si persévérante résistance, ou préparaient-ils quelque terrible embuscade?

Nos pauvres Impériaux étaient à bout de

forces. Ils étaient depuis trois jours sans autres vivres que du porc, et du porc non salé.

C'était à cette même heure, le 10, que Marquez entrait à Mexico, avec le général Andrade, qui avait dû suivre son chef, et quelques Européens qui ont peut-être la même excuse, mais que je préfère ne pas nommer.

Le bruit se répandit bientôt dans la ville que les quelques cavaliers qui l'accompagnaient étaient tout ce qui restait de l'armée. Quant à la contre-guérilla française et à son chef, ils étaient restés dans la barranca. On devine quelle triste nuit passèrent les parents et les amis des Européens qui étaient partis pour cette expédition.

Mais le lendemain 11, à sept heures du matin, on entendit les cris : « Les voici! les voici! » Les restes de la petite colonne arrivaient sur Mexico, hâves, noirs, blessés,

méconnaissables, masqués de poussière, en lambeaux.

Ils avaient fait 20 lieues en vingt-sept heures, s'étaient battus pendant cinq jours, et, en dernier lieu, pendant quatorze heures sans désemparer, sans chef, contre des troupes qui avaient toujours été de quatre ou cinq fois supérieures.

Nous n'avons pas raconté tous les incidents de cette terrible nuit du 10 au 11. Ce n'était pas une embuscade, mais trois embuscades que les Juaristes avaient dressées. Ils occupaient en force et fortifièrent les trois chemins qui pouvaient mener à Mexico. Ils avaient coupé la langue de terre de San-Cristobal, entre le lac de ce nom et celui de Texcoco.

Ce fut dans cette dernière ville où, la nuit venue, notre petite troupe arriva, que l'on apprit cette nouvelle. L'on prit alors sur la gauche, en côtoyant le lac, pour aller re-

joindre la route directe de Mexico à Vera-Cruz.

L'on sut là que cette route était noyée et qu'à l'extrémité, entre Mexico et le lac, ou plutôt entre la Magdalena et Penon-Viejo, un corps d'armée attendait les Impériaux.

Ceux-ci firent alors un crochet à Los Reyes et remontèrent jusqu'à Ayotla, à la pointe nord-est du lac de Chalco. Les Juaristes, croyant qu'ils voulaient contourner ce lac, allèrent les attendre à l'extrémité sud-ouest, où est le chemin qui mène d'Ayotla à Mexico.

C'est alors que les Impériaux, revenant brusquement sur leurs pas, passèrent par les positions que les républicains venaient d'abandonner et, traversant la route noyée, ayant de l'eau jusqu'au cou, purent enfin apercevoir Mexico.

Ils avaient perdu un tiers de leur effectif.

La contre-guérilla avait été des plus maltraitées ; elle avait perdu dans la proportion de 4 tués, 5 blessés, 6 prisonniers par 25 hommes. Mais elle ramenait triomphalement ses trois pièces, et elle recevait une croix d'officier, une croix de chevalier de l'ordre de Guadalupe et neuf médailles militaires.

Pendant cette campagne, les enrôlements avaient continué à Mexico. 150 volontaires venaient renforcer le corps français, et le nombre augmentant toujours, l'on put former un escadron de cavalerie, un bataillon d'infanterie, une section d'artillerie, une section de génie.

Dès le lendemain de leur arrivée, tous les chefs de corps européens, les colonels Kodolich, Kevenhuller, des hussards rouges, Wickembourg, Hamerstein, les commandants Chenet et Klickzing, de la gendarmerie, se réunirent chez le colonel Kodolich

pour faire passer Marquez devant une sorte de conseil de guerre — moral.

Ils décidèrent qu'il était humiliant de servir sous un général qui abandonne sa troupe au commencement d'une bataille, mais que l'empereur ayant besoin d'eux pour défendre Mexico, ils conserveraient leurs commandements, en se promettant : 1° de se mettre, au moment du danger, sous les ordres de Kodolich ; 2° de ne pas entrer, si la ville se rend, dans une capitulation mexicaine, de traiter pour leur propre compte et, si on refuse, de s'ouvrir un chemin les armes à la main jusqu'à la mer.

Pendant ce temps, Marquez, en vertu des pleins pouvoirs reçus, paraît-il, par l'empereur, se nomme *lugarteniente del emperador*, lieutenant de l'empire.

Le 15 avril, l'ennemi arrive en force avec tout le matériel qu'il a trouvé à Puebla. Le

siége commence. Il est désormais impossible d'aller secourir l'empereur à Queretaro. C'est à cette date seulement qu'on abandonne les postes avancés de Guadalupe occupés jusque-là par la contre-guérilla.

XIII

SIÉGE DE MEXICO.
LA CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE. — LA VILLE PENDANT LE SIÉGE. — NOUVELLES DE QUERETARO.
MOUVEMENTS DE L'ARMÉE ASSIÉGEANTE.

On veut bien se rappeler les quelques notions résumées plus haut sur la fortification de Mexico : mur de terre à peu près continu, fossé, terrain marécageux en face de la muraille et des fossés. Cela était suffisant pour arrêter décidément et éternellement une armée comme celle que Porfirio Diaz amenait au siége de la capitale. Il avait bien avec lui un nombre considérable d'Européens et de Yankees, un régiment entièrement composé de soldats des États-Unis, fort faciles à reconnaître à leur haute taille, à leurs cheveux blonds, à leurs armes perfectionnées, à leurs fusils-revolver; mais le fond

de son armée, qui comptait 45,000 hommes à la fin du siége, était composé d'Indiens de la *leva*, soldats dociles, mais sans initiative, et de ces Mexicains aux chevaux rapides, qui n'ont aucun goût pour les assauts.

Quoi qu'il fût, lui, Porfirio Diaz, le moins féroce et le plus estimable des généraux juaristes, il aimait mieux compter sur les circonstances, sur la trahison, qui avait jusque-là valu bien des succès aux républicains, sur une canonnade lointaine dirigée contre les maisons, sur un bombardement destiné à exaspérer, à pousser à la révolte les habitants de Mexico, et sur quelques coups de main, surprises, embuscades à l'indienne; il aimait mieux, dis-je, compter là-dessus que se fier à une attaque de vive force.

On n'avait donc à défendre que les endroits ouverts, les routes, les portes, les *garitas*, c'est-à-dire, pour le répéter encore, les petits bâtiments d'octroi placés à l'endroit

où l'on entre dans la ville. Les principales de ces garitas sont celles de Peralvillo au nord, en face du Guadalupe; à l'est, celle de San-Lazaro; au nord-nord-ouest, à 1,000 mètres sur la gauche de Peralvillo, celle de Vallejo; un peu en dessous, au nord-ouest, celle de Nonoalco; plein ouest, justement sur la même ligne que San-Lazaro, celle de San-Cosme; au sud-ouest, celle de Belem; au sud, celle de Niño-Perdido. Les troupes impériales étaient d'un peu plus de 10,000 hommes, dont 5,000 au moins de *leva*.

Malgré l'intérêt qu'il y aurait, surtout pour cette masse considérable de nos compatriotes ayant habité Mexico, à publier les journaux détaillés du siége que j'ai là sous la main, je suis obligé d'abréger, et je me borne à suivre nos volontaires français. On leur donna toujours, du reste, les postes d'honneur, en face des positions occupées

par l'état-major ennemi. On les envoyait là où se faisaient les plus grosses attaques, et cela, comme l'écrit le général en chef Tabera, à cause de *la confianza que se tiene en la gente de la contra-guerrilla.*

Nous trouvons tout d'abord notre contre-guérilla française à la garita de Peralvillo, en face de Guadalupe. C'est par là que commence le siége. Les Juaristes, ayant pris ou plutôt reçu Puebla, comme je l'ai dit, le 2 avril, firent transporter le matériel et les troupes par le chemin de fer d'Apisaco, qui déposa le tout à Guadalupe.

Ce chemin de fer continue son parcours en droite ligne de cette dernière ville à Mexico, où il entre par la garita de Peralvillo. Les Juaristes songèrent à utiliser cette ligne ferrée en guise de catapulte, et à lancer des locomotives par la garita.

Porfirio Diaz, ayant établi, dès le 15 avril, son grand quartier à Guadalupe, à environ

15 kilomètres de Peralvillo, les travaux commencèrent immédiatement. Seize pièces d'artillerie battirent, à 1,200, à 800 et à 600 mètres la garita de Peralvillo et les fortins qui la relient aux garitas de Vallejo et de San-Lazaro.

Ces trois postes étaient confiés aux 500 hommes du bataillon autrichien du colonel Hamerstein, — lequel colonel fut tué le 25 mai devant la tranchée — à 200 hommes d'infanterie mexicaine et à 220 de nos volontaires français, lesquels faisaient le jour le service d'artilleurs et la nuit celui d'éclaireurs et d'enfants perdus. Ce poste était commandé en chef par D. Thomas O'Horan, un général que mes Français accusent d'avoir bien souvent, la nuit, été, sous prétexte de visiter les avant-postes, tenir conférence avec Porfirio Diaz. Comme il fut fusillé par les ordres de don Beníto Juarez, je garde quelque doute sur sa trahison, qui n'en était peut-être qu'aux préliminaires.

La route de Peralvillo à Guadalupe est droite, plate, plantée de beaux arbres, bordée de fossés larges et profonds, coupée par deux ponts, l'un à 10, l'autre à 500 mètres de la garita. A droite et à gauche de cette route se trouve la vaste plaine d'Aragon, immense marécage coupé par d'innombrables fossés. On rencontre çà et là quelques débris de murs en adobe; au delà du deuxième pont, une petite maison blanche.

Ce fut là, surtout, que nos Français cherchèrent leurs embuscades et firent leurs coups de main et leurs reconnaissances pendant tout le mois de mai. Je trouve le lieutenant Blanchon constamment cité parmi les plus intrépides de ces infatigables et endiablés éclaireurs, à qui l'on ne sait reprocher que de ne jamais entendre les signaux de retraite, de vouloir aller trop en avant et tenter de trop grandes choses.

Pendant ce temps, les bruits les plus di-

vers couraient dans la ville. Le 16 avril, les journaux *l'Union*, *le Mexicain, le Pajaro Verde, le Diario* sont pleins de confiance. Ils annoncent que les rebelles ont été chassés de Queretaro et que l'empereur marche sur Mexico. De Vera-Cruz, bonnes nouvelles. *La garnicion está en un perfecto stado de arreglo*. On annonce même que les États-Unis abandonnent Juarez. Quant au siége de Mexico, on peut laisser Porfirio Diaz brûler sa poudre; eût-il des forces trois fois plus considérables, il ne se hasardera jamais à prendre la ville de vive force.

Du 30 avril, même confiance. « Comme de coutume, l'ennemi a continué à canonner la cité bien plus que la ligne fortifiée. On a vu se former trois bataillons en ordre d'attaque dans la plaine d'Aragon, puis ces bataillons, après avoir été éloquemment prêchés par leurs généraux, rentrèrent dans leur camp en donnant les signes du plus

grand enthousiasme. Les Indiens se lèvent pour l'empire dans la Sonora. Les dissensions éclatent entre Porfirio Diaz et ses généraux. Les capucines de Guadalupe ont été obligées de fuir. On a démonté trois canons à l'ennemi. On manque un peu de charbon, mais la ville est ravitaillée par les Indiens. » Tel est le résumé des nouvelles.

Le 3 mai, les difficultés de ravitaillement sont plus grandes. Un avis du général en chef engage les commerçants à témoigner la plus grande confiance et un véritable enthousiasme pour l'état prospère de la capitale, et il les invite à considérer que s'ils fermaient leurs boutiques sous le prétexte que rien ne va plus, cela pourrait pousser le señor alcade à douter de leur patriotisme. Du reste, les troupes de Regulès ont été écrasées, le 22 avril, devant Queretaro. Le général Olvera a levé 3,000 hommes pour l'empire dans les Llanos de Apam.

« Quant au siége, rien de nouveau. A onze heures du soir, la veille, on a vu des lumières dans le camp ennemi. A minuit cinquante-six minutes, lumières suspectes. A six heures quatre minutes du matin, rien de nouveau. A six heures cinquante, on voit arriver trois wagons de marchandises chez l'ennemi. A huit heures trois quarts, nous fermons notre journal, rien de nouveau. L'ennemi continue à jeter des projectiles contre la ville. » La gazette manque de variété, et elle ne cherche pas évidemment les nouvelles à sensation.

Tel est, pourtant, si nous y ajoutons toutefois les escarmouches de nuit de nos volontaires français aux avant-postes ennemis, le récit journalier des opérations du siége.

Les républicains de la capitale peuvent constater que, si rien n'est désespéré, tout traîne en longueur. Voici la saison des pluies

qui arrive, et la situation des assiégeants va devenir fâcheuse.

La première quinzaine de mai se passe ainsi.

Tout d'un coup un bruit sourd se répand dans le parti républicain, à la tête duquel se trouve don Riva Palacio, père de Vicente Riva Palacio, général juariste ; ce bruit affirme que nombre des projectiles lancés par l'ennemi sont creux et renferment des billets annonçant la prise de Queretaro et de l'empereur.

Le 19 mai, un journal de Toluca arrivait dans la ville affirmant que Maximilien, Miramon, Mejia, Severo del Castillo, Reyes et une foule de généraux avec 8,000 hommes de troupes et 60 canons sont au pouvoir des Juaristes.

Le 25, le général Vicente Riva Palacio écrit à sa femme, habitant Mexico, pour confirmer ces nouvelles, annonçant de plus que M. Lacunza a entre les mains un acte

contenant l'abdication de Maximilien. Les Impérialistes, informés de ces nouvelles, les prirent tout d'abord pour une ruse de guerre destinée à cacher quelque terrible échec des Juaristes. Le siége continua.

Les pluies avaient commencé dès le 23 mai, et Porfirio Diaz, noyé dans ses lignes, avait fait un mouvement. Il avait porté le gros de ses forces, comme le point principal de l'attaque, à Tacubaya, au sud-ouest, en face de la garita de Betlem ou Belem.

Aussitôt, on rassemble la contre-guérilla française, et le commandant Chenet avec sa troupe va occuper cette garita (30 mai), qu'il sera désormais seul à défendre. Poste honorable, le plus exposé, le plus attaqué et pourtant commandé par un simple chef d'escadrons, quand tous les autres sont commandés par un général. Mais ce chef d'escadrons est Français, et il est à la tête d'une troupe française.

XIV

QUERETARO LA NUIT DU 14 MAI. — LOPEZ. — OCCUPATION DE LA VILLE. RETRAITE DE L'EMPEREUR.

Nous avons laissé Maximilien à Queretaro, se préparant, le 14 mai, à livrer le lendemain une bataille que tout démontre devoir être victorieuse.

A dix heures du soir, les officiers quittent le quartier général, avec l'ordre de prévenir leurs régiments respectifs de se tenir prêts pour l'attaque dès la pointe du jour. De dix heures à onze heures, l'on veille à faire mettre en ordre les armes et les harnachements des soldats. A onze heures, ceux des Français qui se sont engagés dans l'armée impériale se réunissent pour causer un peu de la conduite à tenir pendant l'attaque. L'on

rentre chez soi à minuit : chez soi, je veux dire au quartier.

On n'aperçoit nul mouvement; on s'enquiert. L'officier de garde annonce que l'on a envoyé contre-ordre du quartier général. On s'étonne, puisque, il y a une heure à peine, l'ordre d'attaque avait été définitivement arrêté après conseil. On soupçonne quelque trahison.

« Je ne pouvais y croire, dit l'un de mes témoins, lorsqu'au même instant passe un lieutenant mexicain d'artillerie que j'avais vu de garde avec deux canons au bâtiment où se trouvaient toutes les munitions. Appelé par l'officier de garde de mon régiment, il me répète que l'attaque n'a pas lieu, que le contre-ordre a bien été donné, et, après avoir causé quelques minutes avec moi, il me tend la main et me souhaite bonne nuit. Le misérable! A cinq heures du matin, il me mettait le pistolet sur la gorge! Malgré

toutes ces affirmations, je ne pouvais croire à ce contre-ordre; aussi je n'avais pas envie de me coucher et je restai jusqu'à deux heures du matin, allant, venant. Je m'arrêtai à l'idée de faire seller mon cheval et de pousser jusqu'au quartier général, jusqu'à l'empereur; mais l'officier de garde me répète encore qu'il est bien vrai qu'il y a contre-ordre; il me montre dessellés et débridés les chevaux qui étaient encore sellés et bridés à onze heures. Je me laissai à moitié convaincre, je m'étendis sur mon lit et je m'assoupis. »

La trahison avait tout préparé, en effet. Lopez, colonel du régiment de l'Impératrice, mais attaché à l'état-major général et détaché au couvent de la Cruz auprès de l'empereur, qui s'était établi là, nous l'avons dit, comme dans la forteresse de la ville, Lopez avait vendu à Escobedo, à Corona et aux autres généraux juaristes la ville, la forteresse et l'empereur.

Il était exaspéré de n'avoir pas été nommé général, et il ne l'avait pas été parce qu'on avait remis à Maximilien les preuves d'une précédente trahison de Lopez, qui s'était vendu aux Américains pendant la guerre contre les États-Unis. Maximilien, toujours bon et entraîné par son amitié naturelle pour ce misérable, à qui sa courageuse conduite dans la campagne du Nord avait valu la croix d'officier de la Légion d'honneur, Maximilien avait voulu douter encore, et, prenant un de ces moyens termes qu'il aimait trop à employer, il avait conservé à Lopez sa position dans son état-major, mais ne l'avait pas nommé général. Il lui avait laissé à la fois et le désir de se venger et les faciles moyens de le faire.

Lopez, pour un prix que je ne puis préciser, on le comprend, avait donc vendu aux assiégeants, vaincus dans vingt-deux combats, les soldats qui les avaient constam-

ment battus et la ville qui se riait de leurs efforts.

Quelles entrevues eut-il avec Escobedo? Quel intermédiaire employa-t-il tout d'abord? On ne le sait pas encore. Après une étude impartiale, rendue difficile sans doute par le nombre et le caractère personnel des récits que j'ai sous les yeux, mais une étude attentive et concluante, je crois pouvoir donner comme véridiques les faits suivants.

Lopez, aussitôt l'empereur retiré chez soi, dans l'intérieur du couvent de la Cruz, aurait été ordonner à la garde du corps et à l'escadron hongrois de desseller. Ceux-ci purent être étonnés de cet ordre, en contradiction avec celui que le prince de Salm-Salm avait donné, peu auparavant, de rester en selle toute la nuit; mais la position de Lopez ne permettait pas d'hésiter.

Le jardin, le Panthéon de la Cruz furent ainsi dégarnis de troupes par ses ordres.

Puis il sortit et revint bientôt accompagné d'un général ennemi déguisé, avec lequel il se promena longtemps pour le renseigner complétement sur l'état des lieux. Le général juariste le quitta.

Je ne sais à quel instant entre minuit et quatre heures, Lopez fit répandre dans les divers quartiers et casernements le bruit que contre-ordre était donné et qu'il n'y aurait rien le lendemain ; j'ignore aussi à quel moment et avec quelle aide une partie des canons de la Cruz furent privés de leurs servants et retournés contre la ville sous prétexte qu'il y avait une révolte. Nous savons qu'il y eut maint complice, des misérables comme cet Antiveros, dont la trahison parut si odieuse aux Juaristes mêmes que, cette nuit-là, ils le bâtonnèrent à son arrivée dans leur camp.

Avant quatre heures, Lopez, après s'être entendu avec le principal de ses complices, un Jablonski, Juvonski, Jublonski, lieute-

nant-colonel et agent de police, sortit de nouveau des lignes impériales et alla rejoindre le général qu'il avait déjà, une heure avant, introduit dans la Cruz.

Il faisait encore nuit. Lopez se présente bientôt devant les fortifications extérieures de la Cruz; il était suivi de deux bataillons. Il se fit reconnaître, annonça que ce qu'on attendait de jour en jour, Marquez avec du renfort, était enfin arrivé. Tous les corps mexicains se ressemblent avec des différences si légères qu'elles sont inappréciables la nuit. On le crut aisément. Comment ne pas croire Lopez! Il recommandait qu'on ne poussât aucune acclamation pour ne pas donner l'éveil aux ennemis et parce que d'autres troupes suivaient ces deux bataillons.

En effet, tandis que ceux-ci pénètrent dans la Huerta et les autres lieux de la Cruz, des troupes se glissent silencieusement vers la place au Chien, la place San-

Francisco, vers le centre de la cité, en un mot.

Lopez, avec une partie de sa troupe, arrive en face de la forteresse, je veux dire du couvent de la Cruz. Là il trouve ce vil Jablonski, qui introduisit la bande dans l'intérieur.

Tout ce mouvement n'avait pas absolument échappé aux Impériaux. Vers quatre heures et demie, le colonel Tinajero, qui commandait les hauteurs du couvent, descendit dans la cour et dit que le camp ennemi n'était pas tranquille. Un peu après, un autre officier, pénétrant jusqu'à la garde des tranchées, vint dire que les Juaristes semblaient avoir pénétré dans le jardin de la Cruz. On lui rit au nez. Comment cela était-il possible, dans une place si bien gardée, quand on n'avait entendu ni un coup de fusil ni un cri d'alarme!

Le colonel Guzman, commandant en second de l'état-major impérial, conçut pour-

tant quelques doutes; il descendit dans la cour. A peine y était-il arrivé qu'il fut arrêté et emmené. Toutefois il put voir Lopez guidant un officier ennemi et disant : « Par ici, mon général, par ici. »

Dans l'intérieur de la forteresse, Lopez continua le même système, qui lui avait réussi jusque-là. Il fit déposer les armes aux divers postes, empêchant les officiers supérieurs d'organiser la résistance, et s'écriant :

« Tout est perdu ! Sauvez le général, sauvez l'empereur. »

Puis il s'éloignait, guidant les ennemis vers chacun des postes qu'on entourait et désarmait. La surprise des commandants, l'inertie des soldats indiens, la brusquerie de l'aventure, l'impossibilité de songer tout d'abord à la trahison de Lopez, expliquent cette étrange affaire.

L'aube commença à paraître. On entendit sonner à toute volée les cloches de San-

Francisco et de la Cruz. L'armée impériale se réjouit, chacun pensant que c'était pour célébrer l'arrivée de Marquez. Puis le soleil se montra. Ce fut une épouvante.

« Je ne crois pas possible, dit un de mes chroniqueurs, que ceux qui n'ont pas été témoins de cet événement puissent se former une idée de l'effroyable surprise. Les soldats se demandaient mutuellement : « Qu'y a-t-il? » Et personne ne pouvait leur répondre. »

Mais la réalité était sous leurs yeux : ils étaient pris entre deux feux, entre deux lignes de fer. C'était bien l'ennemi qui sonnait à volée les cloches de la ville.

« Un officier, — je veux citer un exemple de la preste et merveilleuse entente de trahison avec laquelle ce mouvement fut exécuté, — un officier se trouvait dans une rue centrale, se promenant tranquillement. Un habitant le supplie de fuir, lui annonçant

que l'ennemi était dans la ville; l'officier regarde l'habitant comme un fou. Il rentre chez lui : son appartement était occupé par un officier libéral. »

Il faut reconnaître que Lopez et Escobedo étaient bien faits pour s'entendre, et ils s'entendirent à merveille, tous deux grands généraux de nuit et habiles stratégistes en trahison.

Nous verrons avec quelles fleurs d'éloquence les Juaristes célébrèrent la grandeur, le courage, le génie que les Mexicains avaient montrés dans cette triomphante prise où l'on ne tira de coups de fusil que pour assassiner.

Pendant ce temps Lopez, à qui ne suffisait pas de partager ce triomphe dont il était le seul auteur, et qui voulait se ménager une porte de sortie, courait tout armé et sans être escorté d'aucun ennemi jusque chez le prince de Salm-Salm en criant :

« Je suis prisonnier, sauvez l'empereur! L'ennemi est déjà dans la Cruz. »

Puis il se jeta à la tête du bataillon juariste de Nuevo-Leon et se lança dans la ville. Faut-il l'accuser d'avoir provoqué les défections, qui naturellement ne se firent pas attendre? Les troupes de garde à la cathédrale, entre autres, — et je suis de nouveau bien attristé d'ignorer le nom de leurs chefs, — se mirent à fusiller vaillamment et à bout portant ceux de leurs camarades qui avaient l'imprudence de répondre encore : *Emperia* à leurs « Qui vive! »

Toutefois, il est certain qu'à ce moment encore Lopez aidait à désarmer les Impériaux, et il était grand jour quand il ordonna au capitaine Paulowski et au lieutenant Kœlig, des hussards, de rendre leurs armes et leurs chevaux.

L'empereur avait compris qu'il était inutile de se défendre plus longtemps dans la

Cruz. Il s'arma, en disant tranquillement : « Sortir d'ici ou mourir ! »

Il sortit avec deux de ses familiers, rencontra dans l'escalier une sentinelle ennemie qui fit signe de ne pas les voir.

Dans la cour une troupe d'ennemis dévoyés s'adressa à eux, pour savoir où était leur guide, le colonel Lopez. On arriva à la plaza de la Cruz. Des officiers juaristes leur intimèrent l'ordre de s'arrêter.

« En avant! En avant! » dit Maximilien.

Le colonel Pedro Rincon Gallardo s'approcha, regarda attentivement les trois personnes, et quoiqu'ils fussent en uniforme, il dit :

« Ces messieurs peuvent passer, ce sont des bourgeois. »

XV

MAXIMILIEN AU CERRO DE LA CAMPANA. IL SE REND.

L'empereur et les siens avaient continué leur route. On rencontra Lopez. L'empereur alla à lui, l'interrogea sur ce qui se passait et lui demanda quel moyen il avait de quitter la ville. Lopez voulut lui conseiller de se cacher dans quelque maison. L'empereur refusa net et reprit son chemin vers le cerro de la Campana, où l'on ne trouva que 150 hommes.

Maximilien envoya Castillo chercher Miramon. Le régiment de l'Impératrice arriva bientôt, ainsi que le général Mejia, avec une petite escorte. Mais c'était Miramon que Maximilien attendait avec anxiété.

« Je ne veux rien faire sans lui, » disait-il.

Miramon ne venait pas, mais bien quelques soldats et officiers qui accouraient individuellement, après avoir couru des dangers dont le récit suivant peut donner une idée. C'est la suite des Mémoires de l'officier que nous avons laissé s'assoupissant, vers deux heures du matin.

« A cinq heures je suis éveillé par un carillon infernal. En même temps mon ordonnance accourt tout effarée dans ma chambre, me disant qu'elle ne sait pas ce qui se passe, mais que tout le monde monte précipitamment à cheval. Je saute en selle et j'arrive sur la place aux Chiens, lorsque j'entends des coups de feu dans une rue sur ma gauche. La curiosité me pousse à aller voir quelle est la cause de ces détonations.

« La rue était occupée par des soldats. Je crois être au milieu des nôtres, la tenue de ces soldats étant, on le sait, la même que dans l'armée impériale. Je demande ce qu'il

y a. Les sentinelles me répondent : « Passez, passez ! »

« Je me trouve au milieu de l'ennemi. Je marche environ cinquante pas sans que personne me dise le moindre mot. Lorsque j'arrive à hauteur de la petite porte du bâtiment attenant au couvent de San-Francisco, l'officier mexicain de l'artillerie impériale, dont j'ai parlé plus haut, se précipite sur moi le revolver à la main, me demande qui je suis en me mettant le pistolet sur la gorge, et me répète, sans me donner le temps de me reconnaître :

« Qui êtes-vous? qui êtes-vous? »

« J'attaque vigoureusement mon cheval. Le brave animal, d'un bond vigoureux, renverse un soldat qui croisait la baïonnette sur moi. Je soutiens le galop en me faisant jour à travers une centaine de soldats qui font feu à bout portant. Heureusement le Mexicain est fort mauvais tireur. Je sortis

d'au milieu de ces forcenés sans être blessé. Mais je ne devais pas aller loin.

« J'avais la place San-Francisco à traverser, l'*azotea* (terrasse) du couvent était garnie de soldats libéraux qui continuaient de tirer sur moi. Une balle m'atteignit à la main gauche et me cassa deux doigts, le pouce et l'index ; une deuxième m'enlevait mon sombrero, en m'effleurant légèrement le front ; trois autres entrèrent dans mon porte-manteau, où elles restèrent logées. Mon pauvre cheval, qui m'avait si vigoureusement sorti du danger, reçut une balle dans les intestins. Il eut encore la force de galoper pendant 500 pas, puis il tomba.

« J'aurais dû m'en tenir là et gagner le cerro de la Campana où se trouvait l'empereur et où toutes les troupes se dirigeaient ; mais un peu l'obstination à comprendre ce qui se passait, un peu le désir de faire panser ma blessure, je revins vers la place San-

Francisco. Là seulement je pus me rendre compte de tout. Les paroles que j'entendais de toutes parts m'apprirent que nous avions été trahis.

« Une dizaine de soldats se mirent sur moi, les uns me couchant en joue, les autres me menaçant de la baïonnette. En leur abandonnant mes armes et ma montre, je pus toutefois sauver mes vêtements et mes papiers. Je pris alors le chemin du cerro de la Campana, en passant sous un feu d'artillerie, car alors l'ennemi, ayant pris possession de nos fortifications, avait tourné les pièces contre le cerro.

« Je me présentai à la porte de la fortification qui me fut refusée. Je fis alors le tour et entrai par une embrasure. J'aperçus mon colonel, M. de Santa-Cruz, causant avec l'empereur.

Il me fit signe d'approcher. L'empereur me demanda où et comment j'avais été blessé

et quelle position l'ennemi occupait dans la ville. »

Pendant ce temps, me dit un autre de mes chroniqueurs, l'empereur attendait Miramon, et il disait :

« Voyez donc dans le groupe qui vient de ce côté si Miramon y est. »

Le colonel Gonzalez lui apprit que Miramon avait été cruellement blessé à la joue. Il avait reçu une balle dans l'œil en essayant de rassembler quelques troupes impériales près de la tour de San-Francisco. Cette tour était, en effet, une position importante, et Lopez le savait, car le matin, après avoir livré la Cruz, il était accouru à San-Francisco, à la tête d'un bataillon juariste des Supremos-Poderes. Le général d'artillerie qui commandait là, Felix Becerra, entendait, au moment où on vint le saisir, ce misérable qui criait :

« Vite à la tour ! à la tour ! »

Maximilien se sentit comme abattu en apprenant le sort de Miramon. Il savait que la position du cerro, attaqué du dedans et du dehors, n'était pas tenable.

Il demande à Castillo et à Mejia s'il était possible de faire une trouée à travers les lignes ennemies. Mejia, avec une longue-vue, examine attentivement la position, et il dit :

« Sire, c'est impossible. Mais si Votre Majesté l'ordonne, nous l'essayerons. Quant à moi, je suis prêt à mourir. »

C'est alors que l'on put regretter Miramon. Il n'eût pas sans doute donné un tel conseil. Mais tout, depuis des mois, marchait, par une succession d'incidents imprévus, improbables, vers cet événement le plus improbable de tous, la mort de Maximilien. Mejia était brave, loyal, intelligent. Il était alors malade. Puis c'était un Indien, il n'avait pas ce quelque chose de chevaleresque,

ce *beau désespoir* qui eût secouru Miramon et qui eût triomphé.

On dit qu'alors un officier français, — peut-être est-ce une légende, — s'approcha à la tête de trois escadrons et promit à l'empereur qu'il le sauverait. L'empereur refusa. Le Français partit et fit sa trouée avec ses trois escadrons.

Maximilien fit déchirer une tente et en fit faire des drapeaux blancs. On les plaça sur le haut des fortifications en signe qu'il voulait parlementer.

Auxquelles de ses grandes ou de ses faibles qualités obéissait-il alors? Était-il accablé, découragé, malade? Écoutait-il ces illusions qui lui permettaient de voir dans les Mexicains des ennemis généreux, dans les Juaristes des patriotes sincères, voulant chercher dans l'apaisement des partis le bonheur du Mexique? Vit-il passer devant ses yeux ce rêve si touchant et si insensé qui

le berçait, ce rêve de s'entendre avec les libéraux, de réunir un congrès et d'obéir au pouvoir qui sortirait, fort et vénérable, de la volonté de la nation assemblée ?

Ce projet d'un noble et naïf esprit, il ne l'avait jamais oublié, nous l'avons vu. Au début du siége, il avait envoyé un émissaire à Juarez pour lui demander une entrevue.

En cet instant, voulut-il surtout éviter une plus grande effusion de sang, et entrevit-il le sacrifice de son sang généreux donné pour le salut de quelques vaillants et de tant de lâches ?

Il y eut, je crois, un mélange de ces grandeurs et de ces faiblesses quand il envoya proposer à Escobedo la reddition sur des bases dont la première condition était que, s'il devait y avoir quelque victime, on le choisît.

Pendant ce temps, l'armée juariste, avec cette hypocrisie de civilisation qui est la

seule civilisation de cette race pompeuse et corrompue, où tout est donné au geste, au mot, à l'apparence, à la sonorité, à la rhétorique, l'armée juariste jouait le rôle d'une armée qui respecte le droit des gens; mais elle n'en jouait que le rôle. Elle cessait de tirer, ce qui était conforme au droit, et elle continuait de s'avancer, ce qui était contraire au droit. Mais c'était un mouvement utile, et quand les Juaristes eurent entouré le cerro, l'on refusa la capitulation. Il fallut se rendre. Les officiers libéraux étaient déjà arrivés jusqu'à toucher l'empereur.

Maximilien monte alors à cheval, et, suivi de tous les officiers, il arrive au pied du cerro, où il trouve Corona. Là, on le sépare de tous les officiers. On laisse seulement autour de lui Castillo, Mejia, Salm-Salm. L'empereur remonte au cerro à côté de Corona, avec lequel il cause tranquillement en attendant Escobedo à qui il remet son épée.

Cet Escobedo envoyait à San-Luis-de-Potosi un télégramme :

« A trois heures du matin, nous nous sommes emparés de la Cruz après avoir surpris l'ennemi. Veuillez présenter mes compliments au président à l'occasion d'un triomphe aussi important obtenu par les *armes nationales.* »

Les ARMES NATIONALES ! La trahison ! Quelles étranges lueurs de vérité sortent du mensonge !

Du reste, le mensonge n'était qu'officiel, et Corona, à qui la civilisation européenne n'était pas étrangère, écrivait à ce moment même à son ami Juste Mendoza dans le Michoacan, et il disait :

« Le point fortifié de la Cruz nous fut LIVRÉ *par le chef qui le défendait.* »

Et pour qu'il n'y eût pas de doute sur l'infamie, Lopez, armé, se promenait tranquillement au milieu des bandes républi-

caines, et quatre jours après, il obtenait d'Escobedo un passe-port pour se rendre chez lui, afin de traiter des affaires de famille.

Pendant ce temps, tous les officiers et sous-officiers étaient, sous peine de mort, forcés de se tenir en dedans de telles limites. L'empereur, Miramon et Mejia étaient enfermés en attendant leur jugement, et Mendez le hardi, le vainqueur dans cent batailles, Mendez, vendu par son ordonnance, était fusillé par derrière comme TRAÎTRE ! ! !

XVI

CONTINUATION DU SIÉGE DE MEXICO.
LA CONTRE-GUÉRILLA FRANÇAISE A LA GARITA DE BELEM.
FAMINE. — RÉVOLTES.
LES CORPS EUROPÉENS. — REDDITION DE LA VILLE.

Le siége de Mexico continuait.

A la fin de mai, les pluies avaient forcé le général des Juaristes, Porfirio Diaz, à porter son quartier général et le gros de son armée à Chapultepec, au sud-ouest de la ville. C'était la garita de Belem qui faisait face à cette position; c'était là que devait se porter l'effort de l'attaque et de la défense; c'est là qu'on envoya la contre-guérilla française, bien qu'elle n'eût pas encore atteint son maximum de 600 hommes.

Cette garita était un simple bâtiment d'octroi, à l'intersection de deux grandes routes qui sortaient de la ville, l'une, le *Paseo*

Nuevo, menant à *la Pietad*, à 2,000 mètres environ de la garita, l'autre conduisant à Chapultepec, à 3,500 mètres, et venant couper à angle droit le *Paseo*, en face de la garita.

Cette dernière route, large de 20 mètres, a son milieu occupé par un aqueduc assez élevé qui amène les eaux de Chapultepec à Mexico et qui rejoint Chapultepec par environ 900 arches, ayant en moyenne 4 mètres d'un pilier à l'autre. Souvent les généraux mexicains ordonnèrent au commandant français de faire boucher ces arches, qui permettaient aux troupes ennemies de s'approcher de la garita à l'abri, d'arche en arche. Le commandant Chenet s'y opposa toujours en prétendant que les Mexicains jugeaient mal la situation, et que c'était, non pas un chemin pour permettre aux assiégeants de surprendre les assiégés, mais une route menant plus aisément les Français chez les Juaristes.

Deux voies de chemin de fer coupent cette route de Chapultepec, à environ moitié chemin de Belem. La route du Paseo montre, à 100 mètres, deux maisons que nos troupiers nommaient le Petit-Versailles et Romainville, et où l'on allait, entre deux attaques, faire, en bons Français, *noces et festins*. A 1,300 mètres plus loin, on rencontrait le cimetière français.

On voit maintenant la position de la contre-guérilla française : 600 hommes dans une maison, à l'intersection de deux routes, longues l'une d'une demi-lieue, l'autre d'une lieue, à l'extrémité desquelles 40,000 ennemis se meuvent fort librement, grâce aux voies latérales, et fort à couvert, grâce à l'aqueduc. Cette maison est canonnée par 16 batteries d'artillerie, et défendue par 9 pièces et 1 mortier, qui lançait ses bombes à la Pietad, à Chapultepec et à Tacubaya. On peut imaginer nos Français, aux

aguets sur le haut de l'aqueduc, et, la nuit venue, sautant d'arche en arche pour aller réveiller les avant-postes ennemis.

Jusqu'au 5 juin, il n'y eut guère qu'un échange de coups de canon; mais à partir de ce jour-là les escarmouches furent presque continuelles entre nos Français et les Européens, qui, avec le régiment de Yankees armés de fusils à six coups, formaient la partie la plus mobile, — pour l'attaque sinon pour la retraite, — de l'armée libérale.

Le 6, une petite bande de volontaires, sous le commandement du lieutenant Blanchon, chassa une troupe ennemie qui s'avançait le long de l'aqueduc.

Le 7, l'on commença le bombardement du cimetière français, derrière les pierres de taille duquel les libéraux voulaient s'établir, bombardement si cruel pour eux que le jour de la capitulation ils vinrent au Petit-Versailles demander à voir l'artilleur qui avait

tué tous leurs canonniers et démonté leurs batteries.

Le samedi 8 juin, à sept heures du matin, un homme arrive à cheval, sans suite, à la garita ; c'est Marquez, qu'on arrête et qui se fait reconnaître. Il vient visiter les ouvrages des Français et prendre une idée nette de ceux de l'ennemi. Le commandant Chenet lui dit que pour cela il faut sortir ; Marquez lui jette un regard sombre, un regard de méfiance. Le commandant comprend bien que Marquez, qui se sent entouré d'ennemis, de traîtres, et dont la position est devenue équivoque, redoute d'être vendu, livré ou tué. Il hausse les épaules, envoie six hommes en tirailleurs sur le chemin de la Pietad et mène Marquez au restaurant du Petit-Versailles, où, du haut d'un petit belvédère rustique, il lui montre les nouvelles batteries que l'ennemi élevait.

« Cela fait seize, dit le commandant, et

quand elles tireront toutes à la fois nous serons enfilés de six côtés, il ne restera plus pierre sur pierre de la garita. »

Et il se plaignit amèrement de la défense que le général en chef avait faite d'aller prendre ces batteries à la baïonnette.

« Eh bien! dit Marquez, je vais vous laisser le champ libre. L'empereur est à 3 lieues d'ici, au-dessus de Tacubaya, mais le fort de *Santa-Fé*, établi par les Français, est fortement occupé par les libéraux; pour que l'empereur puisse entrer à Mexico, il faut que nous allions à lui. Faites-moi un plan pour le percement des lignes ennemies, envoyez-le-moi ce soir. »

Le plan fut envoyé, trouvé excellent, mais bien hardi. Pendant ce temps, le lieutenant Blanchon sortait à la tête des tirailleurs pour fourrager.

Dans la nuit du 8 au 9, à deux heures du matin, les hussards rouges de Khevenhuller

se présentent pour sortir. On les retient jusqu'à ce que l'on ait reçu l'ordre du quartier général. L'ordre arriva à quatre heures, mais en leur enjoignant de se diriger au sud-est par la garita de San-Antonio-Abad. Une grande sortie avait été décidée.

A cinq heures, le feu commença sur toute la ligne. Les hussards, la gendarmerie, le corps de Quiroga se précipitent sur l'ennemi avec un élan irrésistible. Nos Français ne se tiennent plus, ils croient qu'on les oublie. A six heures, le général Tabera vient leur donner l'ordre de faire une fausse attaque sur la Pietad. Elle s'exécute avec entrain sous les ordres des capitaines Debry et Amoné, des lieutenants Blanchon, Morand et de Fin. La retraite sonne. Les Impériaux rentrent après avoir percé les lignes ennemies.

Que voulait Marquez?... On suppose qu'il voulait fuir. L'ordre du jour du général Cadena indique qu'on voulait seulement faire

entrer des vivres et qu'on a réussi. Les journaux républicains disaient : « Cette affaire du 9, c'est le dernier effort du tigre de Tacubaya. »

Les intentions de Marquez sont difficiles à comprendre. Il ne pouvait plus douter de la prise de l'empereur. Qu'espérait-il en persistant contre toute chance et tout ordre à défendre Mexico? Espérait-il améliorer la situation de Maximilien? Croyait-il pouvoir garder longtemps encore la place aux conservateurs, assez longtemps du moins pour voir venir quelque événement favorable? Comptait-il sur Santa-Anna, sur un soulèvement en sa faveur? Voulait-il seulement gagner du temps, attendre l'occasion de fuir, de chercher un abri sûr? Je ne sais. La situation était pour lui rude; il en comprenait toute la douloureuse équivoque.

Du reste, on reconnaissait à peine l'homme ferme, énergique et brave des anciennes

guerres : l'affaire de San-Lorenzo l'avait abattu, et au milieu de l'angoisse des circonstances on pouvait supposer qu'il avait perdu l'esprit. Il n'avait gardé que cette cruauté qui l'avait rendu célèbre; n'étant guidée, comme chez beaucoup de ses compatriotes, ni par l'avidité, ni par la peur, mais uniquement par la politique, elle avait la rigueur implacable d'un principe, la froide indifférence d'une exécution de justice.

Il ne fallait rien moins que la frayeur causée par ce terroriste-conservateur pour garder une apparence d'ordre dans la capitale. La famine atroce, les bruits sourds qui couraient de la prise de Queretaro, les émissaires républicains qui soufflaient sur ces brûlants ferments de révolte, causaient des émeutes quotidiennes. On menaçait les soldats de les prendre entre deux feux, entre l'ennemi et l'habitant.

Les Juaristes, à qui la trahison avait donné

tous leurs succès, comptaient bien qu'elle leur livrerait encore Mexico, où sans cela, et malgré des conditions si favorables, ils n'entreraient jamais. Porfirio Diaz faisait tenter continuellement les chefs de corps européens; Marquez le savait. Diaz était en relation presque journalière avec O'Horan, le préfet politique, le *compadre,* le bras droit de Marquez, qu'il devait vendre, assure-t-on, et qu'il avait déjà vendu, en attendant le moment de la livraison. Marquez le devinait; mais sans un ami sûr, sans un défenseur dévoué, traître lui-même peut-être, ou du moins coupable envers son général et son roi qui allait mourir pour lui, par lui, il tenait bon.

La disette est à son comble. On tue les chevaux, on mange les chats et les chiens. Le pain se vend 15 francs la livre, on en fait avec l'amidon. Le riz, les *frigoles* sont épuisés. Des bandes immenses de femmes et d'enfants

viennent, hâves, à demi-morts, chaque matin, devant les garitas demander, avec des supplications furieuses, qu'on les laisse sortir. Des troupes armées se mutinent en criant : « Du maïs! du maïs! » On enfonce les portes des maisons, on ne trouve rien. Ainsi, comme le dit l'un de nos narrateurs, l'ennemi est plutôt au dedans qu'au dehors.

Marquez tient bon ; il fait dissiper tout rassemblement à coups de baïonnette ; la cavalerie charge à chaque heure la population exaspérée. On prend les chevaux dans toutes les écuries, les hommes valides sont saisis au lasso sur les places publiques et envoyés aux tranchées ; les hommes riches sont emprisonnés, et on leur sert des repas qui leur coûtent chacun 100,000 francs, jusqu'à ce qu'ils aient payé le million auquel ils ont été imposés pour les besoins de la patrie. Marquez affirme toujours que l'empereur est

victorieux et qu'il arrive. Il le fait annoncer officiellement dans les journaux.

Pendant ce temps, nos Français ne souffrent pas trop. Les Indiens sont venus avec confiance dès qu'ils ont su que les Français ont remplacé les Mexicains à la garita de Belem; tous les jours deux ou trois arrivent qui ont pu échapper à l'ennemi; on leur prend une partie de leurs vivres à un prix convenu, et on les escorte jusqu'au marché de la ville. La garita de Belem est en bonne odeur pour sa charité; et, malgré les défenses formelles, le commandant, tandis qu'il arrête des espions munis de bons passe-ports, laisse échapper des centaines de femmes.

On continue de se battre chaque jour. Le 10, le 11 et le 12, on harcèle une batterie que les ennemis viennent de démasquer entre les deux routes.

Le 14, le bruit de la prochaine arrivée de l'empereur prend de la consistance.

Le 15 au matin, Marquez lance une proclamation annonçant l'arrivée à Mexico d'Arellano Ramirez, général d'artillerie, envoyé par l'empereur pour annoncer qu'il est à trois lieues de la ville, victorieux, escortant un nombreux convoi de blessés. On sonne les cloches à toute volée, on tire les pétards; la capitale, au fond et en immense majorité impérialiste, est dans la joie.

A midi, l'ennemi, entendant ce bruit, croit que ses efforts ont enfin amené la révolte et la trahison; il sort de Tacubaya et vient, en colonne compacte, attaquer Belem par l'aqueduc.

A la garita, quoique surpris, l'on organise rapidement la défense : les deux pièces, à droite et à gauche de cet aqueduc, sont chargées de doubles boîtes à mitraille; ordre d'attendre que l'ennemi soit arrivé à 150 mètres; dix hommes montent sur l'aqueduc pour couper la retraite. On attend.

Le commandement de feu se fait entendre; la colonne ennemie est renversée; elle se retire en désordre. Les hommes de l'aqueduc fusillent les plus avancés. Les seize batteries de l'ennemi tonnent alors à la fois. La colonne, qui se compose des volontaires les moins mexicains de l'armée libérale, s'arrête, se reforme, attaque de nouveau; elle est culbutée encore une fois. Une troisième fois, avec une persévérance que nulle troupe juariste n'avait encore montrée, elle revient à la charge; les Français se lancent alors et poussent l'ennemi à la baïonnette jusque dans ses retranchements.

On sonne la retraite. Marquez, qui était accouru avec 600 hommes de réserve, félicite la contre-guérilla, qui crie : Vive l'empereur! tandis que le général en chef crie : Vive l'armée!

Le 16 juin, l'histoire militaire de nos compatriotes se termine par cet ordre du

jour : « Le commandant s'est aperçu hier, plus encore que les fois précédentes, que les hommes n'obéissent pas assez rapidement à la sonnerie de retraite. Il faut être brave, mais pas téméraire, » etc.

Ce reproche, qui comblait les indigènes de surprise, résume mieux que je ne pourrais le faire, l'histoire toute française de la contre-guérilla.

La proclamation de Marquez n'avait pas complétement anéanti les bruits sourds qui couraient sur la défaite et la capture de l'empereur ; ces bruits se répandirent jusque parmi les soldats. Le 17 au soir, à la garita, on affirmait que les colonels autrichiens avaient reçu la nouvelle officielle de ces événements.

Le 18 au soir, un lieutenant-colonel autrichien vient prévenir le commandant Chenet que l'empereur est prisonnier depuis le 15 mai, que les régiments autrichiens ont

déclaré leur neutralité au général Tabera et qu'ils débattent avec Porfirio Diaz les conditions de leur capitulation. Le commandant français répond que c'est impossible, puisque ce serait en violation du serment prêté le 12 mai, dans la réunion où tous les chefs de corps ont juré qu'ils ne capituleraient pas les uns sans les autres.

Toutefois, il envoie à dix heures du soir les capitaines Debry et Blanchon chez le colonel Khevenhuller ; on leur répond qu'il est absent. Le lendemain, à huit heures du matin, ils y retournent ; on leur répond que le colonel dort et on les prie de revenir à dix heures. A cette heure on le trouve. Il affirme qu'il n'a pas conclu de négociations avec Porfirio Diaz, et il ajoute :

« Je donne ma parole d'honneur de ne rien faire sans prévenir le commandant Chenet. »

On lui demande s'il est vrai que les nouvelles de Queretaro soient mauvaises.

« Pas aussi mauvaises qu'on veut le faire croire. »

Mais aussitôt les larmes jaillissent de ses yeux.

« Du reste, je ne puis rien dire... Marquez sait tout... J'irai voir le commandant à la garita. »

Il ne vint pas et conclut sa capitulation. C'était un homme brave, sensible, mais... oublieux. Du reste, les circonstances étaient graves, plus graves même qu'il n'était nécessaire pour engager un Allemand à oublier un Français.

XVII

JOURS DE PRISON. — RÉCIT DE L'EXÉCUTION DE MENDEZ. GAZETTES MEXICAINES.

L'empereur Maximilien, le 15 mai, après s'être rendu, avait été mené du cerro de la Campana au couvent de la Cruz, cette clef de la ville que Lopez avait vendue quelques heures auparavant.

Le 17, on conduisit le prince au couvent de Santa-Teresa.

Queretaro avait l'air d'une ville morte. Tout est clos, personne ne se montre. Chaque fois, d'ailleurs, que l'empereur fut obligé d'en traverser les rues pour se rendre à ses diverses prisons, il reçut les marques d'un touchant et profond respect de la part de tous ceux qu'il rencontrait, tant il avait su, pendant le siége, se faire aimer par sa bonté,

sa simplicité, sa bonne humeur constante, tant il avait gagné l'admiration pour la part qu'il prenait aux travaux de la défense et aux sorties.

Il était alors et il fut jusqu'à la fin malade d'une fièvre et d'une dyssenterie violente, mais, malgré l'abattement qu'amènent ces maladies, il sut toujours réagir. Il était surtout préoccupé de la pensée de ne point paraître faible en face de ses ennemis.

Pendant ces premiers jours de prison, toute communication était interdite avec l'extérieur. On apprit toutefois que Mendez, le brave des braves, celui, comme je l'ai déjà dit, qu'on nommait le vainqueur de cent combats, avait été fusillé par derrière.

Il s'était caché, le 15 mai, chez un Mexicain de Queretaro, l'un de ses plus anciens et obligés amis; celui-ci, de complicité avec l'un des officiers d'ordonnance du général, l'avait vendu à Escobedo. On l'avait immé-

diatement condamné à être passé par les armes.

On le conduisit, le 19 au matin, à l'Alameda, où on le força à s'agenouiller en tournant le dos aux soldats qui le devaient tuer. Quatre d'entre eux sortent du rang et tirent. Le général se relève, retourne sa face vers le peloton, maintenant qu'il avait quatre balles dans le corps, et fait signe qu'on lui fracasse la tête. Le caporal s'avance, met le bout de son fusil contre l'oreille du héros, qui, cette fois, tomba frappé mortellement.

N'oublions pas, dans cette histoire de tant de hontes, cette grave et noble physionomie. Ne confondons pas le général Ramon Mendez, l'Indien, avec d'autres Mendez non moins généraux, peut-être même ministres de la guerre, mais de cette guerre qui consiste à deviner les Lopez de l'ennemi, à leur acheter la victoire, à fusiller comme traîtres et lâches, par derrière, les adversaires jus-

que-là victorieux. Puis, la guerre ainsi achevée, les occupations ministérielles ne sont pas terminées, il faut encore faire chanter l'héroïsme qu'on a déployé.

A cette dernière besogne, les journaux mexicains se mirent avec enthousiasme, on le devine, après ces brillants exploits du siége et de la prise de Queretaro. Il n'y eut nulle borne à cette pompeuse vanterie, à cette hâblerie, à ces extravagantes fanfaronnades, que je regrette tant de ne pouvoir donner ici sous leur forme espagnole, majestueuse et sonore.

« Quels obstacles peuvent désormais nous arrêter, dit le *Monitor republicano*. Le Mexique, c'est le pays par excellence du génie et de la valeur! une nation qui vient de fortifier son esprit au feu du canon et d'écrire avec son sang le grand, le seul code de la liberté et des garanties individuelles!!! »

« Notre société mexicaine, dit le *Progrès*, est conduite par des événements qui présa-

gent sa grandeur. Comment le Mexicain ne parlerait-il pas haut? Parlons haut! parce que le silence forcé désespère un homme libre! Aujourd'hui nous pouvons parler haut, nous parlerons haut! Qu'est-ce que nous dirons? Nous n'en savons rien. (Je n'invente pas : *Hablarémos alto! De qué? Quién sabe?*) Notre programme, c'est la marche des événements! notre loi, c'est un cœur libre qui adore sa liberté! Offrir un programme, c'est poser des limites à l'imagination. Nous nous contentons de promettre de parler haut. »

Hablar alto! c'est tout ce que voulaient ces héros!

« L'imbécile seigneur de Miramar, écrit encore le *Progrès*, a étouffé le bruit des chaînes dont il couvrait les emprisonnés, sous le grincement des carrosses dorés de sa cour; et un fleuve d'or fut dirigé du Mexique pour enrichir Paris. »

Oui, c'est ainsi que les journaux mexicains écrivaient l'histoire ! Un fleuve d'or mexicain envahissant la France !

« La France vient de recevoir, s'écrie *la Sombre de Arteaga,* une telle leçon que toutes les monarchies ses sœurs en sont couvertes de honte ! Le Mexique a donné à l'Europe une leçon de valeur, d'honneur et de progrès ! Le Mexique est la mort des étrangers, nous ne les tolérons qu'à titre de marchands ! Ah ! nous avons arraché leurs médailles militaires aux soldats de Magenta et de Solférino, à ces *invincibles zouaves !* Nous avons enlevé à la France son honneur, sa bonne renommée, sa gloire militaire, ses prétentions à la civilisation ! Nous l'avons forcée à une honteuse fuite !

« Le seigneur Juarez est la plus grande de toutes les figures du siècle ! Notre république est le modèle des démocraties ! Elle a vaincu l'Europe par la diplomatie et par les armes.

Elle a donné une leçon de progrès à sa grande sœur du Nord. Elle a vaincu les trois grandes puissances du vieux monde et fait reculer la grande puissance du nouveau monde.

« Ah! vous ne connaissez pas la nation qui, par une série non interrompue de victoires, a détruit un empire en cent jours, battu quatre grandes armées ennemies en quatre mois! Vous ne connaissez pas les hommes d'aujourd'hui, notre jeunesse, immaculée, incorruptible, qui se bat comme des lions, meurt comme des héros! Ah! elle sera invincible une république qui a de tels chefs et de tels fils!

« La charité, la clémence, la justice, la bienveillance envers les prisonniers, qui sont des vertus républicaines qui honorent la démocratie, sont les seuls mobiles qui font agir le cœur du parti libéral! »

Tout cela est écrit, et tout cela parce que

ce peuple héroïque, après avoir fui devant 20,000 hommes, après avoir remporté les seules victoires que lui donnaient la trahison, les mercenaires étrangers et les serfs indiens, après avoir été battu 22 fois en 22 rencontres par 8,000 hommes opposés à 40,000, avait enfin acheté cette petite armée au prix de 12 réaux par tête, que même il n'avait pas payés.

Je donne ce calcul de 12 réaux qui, dans leur total, représentaient la somme promise à Lopez, comme ayant été fait par Maximilien lui-même, et je vais revenir à l'empereur pour ne plus le quitter. Mais j'ai cru devoir indiquer brièvement quelques-unes des idées qui s'agitaient dans le cerveau des triomphateurs, des juges de Maximilien.

Pour eux, avoir un tel prisonnier, c'était avoir vaincu l'Europe entière, et l'on pouvait dès lors prévoir qu'ils martyriseraient ce prince pour mieux se prouver à eux-mêmes,

pour mieux préciser et pour marquer d'un signe ineffaçable cette victoire contre le monde entier. Ils avaient été si constamment battus qu'un succès, d'où qu'il vînt, même d'un Lopez, leur paraissait un triomphe inénarrable et comme l'histoire n'en enregistrait nul autre de telle grandeur.

Il y avait là un grand fond de sincérité. Ainsi ils étaient si naïvement féroces que toute torture qu'ils évitaient aux prisonniers leur paraissait réellement le comble de la générosité.

« Pourtant, dit l'un de mes témoins, l'on ne nous traitait pas comme des prisonniers de guerre, mais comme des bandits. La faim seule pouvait nous faire surmonter le dégoût inspiré par la malpropre nourriture qu'on nous apportait. On nous couchait sur une simple paillasse remplie de vermine, sans couverture. Je dois dire pourtant qu'on ne nous insultait pas trop. »

Les vainqueurs étaient magnanimes. Ils avaient mieux à tourmenter et à fusiller que ces petits officiers. Cela était bon à San-Jacinto et à Puebla.

Toutefois quelques-uns de ces officiers français, que ces misères exaspéraient, manquèrent de dignité. Ils avaient été mis par la circulaire du maréchal hors la loi française; ils n'avaient plus de patrie, ils étaient assez indifférents à la couleur de tous ces drapeaux mexicains, ils étaient surtout des soldats, et l'on sait combien le Français, hors de la discipline habituelle, devient vite un aventurier; ils manquèrent donc de patience et de respect d'eux-mêmes. Encouragés sous main par les libéraux, ils écrivirent à Escobedo pour lui demander du service. C'est alors que la vieille rodomontade espagnole atteignit ses plus comiques effets.

Escobedo, dont l'armée était composée

d'Indiens esclaves et de mercenaires de toute race, répondit avec solennité :

« Indépendance et liberté ! La nation n'a pas besoin des étrangers pour soutenir ses institutions et sa souveraineté ! »

Là-dessus, les journaux sont pris d'un indicible enthousiasme.

« Europe, tu nous insultes ! Ces misérables abusent de la générosité, *de la suma generosidad,* avec laquelle on les traite en ne les exterminant pas ! Comment ! ils offrent d'entrer dans l'armée libérale. *Oh ! los Europeos nos insultan !!!* La digne réponse du grand général Escobedo ne laisse rien à désirer à un cœur républicain. »

Dès le 19, ce grand général, « dont la conduite à la fois *tan mesurada y tan digna que humanitaria y energica* sera un honneur éternel, vint constater son triomphe en visitant Maximilien. Dès lors on permit à tous les soldats d'en faire autant.

Quelques-unes de ces dames de Queretaro, qui, elles, vraiment, seront l'honneur éternel de la femme mexicaine, quelques-unes de celles, — et elles furent nombreuses, — qui comprirent la honte et l'injustice de l'exécution de Maximilien et qui protestèrent avec l'héroïsme de ce vieux sang espagnol abâtardi dans les veines viriles, quelques-unes de celles-là commencèrent dès lors leur mission de consolation et de pitié. Elles purent arriver jusqu'à l'empereur malade et lui apporter du linge.

Le 20, la courageuse princesse de Salm-Salm arrive de San-Luis-de-Potosi, où sont installés *les suprêmes pouvoirs,* c'est-à-dire Juarez et son mentor Lerdo de Tejada.

Elle annonce que la mort de l'empereur est inévitable, et qu'on a décidé, pour y arriver sûrement, de le faire juger par un conseil de guerre, conformément à un décret révolutionnaire de janvier 1862.

Ce décret portait que tous les prisonniers seront fusillés après avoir passé devant un conseil de guerre qui n'aura qu'à constater leur identité. Car ces hommes, dont nous venons d'entendre vanter *la caridad*, *la clemencia, todas las virtudes republicanas*, vivent sous le régime de cette loi monstrueuse qui nous ramène à la sauvagerie et au delà de laquelle il n'y a que l'obligation de brûler vifs les prisonniers. Nous verrons comment ils parvinrent à remplacer envers Maximilien ce dernier supplice par une torture analogue.

On vint prendre l'empereur ce même jour pour le mener au camp. Ses amis n'espéraient plus le revoir, chacun était convaincu qu'on le menait fusiller. C'était mal connaître l'avocat qui avait *los supremos poderes* : ne fallait-il pas un semblant de légalité?

Maximilien revint avec quelque espérance d'avoir la vie sauve. Mais, comme l'a dit

un de ses compagnons de captivité : « Les Mexicains sont eux-mêmes trop faux et trop menteurs pour croire à quelque promesse que l'empereur puisse faire. »

Dois-je noter que ce même jour Maximilien reçut un poëme élégiaque que lui dédiait un officier français prisonnier ?

Le 22, on transporta l'empereur au couvent des Capucines. On l'enferma dans le caveau des morts, au milieu des cercueils. Il y passa la nuit à lire l'Histoire de Cesare Cantú.

Le lendemain, on le mène dans une petite cellule.

Enfin, on l'installe, comme il le sera jusqu'à la fin, dans une chambre tapissée d'un paravent derrière lequel il peut se retirer. Elle est au premier étage, donne de plain pied sur une galerie, au bout d'un corridor. Elle est longue de dix pas, large de trois, le sol est carrelé. La porte et la fenêtre

donnent sur le corridor. Elle a pour tout mobilier un lit de camp, une armoire, deux tables, un fauteuil et quatre chaises en jonc. Des centaines de soldats sont couchés dans les escaliers et les corridors. Devant la porte se trouve un factionnaire, devant la fenêtre un officier. Chaque nuit, un général et trois colonels font sentinelle le revolver au poing.

Mejia etMiramon sont dans une cellule voisine. Ils purent converser avec l'empereur.

Le 24, on reçoit la visite du brave et enragé Vincente Riva Palacio, qui, avec sa mine de chat sauvage, annonce que l'ordre est donné de commencer le procès. On sépare les trois accusés du reste des prisonniers. Tout doit être fini pour le 28 mai.

XVII

PROCÈS DE L'EMPEREUR, DE MIRAMON ET DE MEJIA. DÉFENSE DE MAXIMILIEN ÉCRITE PAR LUI-MÊME.

Dans l'après-midi, le fiscal Manuel Aspiroz vient interroger Maximilien, qui trouve l'accusation si absurde qu'il veut se défendre lui-même.

Il change bientôt d'avis et envoie une dépêche télégraphique au représentant de Prusse, baron Magnus, le priant de venir le trouver et d'amener avec lui deux avocats, don Mariano Riva Palacio et don Rafael Martinez de la Torre, qui sont à la fois d'éminents jurisconsultes et des membres très-honorés du parti libéral.

Le 25, nouvel interrogatoire.

Le 26, Escobedo vient faire une ronde de police. Les prisonniers cherchent à com-

muniquer avec l'extérieur en mettant des notes dans des cigares. Le soir, Maximilien écrit à Juarez pour lui demander une entrevue. Juarez répond que San-Luis est trop loin de Queretaro.

Le 27, l'empereur peut communiquer avec Vasquez, excellent avocat de Queretaro. Il apprend que Marquez n'a pas voulu permettre à Magnus et aux deux jurisconsultes de quitter Mexico.

Le 28, on apprend le nom des membres du conseil de guerre, « des gamins, » comme le dit énergiquement et à la soldatesque un des militaires dont j'ai les notes. Six capitaines, présidés par un lieutenant-colonel, composent ce tribunal dérisoire.

« Je crois, dit l'empereur en souriant, qu'ils ont choisi tout simplement ceux dont les uniformes sont le moins sales. »

On obtient un délai de deux jours.

Le 30, la princesse de Salm-Salm revient

de San-Luis. Elle a obtenu un nouveau sursis de trois jours pour permettre aux défenseurs d'arriver. Elle a, du reste, bien peu d'espoir, et elle assure que l'armée, c'est-à-dire les généraux et les colonels, exige l'assassinat de Maximilien.

Le 3 juin, Maximilien se prépare à fuir. Tout est prêt pour cette nuit même. On doit se réfugier, avec Miramon et Mejia, dans la sierra Gorda, qui est tout entière à ce dernier. Un changement dans la garde fait échouer le projet.

Dans la nuit du 4 au 5, les ambassadeurs des puissances étrangères accrédités auprès de l'empire mexicain arrivent à Queretaro : MM. le baron Magnus, ambassadeur de Prusse, et que sa position, moins compromise, appelait à représenter auprès des dissidents l'intervention de l'Europe en faveur de Maximilien ; le baron Lago, ambassadeur d'Autriche ; Curtopassi, ministre d'Italie ;

Hoorickx, représentant la Belgique. On ne voit là ni M. Middleton, ministre d'Angleterre, — j'ignore les causes de son abstention, — ni M. Dano, notre ambassadeur.

On fit à ce dernier un gros reproche de son absence. En cela on est injuste, et ce n'est pas seulement, comme on l'a dit, sa qualité de nouveau marié et de propriétaire récent des mines de Real-del-Monte qui l'empêchèrent de se rendre à Queretaro. L'ambassadeur suivait la loi de la nation; il était, comme la France, détesté par les Impériaux, dédaigné par les Juaristes. Il se fit sagement représenter par M. Forest, consul de France à Mazatlan et à la Vera-Cruz, et dont le caractère personnel était plus aimé de tous que celui de M. Dano.

Le 5 au matin, les trois avocats de Mexico, qui étaient arrivés aussi cette même nuit, se mirent en relation avec Vasquez, l'avocat de Queretaro.

Tous ensemble ils allèrent voir l'empereur, qui les reçut à dix heures du matin. Ils le trouvèrent tout dégagé de préoccupations personnelles. Il s'informa d'abord des amis qu'il avait laissés à Mexico. On causa enfin de la grave affaire pourquoi l'on était réuni.

L'on décida premièrement que le délai pour la défense finissant le soir même, l'on demanderait une prolongation ; que tout l'effort des défenseurs porterait sur l'incompétence de ce conseil de *galopins* (c'est la désignation que je retrouve dans les notes d'un autre de mes témoins) qu'on a institué conseil de guerre pour juger un empereur, un ancien président de la république, un général en chef.

Pour qui connaît la composition de l'armée au Mexique, une telle réunion était une bouffonnerie. De tels juges jugeant de si nobles et si vaillantes gens étaient bien à leur

place sur ces planches du théâtre où, par la malice de la Providence, ils transportèrent leur tribunal. Seulement la bouffonnerie était atroce et le mélodrame se terminait par du vrai sang, le plus illustre et le plus généreux qu'on pût et qu'on pourra jamais trouver dans tout le Mexique.

Je n'attaque pas ces soldats qu'on intronisa juges, pas plus que je n'attaque les soldats chargés de l'exécution ; les uns et les autres furent peut-être d'honnêtes gens qui ne pouvaient s'empêcher, les premiers de condamner, les seconds de tuer. Nommons toutefois ces sept juges ; ils peuvent avoir la célébrité de la hache qu'on montre parce qu'elle fut honorée du sang de Charles Ier : Platon Sanchez, lieutenant-colonel ; José Vicente Ramirez, Emilio Lojaro, Ignacio Jurado, Juan Rueda y Auza, José Verastegue, Lucas Villagran. Je n'ai aucun renseignement sur eux, sinon celui que j'ai

dit et que me fournit Maximilien : c'étaient des officiers qui avaient des habits neufs.

On décida donc, dans cette conférence du 5 juin, que l'on demanderait à être jugé par un congrès national. On comprit qu'il y avait peu d'espérance de succès, quand on reçut, en réponse à la demande de prorogation, un délai *définitif* de trois jours.

On établit qu'il y avait deux questions distinctes dans la défense de l'empereur : la question juridique et la question politique. Jesus-Maria Vasquez et Eulalio Ortega, jurisconsultes et hommes éloquents, devaient rester à Queretaro ; Mariano Riva Palacio et Rafael Martinez de la Torre, qui étaient, ai-je dit, des hommes politiques, des membres éminents et respectés du parti libéral, iraient à San-Luis auprès de Juarez et de Lerdo de Tejada, le vrai chef des dissidents.

Maximilien résumait sa défense à peu près en ceci :

« J'ai tout fait pour sauvegarder l'indépendance du Mexique ! Comment peut-on m'accuser d'avoir été l'instrument des Français, moi qui n'ai cessé de lutter contre leur influence et contre leurs agents ? Mon premier soin, quand j'arrivai au pouvoir, par un appel que j'étais en droit de considérer comme la volonté de la nation même, ne fut-il pas d'appeler dans mes conseils Ramirez, dont le nom seul était une protestation contre la France ? »

Enfin, craignant que sa pensée n'eût pas été comprise, il écrivit de sa main un mémorandum destiné à servir de base à toute sa défense. Je donne, d'après le livre intitulé *Grinnerungen aus Mexico*, par le docteur Basch (auquel j'emprunte divers renseignements sur la mort de Maximilien), je donne ce très-précieux document qui n'a pas, je crois, encore été publié en France.

J'aurais beaucoup à dire sur les accusations qu'il renferme. Je le livre sans commentaire. On en comprendra la raison quand on l'aura lu.

« Le ministre des affaires étrangères, comte de Rechberg, vient le 18 septembre 1862 à Miramar, où je vis retiré. Propositions. Mes conditions : volonté nationale. Vient une députation, le 3 octobre 1863, à Miramar, avec la décision des notables. Ma réponse. Autre députation au commencement d'avril, avec tous les actes d'adhésion qui se trouvent en original à Londres. Guttierez et Aguilar prouvent, à l'aide de la carte du Mexique, qu'il y a grande majorité.

« Acceptation et serment de conserver l'indépendance et l'intégrité. Reconnaissance par presque tous les pays du monde, entre autres Angleterre et Suisse.

« A peine arrivé au pays, je vois la trahison des Français. Tout mon travail pour

protéger l'indépendance et l'intégrité. Affaire de la Sonora. En conséquence, hostilité avec les Français. Les Français prennent tout l'argent. De leurs deux emprunts, il n'entre que 19 millions au trésor, et la guerre qu'ils font coûte plus de 60 millions. Sur tout cela, plaintes énergiques. Documents à Paris.

« Le gouvernement impérial meilleur marché de tous ; preuves faites par Escudero.

« Arrivée de Langlais, qui constate lui-même les vols et le pillage.

« En septembre 1865 arrive à Mexico la nouvelle que Juarez a abandonné le territoire national. Insistance des Français pour l'emploi des moyens énergiques afin, comme ils disent, de terminer promptement et complétement. On élabore la loi du 3 octobre.

« Bazaine dicte lui-même les articles devant témoins (*dicta personalmente pormenores*). Les ministres responsables et

très-libéraux, comme Escudero, Cortez Esparza, etc., discutent la loi avec tout le conseil d'État. Tous les points principaux de la loi existaient auparavant, du temps de Juarez; ainsi le dirent les ministres.

« La loi fut exécutée avec douceur par les Mexicains. Quant à ce que firent les Français, nous ne pouvons en porter la responsabilité.

« Les Français continuent à voler et ruiner le pays. Leur gouvernement brise les traités contractés solennellement avec le Mexique. Ils déclarent qu'ils s'en vont. Mon désir d'un congrès. Junte à Chapultepec. Voyage de Mexico à Orizaba. Annulation immédiate du décret du 3 octobre. Désir de partir. Retenu par les Conseils.

« Appel fait à mon honneur et au devoir royal. Invitation au congrès (envoi à Juarez de Garcia et du fils de Iglesia). Arrivée imprévue de Miramon et de Marquez.

« Les Français exigent mon départ pour s'arranger avec Ortega et se faire payer par le Mexique. Mon obstination à rester sauve le pays de ce péril, d'autant mieux que je romps le traité des douanes. Retour vers Mexico. Entrevue à Puebla avec Dano et Castelnau. Autre réunion des Conseils à Mexico. Même appel. Travail assidu pour réunir le congrès. Envoyés à Juarez et à Porfirio Diaz.

« Le maréchal déclare, au nom du gouvernement français, que la cour de cassation de Paris a déclaré que partout où se trouve une armée française, toutes questions mixtes doivent être jugées d'après les lois françaises. Exemple, avec la signature de Napoléon.

« Affaire de Miramon et des 109 Français.

« Base révolutionnaire du plan de Ayutla.

« La présidence de Juarez finit le 30 novembre 1865.

« Marquez était rappelé depuis six mois,

comme les autres ambassadeurs, pour raison d'économie. Miramon n'avait pas été rappelé. »

Ajoutons dès maintenant que l'empereur, mécontent du peu d'accent que les avocats avaient donné à ces divers points, dicta des notes d'après lesquelles M. Curtopassi, ministre d'Italie, se trouve actuellement *chargé de rédiger un mémoire justificatif.*

Riva Palacio et Martinez de la Torre arrivèrent à San-Luis le 8.

Ils étaient, nous le répétons, des notabilités du parti libéral, personnages graves, renommés pour leur honnêteté. Nous devons croire à l'énergie des efforts qu'ils firent, et, — tout en nous rappelant qu'ils sont surtout désireux d'éviter à leur pays le mépris de toute nation civilisée, — nous pouvons nous fier à la sincérité du récit qu'ils nous ont laissé sous ce titre : *Histoire du procès de l'archiduc Maximilien d'Autriche.* Cette

histoire, traduite en français et mise par nos journaux à la connaissance du public, nous permettra de passer rapidement sur les détails de ce procès. Nous pourrons conserver ainsi à notre étude son caractère propre de chronique, composée presque exclusivement sur des documents inédits [1].

Les deux avocats, dès leur arrivée à San-Luis, se mirent en relation avec *los supremos poderes*, avec Juarez, avec son précepteur, Lerdo de Tejada, et ses deux autres ministres, Iglesias et Mejia. Ils étaient les amis de tous ces gens-là. Ils avaient grand espoir dans la justice de leur cause et dans leur influence personnelle. Cet espoir, ils le perdirent dès la première entrevue.

Ils durent représenter d'abord l'ignominie de cette loi de janvier 1862, au nom de la-

1. Nous avons indiqué l'exception faite pour le docteur Basch, médecin de Maximilien, qui vient de publier ses *Souvenirs* en allemand.

quelle tout prisonnier devait être fusillé. Ils prouvaient aisément qu'obéir plus longtemps à une telle loi, c'était mettre le Mexique au ban des nations, faire des Mexicains, non plus une nation civilisée, non plus même un peuple, mais une tribu de bandits retournant à la vie sauvage. De quel droit des soldats, combattant au nom d'une telle loi, en dehors de tout droit des gens, pouvaient-ils reprocher aux Français leur sévérité et à Maximilien cette loi du 3 octobre 1865, qui était le prétexte mis en avant pour le condamner! Puis quelle étrange bouffonnerie que ce conseil de guerre, si bien fait pour ridiculiser le Mexique devant l'Europe? Quelle absurdité de vouloir qu'un conseil de guerre, — et quel conseil! — pût juger « des actes, de la conduite et de l'administration de l'archiduc Ferdinand-Maximilien pendant une période de trois années! »

On leur répondit que ce conseil n'avait

rien de contraire à la constitution, et que cette loi de janvier avait été portée selon les formes demandées par la constitution.

« Mais ce n'est pas une loi, disait Palacio, c'est un instrument pour couper la tête de l'ennemi partout où on le trouve, même désarmé, même rendu. »

De toutes les réponses qui leur furent faites, je retiens celle où Lerdo disait qu'on ne saurait être trop sévère pour décourager les ennemis du PROGRÈS ET DE SES INSTITUTIONS. Ainsi, c'étaient le progrès et ses institutions que ces gens-là représentaient, et par une telle loi !

Autour de Palacio et de la Torre, ces journaux dont nous avons déjà donné des extraits, et d'autres encore, chantaient toujours les louanges de l'héroïsme du Mexique, et ils encourageaient le monde entier à se confier à sa générosité, à sa bienveillance, à sa magnanimité! La générosité de Juarez! la

bienveillance de Lerdo ! la magnanimité de l'homme de San-Jacinto ! l'héroïsme de ces soldats dont Lopez fut le seul grand capitaine !

Les avocats virent donc bien que l'on voulait condamner Maximilien. « Cette condamnation n'était-elle pas honorable pour le pays et pour le parti libéral ; n'était-ce pas illustrer à jamais le Mexique et faire peser sa main puissante sur la France, sur l'Europe entière en courbant la tête de ce prince européen ? L'on pouvait accorder cette satisfaction à une armée enivrée d'une si merveilleuse victoire. »

Les avocats espérèrent-ils que l'on se bornerait à la condamnation sans aller jusqu'à l'exécution ? Ils connaissaient, je crois, trop bien leurs amis de *los supremos poderes* pour persister longtemps dans cet espoir.

Ils commencèrent toutefois à agir pour obtenir la grâce de Maximilien. On leur ré-

pondit fort ingénument qu'il était sage d'attendre que l'accusé fût condamné avant d'agiter cette question.

Mais comme il y avait 75 lieues entre San-Luis-de-Potosi, où se trouvait Juarez, et Queretaro, où se trouvait Escobedo, et comme l'homme de San-Jacinto avait le droit de faire exécuter les condamnés à l'heure même, ils ne jugèrent pas les précautions superflues. Ils insistèrent, firent un mémoire où ils développaient toutes les considérations d'équité et de politique qui pouvaient s'opposer à la mort de Maximilien. Ils démontrèrent sa parfaite bonne foi, son inaltérable douceur, sa bonne volonté en toute chose, son amour sincère du progrès, de la liberté et de la nation qui l'avait adopté.

On continua de leur répondre avec la même ingénuité qu'il fallait attendre la condamnation. On ajoutait toutefois, vaguement et en procédant par hypothèse, des considé-

rations sur l'équité, le progrès et sur la magnanimité, considérations qui ne laissèrent pas de doute sur le désir de fusiller Maximilien.

Les avocats continuèrent leurs efforts en désespérant. Ils essayèrent d'intéresser l'armée à une démarche généreuse. Quelle générosité attendre de gens qui avaient toujours été battus, excepté quand ils avaient acheté l'ennemi? Ils ne trouvèrent pour les seconder que le jeune, intelligent et chevaleresque Trevino ! Que pouvait un homme, si estimé qu'il fût, contre toutes les passions, hautes et basses, qui demandaient du sang d'Européen, de prince, de Français?

A Queretaro tout s'assombrissait. Le 7, on avait expulsé tous les étrangers. Le 10, on apprenait que l'armée se prononçait de plus en plus pour la mort de l'empereur et des généraux prisonniers.

On songe alors dans l'entourage de Maxi-

lien plus que jamais à la fuite et on exagère la maladie de l'empereur pour rendre cette fuite moins vraisemblable. Faible ruse qui ne trompait pas ces fils d'Indiens, le plus rusé peuple du monde.

Les nouvelles les plus désespérantes arrivent de San-Luis.

Maximilien reste calme au milieu de ces angoisses. Il est convaincu qu'on le fusillera. « Depuis le commencement, je ne m'attends pas à autre chose. Je me suis préparé déjà deux fois à mourir. »

Il commence à pénétrer le caractère mexicain. Il ne se refuse pourtant à aucune tentative de salut. Entre temps, il accepte une ombre d'espérance.

Vers cette date, par exemple, il dit un jour à M. Hoorickx : « Écrivez au commandant de *l'Élisabeth* qu'il me prépare une chambre à bord. »

M. Hoorickx représenta que cela était fort

inutile, même dangereux. Cette lettre serait évidemment surprise, le complot pour la fuite découvert, et les dissidents ne manqueraient pas cette occasion — qu'ils cherchaient : du moins on en était alors convaincu, tant ils semblaient se mettre en dehors de toute loi sociale et humaine — de faire fusiller les membres du corps diplomatique.

Le bon Maximilien n'insista pas. Il songea à son testament. La postérité, c'était sa grande préoccupation, et, dans ce temps lâche où nous vivons et où nous sommes si étroitement attachés à la glèbe de la petite besogne du jour, cette préoccupation est ce qui doit surtout l'élever et le rendre vénérable à nos yeux.

Il confia la mission d'écrire les événements de son règne à Ramirez, et au prince de Salm-Salm pour ceux de ces événements qui s'étaient passés à Queretaro. Il avait d'abord

adjoint à ces deux personnages le P. Fischer. Un des diplomates, je crois que ce fut le ministre belge, lui fit remarquer que ce prêtre n'avait pas une réputation qui le rendît digne d'un tel office. Son nom fut effacé.

Un personnage, que je ne nomme pas, avait précédemment proposé, pour cette œuvre, le prince de Joinville.

« Non, non, reprit vivement Maximilien, Joinville ferait un pamphlet contre l'empereur Napoléon, en ménageant la France; c'est ce que je ne veux pas. »

Maximilien paraissait convaincu que Napoléon III personnellement avait été sincère et ardent dans le désir de sauver le Mexique de la ruine et de l'anarchie, et qu'il devait la perte de son trône et de sa vie à l'opinion publique française, aveuglée, excitée par l'opposition. Il ne voulait donc pas faire retomber sur Napoléon tout le poids de l'échec.

Un autre détail de ce testament montre bien ce dilettantisme que le pauvre prince garda jusque dans les apprêts de la mort. Il voulait laisser une certaine somme au fiscal qui avait soutenu l'accusation contre lui. Un des diplomates lui fit observer que ce legs, sans doute, était digne de Louis XVI, mais que toutefois il valait mieux ne rien léguer à un pareil *drôle* — les diplomates n'avaient pas pris pour les Mexicains plus de tendresse que les soldats — et réserver l'argent pour les enfants, les veuves de ceux qui étaient morts en défendant la cause impériale et pour le payement des dettes qu'il avait contractées. L'empereur céda à contre-cœur. On recherchera sans doute, un jour, comment ses héritiers ont rempli ces devoirs.

Le 11, on apprit que l'étrange conseil de guerre dont nous avons parlé devait tenir ses séances au théâtre de la ville et siéger sur la scène.

Tous ceux qui entouraient Maximilien comprenaient ces efforts auxquels se livraient sans repos la vanité et la haine des Mexicains. Il s'agissait de bafouer, de ridiculiser, de déshonorer, si l'on pouvait, comme bientôt de torturer, de faire mourir dix fois ce prince, aujourd'hui affaibli, malade, prisonnier, mais dans lequel ces Mexicains voyaient toujours le représentant de cette poignée de Français qui les avait battus, conquis, mis en fuite et rejetés, malgré les distances et les déserts, jusqu'aux frontières des États-Unis. Maximilien devina bien, lui aussi, que c'était là le mobile et le but. Il refusa de se rendre sur cette scène. Il y laissa les juges. Les auditeurs avaient le parterre et les loges.

La sanglante farce devait commencer le 12.

Ce n'était pas, avons-nous dit, sa conclusion qui préoccupait l'empereur; il avait une autre pensée qui lui tenait au cœur. Lui,

comme tous ses amis, comme ses avocats, qui nous le disent avec une satisfaction de vanité patriotique mal dissimulée, étaient surpris de n'apprendre rien de l'Europe. Comment! toutes les puissances européennes l'avaient reconnu, tous les princes d'Europe étaient ses alliés ou ses parents; c'était pour eux, en songeant à eux, qu'on l'écrasait; et nul ne parlait! Tous l'abandonnaient aux mains de ces sauvages. Nul ne protestait, nul n'envoyait même une phrase à son aide.

Il ignorait que tous, au contraire, s'étaient agités et avec zèle; mais l'entremise avait été confiée aux États-Unis, les seuls qui parussent en situation de la faire valoir, et elle s'était arrêtée là. Les Yankees avaient-ils accepté la mission pour l'escamoter, pour en annihiler les résultats?

C'est encore ici une des parties douloureuses de ce récit, et je voudrais pouvoir me

taire, par respect pour ce peuple en qui l'on doit admirer l'énergie de l'humanité; mais je n'ai pu garder aucun doute : c'est aux États-Unis surtout qu'il faut attribuer le meurtre de Maximilien.

J'espère pouvoir un jour démontrer, par une preuve matérielle, que ce meurtre, ils l'ont conseillé. Aujourd'hui je peux seulement prouver qu'en faisant signe, — un signe presque imperceptible, — de le vouloir déconseiller, ils ont travaillé de telle sorte qu'il arrivât.

Ce meurtre, ils le désiraient. C'étaient bien eux qui avaient été attaqués, humiliés par l'expédition française et par Maximilien. Ils avaient été arrêtés dans l'exécution d'un plan de conquête qui est tout leur avenir, humiliés dans un orgueil qui est toute leur énergie présente. Pour chasser Maximilien et les Français, ils eussent aventuré leur dernier homme et leur dernier dollar! et on les

avait attaqués et humiliés au moment où ils n'avaient ni un homme ni un dollar à mettre au service de leur puissance et de leur honneur. Enfin, ils avaient renvoyé les Français agresseurs, mais il fallait étendre et marquer leur victoire, il fallait imprimer dans le sang d'un roi, d'un protégé de la France, ce soufflet qu'ils avaient donné à la France impériale. C'étaient eux surtout qui avaient intérêt à mettre ce cadavre, le plus noble et par là le plus significatif, à la vue éternelle de tout Européen qui songerait jamais à venir arracher aux Yankees un lambeau, si petit qu'il fût, de l'Amérique.

Aussi, quand on avait parlé au Sénat, le seul directeur de la politique étrangère, du sort de Maximilien et du devoir de lui sauver la vie, le Sénat avait répondu que Maximilien était un flibustier et que les États-Unis n'avaient aucune raison de vouloir qu'il ne subît pas le sort des flibustiers.

Cette doctrine sauvage pouvait se soutenir soit au Capitole, soit entre les grogs et les cigares, chez Romero; mais Seward ne pouvait l'exprimer aussi sénatorialement aux représentants du frère, de la cousine, de l'allié intime de Maximilien, aux représentants de l'Autriche, de l'Angleterre, de la France. Il y fallait quelque hypocrisie.

Il écrivit ostensiblement à M. Campbell, ambassadeur des États-Unis auprès de Juarez, et lui enjoignit de réclamer la vie sauve pour l'empereur. Secrètement, que lui écrivit-il? C'est ce que nous ne savons pas encore exactement.

Campbell répondit qu'il n'avait pas le moindre désir de faire une telle démarche, et qu'il aimait mieux faire un voyage d'agrément à la Nouvelle-Orléans, où il se rendait de ce pas. Toutefois, il consentit à écrire une lettre à Juarez.

Cette lettre, il l'écrivit; il y disait d'un ton

très-doux que les États-Unis ne seraient pas très-contents de voir les républicains du Mexique se conduire comme des sauvages. Cette lettre eût suffi pour faire fusiller Maximilien, quand il n'y eût pas eu cent autres raisons. Campbell savait bien que c'était tout simplement exalter jusqu'au délire la faiblesse vaniteuse de ces héros; c'était leur fournir l'occasion de fanfaronnades, de rodomontades; c'était, pour les *supremos poderes*, l'irrésistible tentation de montrer à leurs triomphants sujets, aux vainqueurs de Queretaro, que l'on pouvait résister à tout, même aux Yankees, et que l'on allait repousser les États-Unis comme on avait repoussé l'Europe coalisée! On allait faire cette démonstration sans danger, car Juarez connaissait à merveille le sentiment intime du gouvernement des États-Unis.

Ainsi, quand Juarez eût voulu songer à gracier Maximilien, cette lettre l'en eût

empêché, car cette lettre eût fait dire aux journalistes et à l'armée du Mexique qu'on reculait devant ces Yankees.

D'ailleurs, dans le cas probable qui était que Juarez ne songeait pas à faire grâce, Campbell savait bien que ce n'était pas avec une lettre qu'il l'eût fait changer d'avis; car, avec les Mexicains, il ne faut point écrire, parlementer, *palabrar*, mais agir de près et *manu forti*. Encore une fois Seward et Campbell le savaient mieux que personne.

On comprendrait aisément tout cela si je pouvais mettre sous les yeux les nombreux, présomptueux et pompeux articles des gazettes mexicaines sur la NOTA DE CAMPBELLO.

J'espère, je le répète, connaître un jour ce qui était écrit entre les lignes de cette *nota*. Mais, si l'on veut les deviner, on peut lire la lettre d'un personnage notable qui résume ainsi, et qui a le droit de

le faire, l'opinion des États-Unis en cette affaire :

« ... Le gant jeté par l'Europe a été relevé, les menaces ridiculisées et les atteintes punies. Maximilien, coupable du crime de lèse-majesté populaire, a été puni... Rien de plus simple et de plus naturel...

« La condamnation de Maximilien est un acte politique mûrement conçu et froidement accompli avec l'approbation du parti républicain des États-Unis tout entier. Or le parti républicain, c'est le parti qui est au pouvoir...

« La tête de Maximilien est au nouveau monde ce que fut celle de Louis XVI à l'ancien. Les Bourbons ne se sont jamais relevés en France, la monarchie ne se relèvera jamais en Amérique.

« Si l'Europe n'en est pas convaincue, qu'elle essaye de nouveau. Nous sommes prêts. »

C'était quelque chose comme cela qui était écrit entre les lignes de la missive où Campbell demandait officiellement, au nom des États-Unis, la grâce de Maximilien.

XIX

CONDAMNATION DE MAXIMILIEN.

Le 13 juin, à huit heures du matin, le conseil de guerre s'était installé à Queretaro au théâtre Iturbide, brillamment illuminé et rempli d'une foule silencieuse. Une estrade avait été établie au fond du théâtre; à droite se trouvait le bureau du conseil, en face trois banquettes pour les accusés et leurs défenseurs.

Maximilien, convaincu qu'Escobedo, Lerdo, les suprêmes pouvoirs, malheureux de ne pouvoir, à la mode de leurs pères indiens, le torturer physiquement, inventeraient toute torture morale pour se venger de lui et lui arracher un mouvement de faiblesse, Maximilien vit dans le choix de cet emplacement une intention de l'humilier et,

nous l'avons indiqué, de le ridiculiser. Il refusa de s'y rendre. On hésita à l'y traîner. Il était réellement alors très-souffrant.

Miramon et Mejia furent amenés en présence du conseil, à neuf heures du matin.

Le lieutenant-colonel fiscal, Manuel Aspiroz, débuta par la lecture des pièces du procès. Le procès particulier de Mejia commença. Le licencié Prospero Vega, de Queretaro, défendit l'illustre général avec une éloquence que les journaux d'alors nomment cicéronienne. On fit sortir cet accusé; on amena Miramon. Les avocats Jauregui, de San-Luis, et Ambrosio Moreno, de Queretaro, prirent la parole.

Vint le tour de l'empereur. On constata l'impossibilité où il se trouvait de comparaître. Le procès continua. Vasquez et Ortega commencèrent leur plaidoyer.

Les treize points d'accusation se réduisaient à trois :

1° Maximilien était un flibustier;

2° Il avait été le complice des Français pour la destruction du Mexique;

3° C'était un homme féroce, qui avait signé la loi du 3 octobre, au nom de laquelle tous les rebelles saisis les armes à la main devaient être considérés comme des bandits.

Ortega n'eut pas de peine à montrer l'ineptie de la première accusation, la fausseté de la seconde. Quant à la troisième, il raconta ce qui s'était passé. Maximilien avait longtemps résisté à ce décret, que lui demandaient avec instance les Français. Enfin, on lui affirma et il dut croire que Juarez avait quitté le pays, qu'il n'y avait plus même l'ombre d'un gouvernement hostile et qu'il n'y avait plus que les bandits qui tinssent la campagne. Il hésitait encore pourtant, il rassembla son conseil, composé en ce moment de libéraux, leur dit de la façon la plus touchante qu'on le harcelait pour

obtenir de lui ce décret, que lui, étranger, devait s'en rapporter à eux, qu'il signerait la décision qu'ils allaient prendre, et qu'ils eussent à y bien penser, car c'est sur eux que Dieu ferait retomber la responsabilité. A l'unanimité, les ministres décidèrent que cet acte était juste, nécessaire, conforme d'ailleurs à la loi mexicaine, aux décrets portés par Juarez lui-même, — ainsi que le prouvait la loi de janvier 1862.

Ortega ajoutait : « Pour tout gouvernement, c'est un droit et un devoir de se défendre ; mais ce décret, pour Maximilien, ne fut que comminatoire, et il annonça officiellement que jamais, en aucun temps, à quelque heure que ce fût, qui que ce fût demandant grâce ne serait refusé. »

A neuf heures du soir, le conseil décida qu'il allait lever la séance et remettre la suite du procès au lendemain.

On ramena Mejia et Miramon, comme on

les avait menés, au son de la musique militaire.

La vaillante princesse de Salm n'a pas perdu tout espoir de sauver l'empereur : on a acheté, cent mille dollars, l'appui d'un colonel mexicain. Celui-ci demande qu'on achète un deuxième colonel. On accepte. A neuf heures du soir, tout est prêt : l'empereur et ses compagnons n'attendent que le signal. Il n'est pas donné.

Le 14, de grand matin, on vient saisir le docteur Basch. Escobedo le fait emprisonner en lui disant que, si l'archiduc fait la moindre tentative de fuite, lui Basch sera pendu. Le même jour ou le suivant (mes renseignements sont, chose bizarre, divers sur ce point, assez notable pourtant), on expulse la princesse de Salm. On ordonne aux diplomates européens de quitter la ville immédiatement, sous peine de mort. On les entasse dans une voiture qui les mène à Tacubaya.

Ce même jour on annonça à Maximilien la mort de l'impératrice Charlotte. L'empereur pleura abondamment; mais cette nouvelle fut comme une bénédiction providentielle : « C'était, dit-il, le dernier lien qui l'attachait à la vie. »

Pendant ce temps le procès continuait. Il avait été repris à huit heures du matin, au même théâtre. Le fiscal répondit aux avocats, qui répliquèrent.

Vasquez montra la réprobation universelle tombant comme un anathème sur le Mexique. Mais qu'importait à ces Mexicains, qui préféraient la réprobation à l'obscurité?

Quant à Ortega, il écrasa les juges, de l'aveu même des plus hostiles auditeurs.

« En le regardant, nous nous rappelions la monstrueuse beauté de Mirabeau, dominant l'auditoire, enflammant les débats, bondissant comme l'inépuisable torrent d'une irrésistible improvisation. »

Mais que pouvaient toute raison, toute éloquence, dans une telle cause? Il fallait la mort de Maximilien.

A dix heures, le conseil se retira pour délibérer.

A onze heures et demie, on sut que la sentence, dont on ne connaissait pas encore la teneur, était rendue.

Le lendemain 15, on apprit que le conseil avait condamné les trois coupables, Maximilien d'Autriche, Tomas Mejia et Miguel Miramon, *á la ultima pena.*

A midi, un prêtre se présenta.

— Je ne me confesse pas à tout le monde, dit Maximilien en souriant, j'ai fait venir le P. Soria pour voir si nous pouvons nous entendre sur certaines questions.

Le lendemain 16, à onze heures, on ouvre les portes avec grand fracas. Le fiscal vient lire la sentence qui a été confirmée par Escobedo. L'empereur écouta tranquillement.

— C'est pour trois heures, dit-il; encore quatre heures : nous avons le temps de tout terminer.

Il emprunta quelque argent pour ses dernières dépenses, et il demanda que son corps fût enterré à côté de celui de l'impératrice.

A une heure on dit la messe; les trois condamnés communient.

A deux heures, l'empereur dit :

— Vraiment, la mort est plus légère que je n'imaginais. Je suis entièrement prêt. Vous direz à ma mère que j'ai fait mon devoir comme soldat et que je suis mort en bon chrétien.

A trois heures, moment indiqué pour l'exécution, personne ne vient.

Une heure se passe dans une angoisse indicible. L'empereur seul s'entretenait gaiement avec le confesseur et les avocats.

Enfin, à quatre heures, on apprend que l'exécution est remise au 19.

— C'est dur, dit l'empereur. J'étais si complétement prêt.

— C'est atroce ! murmura quelqu'un ; ces misérables jouent avec les angoisses et veulent faire mourir les condamnés à plusieurs reprises.

— Du reste, continua l'empereur, je ne suis plus de ce monde.

En effet, à partir de ce moment, il s'oublia complétement. Il agit comme un homme qui n'a plus d'intérêt personnel et qui n'appartient plus à la terre. Toutefois il songeait à ses compagnons, et il écrivait à Juarez pour demander la vie de Mejia et de Miramon.

« Je désirerais que vous fissiez grâce de la vie à don Miguel Miramon et à Mejia, qui ont souffert avant-hier toutes les angoisses et toutes les amertumes de la mort, afin que, comme je l'ai exprimé quand je me suis constitué prisonnier, je sois seul victime. »

Réponse négative.

Pendant ce temps, les deux avocats restés à San-Luis, tous les étrangers, tous les Mexicains honorables de la ville, le baron Magnus, font des efforts surhumains pour obtenir la grâce des condamnés. Tout est inutile : Juarez, Lerdo, Mejia (le Mejia ministre de la guerre libérale), Iglesias, *los supremos poderes*, répondent à l'envi que la justice et le bien du pays s'opposent à la clémence. « Ils ont, du reste, mûrement réfléchi. Leur conscience est fort tranquille. Ils prennent, devant la postérité, la responsabilité de leurs actes. »

« Le courrier des États-Unis, qui venait d'arriver, n'apportait aucune lettre, pas une simple note, aucun message ayant rapport à la captivité de l'archiduc. »

J'appelle l'attention sur cette observation de Riva Palacio.

Les défenseurs de Miramon et de Mejia arrivent, avec une pétition des dames de

Queretaro. Les dames de San-Luis vont la porter à Benito Juarez. Vains efforts !

Dans la nuit du mardi, madame Miramon arrive à San-Luis. Elle accourt, entourée de vingt dames en pleurs, auprès des avocats. « Y a-t-il quelque espoir de sauver son mari ? »

Elle a presque perdu la raison, ses paroles sont ardentes, vagues, incohérentes. Elle veut aller, à deux genoux, demander la vie de son mari.

Benito Juarez demanda qu'on lui épargnât ce pénible entretien.

Toutefois la légende assure que madame Miramon parvint à voir le président, qu'elle se traîna pendant des heures entières à ses pieds.

« *Señora, no se puede*, » se contentait de répondre Juarez.

La légende ajoute que, la veille de son exécution, Miramon vit un officier venir lui

offrir les moyens de fuite, et qu'il les refusa, ne voulant point se sauver sans l'empereur.

Je n'ai nulle confiance en cette légende.

A San-Luis, l'émotion gagnait tout, excepté *la vessie de fiel*, Lerdo, qui, à son tour, ne permettait pas à Juarez d'être ému. La Torre lui-même ne put s'empêcher de s'écrier d'une voix sanglotante, en saisissant la main du président :

« Assez de sang répandu, afin qu'il n'y ait pas à l'avenir un abîme entre les défenseurs de la république et les vaincus ! »

Juarez se contenta de prophétiser : « Il ne vous est pas donné de comprendre les motifs de justice sur lesquels est basée cette rigueur. Le temps permettra d'apprécier cette mesure. »

A Queretaro, Escobedo avait trouvé que la question du cadavre, de l'embaumement, de l'enterrement, pouvait remplacer cette angoisse de la mort menaçante qu'il n'avait

pu faire durer, le 16, plus d'une heure. On saurait bien par là empêcher Maximilien d'oublier un instant son prochain supplice.

Maximilien avait demandé que son corps fût embaumé et envoyé auprès de celui de sa femme. On avait consenti ; puis on souleva des difficultés.

Le 18, à trois heures, on vint dire à Maximilien qu'Escobedo voulait traiter cette question-là personnellement avec lui ; puis qu'il fallait écrire à Escobedo ; faire l'abandon du cadavre par écrit, le léguer, donner une sorte de reçu, antidaté naturellement, de son propre corps.

— C'est vraiment trop fort, dit l'empereur.

Ce fut la seule marque d'impatience qui lui échappa pendant son agonie.

Il écrivit à Escobedo. On sait comment cela fut inutile, et quelles conditions ces magnanimes mirent à la reddition de ces dépouilles.

Maximilien écrivit une dernière fois à Juarez. La lettre ne devait être remise qu'après l'exécution. Elle restera comme un des documents les plus nobles et les plus touchants de cette histoire, mais aussi comme la marque de cette persévérance d'illusions que gardait Maximilien sur le caractère de ses bourreaux.

« Queretaro, le 19 juin 1867.

« Monsieur Benito Juarez,

« Prêt à recevoir le coup fatal pour avoir voulu essayer de nouvelles institutions destinées à mettre un terme à la guerre civile qui déchire ce pays depuis tant d'années, je perdrais volontiers la vie si son sacrifice pouvait contribuer à la paix, à la prospérité de ma nouvelle patrie.

« Intimement convaincu qu'on ne peut rien fonder de stable sur un terrain impré-

gné de sang et continuellement agité par de nouvelles commotions, je viens vous conjurer, de la façon la plus solennelle et avec la sincérité propre aux moments suprêmes dans lesquels je me trouve, de faire que mon sang soit le dernier répandu.

« J'ai l'espoir qu'avec la persévérance que je me suis plu, au milieu de la prospérité, à reconnaître et à louer en vous, et avec laquelle vous avez défendu la cause aujourd'hui triomphante, vous vous consacrerez à la plus noble des tâches, qui est celle de réconcilier les esprits et de fonder d'une manière durable la paix dans ce malheureux pays.

« MAXIMILIEN. »

Il envoya aussi une lettre de remercîments à chacun de ses quatre défenseurs. Quoique la formule de ces quatre missives soit à peu près semblable, on sent toutefois une gamme décroissante d'affectueuse gratitude, et des-

cendant de Riva Palacio à Ortega, à La Torre et à Vasquez.

Maximilien, au moment de mourir, eut peut-être quelque regret de la sévérité de son jugement sur la France ; du moins voulut-il montrer que tout ce qui était français ne lui était pas déplaisant. Il écrivit à l'un de ses derniers chefs de cabinet, au capitaine Pierron, dont la ferme intelligence et le caractère loyal avaient conquis sur son esprit une véritable autorité. Dans cette lettre, son esprit s'abandonne plus qu'en face de ses avocats, qui étaient, en somme, ses ennemis politiques, ennemis nobles et généreux, sans doute, mais les amis de ses bourreaux ; et son cœur se montre dans toute sa grâce caressante.

« Mon cher capitaine Pierron,

« A ma dernière heure, je pense encore à votre bonne amitié si cordiale et aux servi-

ces que vous m'avez rendus avec tant de loyauté..

« Je profite de ces derniers instants pour vous envoyer un suprême adieu : je veux vous remercier de nouveau de votre franchise, de votre attachement et du dévouement que vous m'avez montré en toute occasion.

« Cet épanchement est cher à mon cœur.

« J'espère que vous conserverez mon souvenir après ma mort, et je fais des vœux pour que vous viviez heureux et tranquille.

« N'oubliez pas celui qui a été, jusqu'à son dernier soupir, votre tout affectionné.

« MAXIMILIEN. »

XX

EXÉCUTION DE L'EMPEREUR, DE MIRAMON ET DE MEJIA.

Les dernières heures approchaient. La dernière journée était entamée. Il restait quelque doute, dans l'opinion, sur la décision de Benito Juarez ; mais, quelle que fût cette décision, les journaux mexicains étaient convaincus que les *supremos poderes* ne pouvaient manquer l'héroïsme que pour conquérir la *magnanimita.*

Le *Progreso de Queretaro* (19 juin) hésite entre les deux :

« S'il condamne, le Mexique frappera toute l'Europe de respect, et si jamais un autre arlequin veut venir ici essayer son apprentissage de roi, il tremblera en voyant comment nous traitons les aventuriers !

« S'il pardonne, le Mexique se montrera grand et magnanime, et le laurier qui couronne le front de la patrie sera seulement teint du sang versé dans les glorieuses victoires que nous venons de remporter. »

Mais il y avait trop de monarques européens à vaincre d'un seul coup en tuant Maximilien, pour que Juarez, Lerdo, Escobedo et autres, ne continuassent pas à se montrer glorieux.

Maximilien devait mourir, car Maximilien était, comme les journalistes le savent fort bien dire à leurs compatriotes à cette même date, — et c'était montrer la cape rouge au taureau furieux, — « premier frère de Sa Majesté Impériale et Royale Apostolique François-Joseph, empereur d'Autriche, cousin de la reine de l'empire britannique, du roi d'Italie, de la reine d'Espagne, du roi de Suède, allié de l'empereur des Français, » etc.

C'étaient là les vrais crimes de Maximilien.

La république mexicaine n'avait pas le droit de se montrer magnanime en face de tant de princes qu'on fusillait avec les balles qui étaient destinées à Maximilien.

« Ah ! disait un autre journal, la sensation va être profonde, indescriptible, en Autriche, aux Tuileries, dans tout le vieux monde. En France surtout ! Cette ombre accusatrice se lèvera contre Louis-Napoléon, comme celle de Banco devant Macbeth ! Le nom de l'archiduc sonnera comme une cloche funèbre, comme la cloche du cimetière, dans la Chambre des députés, contre les ministres du despote français. »

Mais oublions ces enthousiasmes de sicaires, et revenons à la petite chambre où la victime mène ses dernières heures et cherche une paix que ces héros ne lui veulent même pas accorder.

A cinq heures du soir, le mardi 18 juin, Maximilien apprit que l'on avait refusé la

grâce de ses deux compagnons Mejia et Miramon.

A huit heures, il se coucha. A neuf heures, on vint lui dire qu'on voulait lui parler au nom d'Escobedo. Le supplice indien, au poteau des tortures, continuait : Escobedo lui envoyait quelqu'un pour lui parler de son embaumement. On lui annonça que ses désirs là-dessus seraient exécutés.

Maximilien passa une heure à lire dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, que le P. Soria lui avait envoyée sur sa demande.

A dix heures, il éteint sa bougie et s'endort.

A onze heures et demie quelqu'un entra. Le docteur Basch se leva tout joyeux. Il espérait encore.

C'était seulement le supplice mexicain qui continuait : Escobedo avait supposé que Maximilien pouvait bien être endormi ; il fallut le réveiller. Escobedo voulait lui souhaiter le bonsoir.

L'empereur ralluma sa bougie. Escobedo entra. On les laissa seuls. Quelques minutes après, le général sortit; Basch entra.

— C'est, dit l'empereur, Escobedo qui vient prendre congé de moi. C'est dommage, je dormais si bien !

Il éteint encore une fois sa bougie. Une heure se passe. La respiration est égale. Il est endormi de nouveau.

A trois heures et demie, il se réveille. Basch fait lever les deux domestiques. A quatre heures, vient le confesseur. A cinq heures, Maximilien et les deux généraux entendent la messe.

A cinq heures trois quarts, les condamnés déjeunent avec un poulet, une demi-bouteille de vin, du café.

Pour la seconde fois Maximilien remet son alliance à Basch ; il lui rappelle les recommandations qu'il lui a déjà faites à l'égard de plusieurs personnes. Il met un sca-



Peloton chargé de l'exécution de Maximilien.

pulaire dans la poche de son gilet, en disant : « Vous le porterez à ma mère. »

A six heures et demie arrive Vicente Riva Palacio, avec les soldats. Maximilien se place au milieu du piquet d'exécution et l'on se met en marche.

Au bas de l'escalier, il donne une dernière fois, en souriant doucement, la main à Basch, qui ne peut suivre : ses forces le trahissent ; il tombe évanoui.

L'empereur continue sa route avec ses avocats.

Arrivé sur le seuil de sa prison, il regarde autour de lui, au-dessus de lui, tout ce qu'il pouvait apercevoir de cette terre qu'il allait bientôt quitter et dont son âme de poëte comprenait et goûtait si bien les beautés.

— Quel beau ciel ! dit-il en s'adressant à Ortega ; c'est ainsi que je désirais qu'il fût le jour de ma mort.

Au sortir de la prison, les avocats lui firent leurs adieux.

Chacun des trois prisonniers monta dans une voiture avec un prêtre.

On allait à ce cerro de la Campana, à ce pic élevé, situé en dedans des fortifications de la ville, à un kilomètre des dernières maisons. C'est là, on se le rappelle, que Maximilien aimait à venir pendant le siége, parce qu'on embrassait une large vue du pays, de la ville et de l'ennemi. C'est là aussi qu'il avait été cerné après la trahison de Lopez et forcé de se rendre.

La route était longue, du couvent des Capucines au cerro. Une partie de l'armée triomphante suivait les voitures. La ville était muette, déserte, les maisons closes ; parfois l'on apercevait quelque visage curieux, respectueux ou compatissant, qui avait voulu voir une dernière fois le prince et qui se retirait.

A un moment de ce funèbre voyage, on vit une femme échevelée, le sein nu, qui, portant un enfant dans ses bras, traversait les rues, folle, criant grâce. C'était la femme de Mejia. L'illustre et vaillant Indien ne put résister à ce coup : sa sereine gravité céda et on le vit tomber en tristesse.

On arrive au cerro. Une certaine quantité de curieux s'y étaient portés, des Indiens surtout; car, pour l'Indien, avant de croire, il faut voir.

On s'arrêta à quelques pas de l'endroit où l'empereur s'était rendu le 15 mai. Maximilien, me dit-on, chercha des yeux, et avec un paisible et fugitif sourire, cet endroit, où, pour la dernière fois, il avait été soldat et souverain. Il secoua la poussière qui avait recouvert ses vêtements et s'avança, la tête droite, sans nulle exagération de roideur.

Un peloton du premier bataillon de Nuevo-Léon, chargé de l'exécution, se détacha.

Toutes les troupes de Queretaro, environ quatre mille hommes, se déployèrent derrière le peloton.

Les condamnés s'arrêtèrent à quelque distance d'un vieux mur en abode; ils se retournèrent, faisant face au peloton et à toute l'armée.

L'officier qui commandait ce peloton s'approcha de l'empereur et lui dit qu'il n'avait pas cherché ni désiré la mission qu'il était forcé de remplir, et il suppliait l'empereur de ne pas mourir en le détestant.

— Jeune homme, dit l'empereur, je vous remercie de votre compassion, mais le devoir du soldat est d'obéir. Accomplissez l'ordre qui vous a été donné.

Il offrit à chacun des soldats une once d'or, en les priant de bien viser à la poitrine. Le peloton se plaça à un mètre des victimes.

Maximilien embrassa Miramon et Mejia, en leur disant :

— Nous allons, dans un instant, nous revoir en l'autre monde.

Puis, quittant la place qu'il occupait au milieu des deux généraux, il se tourna vers Miramon, auquel il n'avait peut-être pas rendu toujours pleine justice, et il lui dit avec sa chevaleresque courtoisie :

— Général, les souverains admirent les braves : avant de mourir, je vous cède la place d'honneur.

Il dit ensuite à Mejia, qui ne pouvait oublier la scène qui venait de frapper ses regards, et qui voyait toujours sa femme et son enfant :

— Général, ce qui n'a pas été récompensé sur la terre le sera certainement au ciel.

Ainsi, avec le cœur d'un homme bien plus élevé que la dignité impériale, d'un homme intelligent, sensible, bon, et, à ce dernier moment, héroïque, il avait, oubliant son propre sort et dédaignant la mort, de

lui si voisine, pensé uniquement à ses deux compagnons. Il leur avait dit à tous deux le mot simple et vrai, et à chacun d'eux le mot qui pouvait le mieux lui plaire et le consoler. « Dans un instant, nous allons nous revoir, » avait-il dit, pour faire oublier le moment d'angoisse. Puis il avait honoré le fier Miramon et caressé le bon Mejia. Il avait parlé noblement à l'orgueil de ce Franco-Hispanol, et doucement à la piété de l'Indien. Je n'ai trouvé nulle part une plus sublime liberté d'esprit.

Maximilien prit la gauche de Miramon, et se trouva ainsi à l'extrême droite de la foule qui les regardait.

Il s'avança et prononça quelques mots d'une voix claire et tranquille. Quelles sont ces paroles? Il y a plusieurs versions.

La haine juariste assure que « Maximilien demanda pardon aux Mexicains pour tout le sang qu'il avait fait verser. »

Le peuple, l'opinion, la légende nous ont livré la version suivante bonne à conserver, car elle est l'interprétation de la masse, l'amplification populaire :

« Mexicains, les hommes de mon sang et de mon origine sont appelés par la Providence à faire le bonheur des peuples ou à être martyrs. Appelé par un grand nombre de Mexicains, je suis venu au Mexique pour le bien du pays, et non par ambition... Mon désir était de faire le bonheur de ma patrie, celui de mes compagnons d'armes que, avant de recevoir la mort, je veux remercier de leurs sacrifices. Mexicains, que mon sang soit le dernier versé, et que Dieu veuille qu'il puisse cimenter le bonheur et la paix de ce malheureux pays ! »

Ces paroles résument bien, sans doute, les pensées de Maximilien; mais il avait une trop grande délicatesse d'esprit, un tact trop fin, un sentiment trop artistique, pour faire

un aussi long discours en de telles circonstances; comme aussi il n'était pas assez soldat et il était trop poëte pour se borner à cette exclamation qu'on donne pour sa parole dernière :

« Mexicains, que mon sang soit le dernier versé, et qu'il régénère ce malheureux pays ! »

Je choisis une version intermédiaire, non pas cette version politique que nous offre le patriotisme partial de Riva Palacio :

« Je vais mourir pour une cause juste, celle de l'indépendance et de la liberté du Mexique. Je désire que mon sang puisse cimenter le bonheur de ma nouvelle patrie. Vive le Mexique ! »

Je préfère les paroles plus touchantes et plus vagues que nous donne le docteur Basch, d'après le docteur mexicain Reyes qui assistait à l'exécution. Il me semble que j'y retrouve mieux l'âme et l'esprit de Maximilien.

« *Que mi sangre sea la última que se derreame, en sacrificio de la patria. Y si fuere necesario alguno de sus hijos, sea para bien de la nacion y nunca en traicion de ella.*

« Que mon sang soit le dernier offert en sacrifice à la patrie, et que ses fils désormais meurent pour défendre le pays et non pour le détruire ! »

Miramon protesta d'une voix énergique et qui remua bien des cœurs contre l'accusation de trahison dont on le chargeait; il jetait un regard dominateur sur cette armée qu'il avait presque constamment battue :

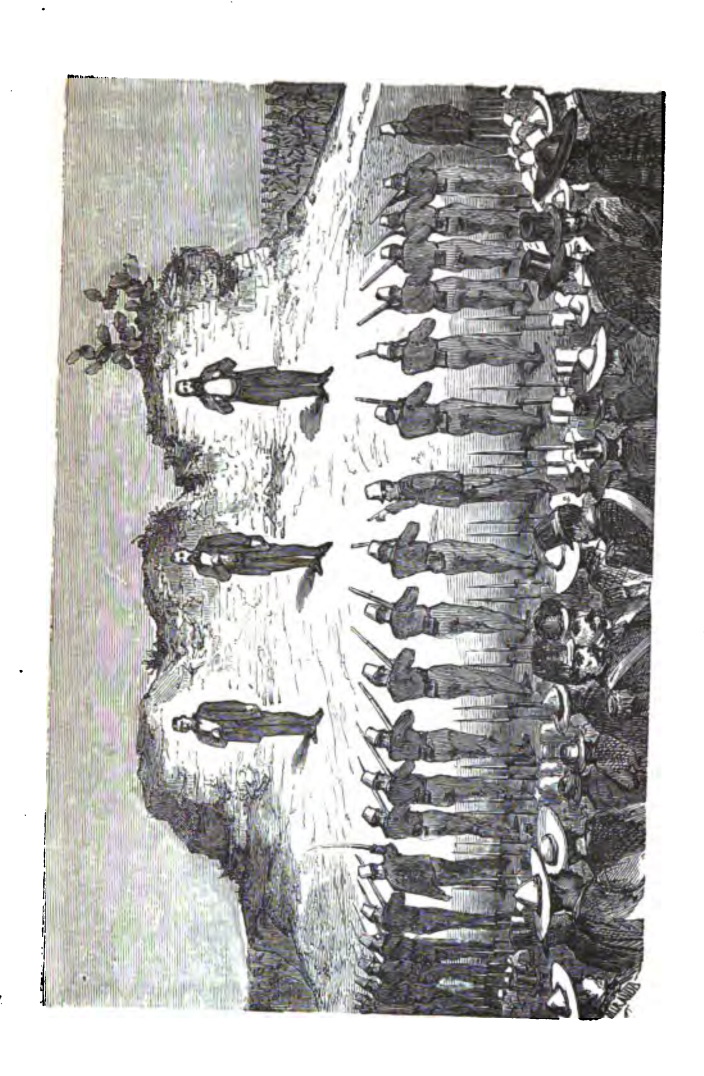
« Soldats du Mexique, concitoyens, au moment où la vie ne m'appartient déjà plus, où dans quelques minutes je serai mort, je déclare à la face du monde que c'est une honte de m'accuser de trahison. J'ai combattu pour mon pays, dans l'intérêt de l'ordre, et c'est pour cette cause que je tombe

aujourd'hui avec honneur. Jamais mes fils ne seront atteints par la calomnie dont on a indignement cherché à me souiller. Vive le Mexique! Vive l'empereur! »

Mejia recommande sa femme et son fils, — il les voyait toujours comme il venait de les apercevoir, — à Escobedo à qui il avait plusieurs fois sauvé la vie, et qui, dans sa magnanimité, lui promit de protéger les siens.

Maximilien avait placé les deux mains sur sa poitrine pour indiquer où il fallait tirer, et il écoutait, le pied en avant, la taille droite, la figure sereine. Son œil bleu si doux regardait vaguement les pics de la Cordillière, ces montagnes du Cimetière où il avait naguère remporté une si brillante victoire. Mais ses pensées étaient au delà de cet horizon, et l'on dit qu'on l'entendit murmurer : « Pauvre Charlotte! »

Un roulement se fit entendre. Toutes les cloches de la ville sonnèrent le glas funèbre.



Les trois cadavres de ces vaillants étaient étendus au milieu du sang qui coulait et du feu qui avait pris à leurs habits. On les avait fusillés à un mètre de distance.

Il était environ sept heures. Je dis environ, car, — et cela nous est une grave leçon pour nous autres historiens, — même pour ce fait, pour cette date si contemporaine et qui eut tant de témoins, je trouve le doute, et, si je prends les gazettes de Queretaro de ce jour même, je vois l'une me donner six heures trois quarts, quand l'autre m'indique sept heures dix minutes.

« Et l'archiduc et ses deux généraux moururent, la main sur la poitrine, en se carrant comme trois vétérans à une grande parade. »

Et cette étrange vanité mexicaine qui, par-dessus tout, avait été le bourreau de Maximilien, se félicite, elle est satisfaite; elle laisse échapper le mot de cette situa-

tion : « Nous pensons que de ce cerro sortira un cri suprême qui résonnera dans le globe entier d'heure en heure, de siècle en siècle, de trône en trône, de peuple en peuple : Vive la République! le jour de gloire est arrivé. »

Don Benito Juarez et sa bande héroïque et magnanime croyaient qu'il suffisait d'avoir assassiné Maximilien et ses trois compagnons, — car je n'oublie pas le brave Mendez, — pour se mettre à la tête des destinées de la république universelle et de l'humanité.

Mais le grand cœur de cette noble race espagnole n'avait pas cessé de battre dans toutes ces poitrines; et l'on vit bientôt, dit-on, une procession de femmes vêtues de deuil qui s'avançaient : les dames de Queretaro venaient sous les yeux mêmes d'Escobedo tremper leur mouchoir dans le sang des victimes.

On éteignit le feu qui brûlait les vêtements de l'empereur, on enveloppa le cadavre, et on le ramena à l'église des Capucines.

Maximilien était aisément reconnaissable. On avait donné ordre de ne pas tirer à la tête, pour éviter ces légendes, dangereuses en un tel pays, et qui font si aisément ressusciter les personnages frappés d'une mort brusque. Maximilien fut donc aisément reconnaissable, le visage n'avait subi aucune atteinte.

Malgré ces précautions, la légende ne s'est pas tenue pour battue. Nous avons rencontré des gens, sages d'ailleurs, qui ont voulu nous montrer Maximilien à Paris dans ces derniers temps. Peut-être un jour les Indiens de la sierra Gorda le suivront-ils à la conquête de Queretaro.

« Vers huit heures, ce 19 juin, Vincente Riva Palacio revint, dit le docteur Basch. On

voyait qu'il contenait avec peine son émotion. Il me présenta la main et dit d'une voix presque étranglée :

« — C'était une grande âme ! »

Basch put aller assister à l'embaumement. On le mena à l'église. Il retrouva là l'inspecteur général de l'armée, le docteur Ignacio Rivadeneira.

Le cadavre reposait sur une table, recouvert d'un linge. Le visage n'était pas défiguré. Six blessures avaient été reçues, trois au bas-ventre, trois à la poitrine. On avait tiré à bout portant. Le corps avait été traversé de part en part. Chacune des trois blessures de la poitrine était mortelle. La première avait percé le ventricule gauche du cœur, la deuxième avait coupé le gros vaisseau, la troisième avait percé le poumon droit. L'agonie dut être courte, à cause même de la simultanéité de ces trois blessures.

On raconte qu'après une première décharge

l'empereur fit signe avec la main, et prononça quelques paroles pour commander de nouveau le feu. Les blessures montrent que tout cela est de pure invention. Il ne put y avoir que les convulsions produites à chaque mort déterminée par une hémorrhagie foudroyante.

XXI

FIN DU SIÉGE DE MEXICO. — REDDITION DE LA VILLE.
CAPITULATION DE LA CONTRE-GUÉRILLA.
PORFIRIO DIAZ. — MARQUEZ.
INTERNEMENT DES FRANÇAIS A PUEBLA.
DÉLIVRANCE.

Nous avons laissé Mexico le 19 au soir, au moment où l'on apprend définitivement la défaite, la prise et la mort de Maximilien. Grand trouble dans toute la ville. Marquez et le préfet politique O'Horan disparaissent, Vidaurri, Galvez, quelques autres se sauvent ou se cachent. Tabera, le gouverneur de la place, Ramon Tabera, voit commencer le mouvement que je puis nommer la fonte d'une armée mexicaine, mouvement aussi prompt que la fonte des neiges au soleil.

Les Autrichiens, sur l'ordre du baron Lago, chargé d'affaires d'Autriche, ont dé-

claré leur neutralité et fait leur capitulation qui leur accorde la vie sauve et, sauf ratification des suprêmes pouvoirs, la promesse d'être embarqués pour l'Europe.

A la garita de Belem, nos Français apprennent toutes ces nouvelles. Ce même soir du 19 on a vu les Autrichiens quitter leur poste de combat et se rendre au palais, où ils ont hissé le drapeau blanc.

Le commandant va trouver le général Tabera, lui indique que, vu l'inutilité de la résistance, il va déclarer sa neutralité. Il prie le général de faire relever la contre-guérilla par un corps mexicain. Tabera le promet et l'autorise à capituler directement avec le général en chef ennemi.

Il y a d'ailleurs suspension d'armes, les Impériaux débattant, eux aussi, les conditions de la reddition de la ville.

Le commandant fait demander une entrevue à Porfirio Diaz, qui lui donne rendez-

vous le 20, à trois heures, à mi-chemin de la garita à Chapultepec, le long de l'aqueduc.

L'entrevue a lieu. Porfirio Diaz félicite le commandant français sur la façon dont sa troupe a défendu ses postes et surtout Belem. Il lui assure qu'il a une tendresse naturelle pour les Français, une grande estime pour leur bravoure, et qu'il fera tout pour leur être agréable.

On débat les conditions de la capitulation. Porfirio Diaz peut seulement s'engager à accorder la vie sauve, mais il accorde toutes les satisfactions d'amour-propre que le Français réclame : la contre-guérilla pourra se retirer à son ancien quartier de San-Pedro-y-San-Pablo ; elle sera désarmée la dernière, ayant gardé les armes la dernière ; nul corps ennemi n'entrera dans la ville par la garita de Belem.

Cela accordé, le général voulut faire mettre le tout par écrit.

— Non pas, s'il vous plaît, général, dit le commandant en souriant ; au Mexique, les papiers se perdent extrêmement vite. J'aime mieux votre parole d'honneur.

— Comptez sur moi, dit Porfirio Diaz en souriant à son tour et en tendant la main au commandant.

Nos Français, en effet, n'eurent qu'à se féliciter de lui. C'est pour cela que nous ne pouvons nous empêcher de traiter avec une bienveillance relative ce personnage, en oubliant, peut-être un peu trop, qu'il venait de fusiller les officiers faits prisonniers à Puebla, et qu'étant prisonnier sur parole il s'était sauvé.

Avant de quitter notre officier, Diaz lui remet le bulletin officiel de la mort de Maximilien.

A quatre heures, un officier de la contre-guérilla va annoncer à Tabera le résultat de l'entrevue, en le priant d'envoyer les Mexi-

cains qui doivent remplacer cette contre-guérilla à la garita. Tabera promet encore et oublie.

A cinq heures, sur une nouvelle insistance, arrive enfin le corps mexicain.

Tout à coup, et au moment où l'on relève les postes, l'ennemi ouvre une canonnade terrible et couvre la ville de mitraille pendant quarante minutes. Les libéraux voulaient voir si l'armée impériale était déjà fondue et si l'on ne pouvait pas s'emparer glorieusement de la ville pendant que l'on traitait de la capitulation et après que les corps européens s'étaient rendus. Toutefois, rendons justice à Diaz, il n'envoya aucun corps ennemi à la garita de Belem.

La fonte de l'armée impériale n'était pas encore complète. On traite alors sérieusement de la capitulation, et Miguel Pina, général impérialiste, arrête avec Ignacio Alaterra, général mexicain, cinq points :

cessation des hostilités; vie et liberté sauve pour les habitants; reddition de la place; les forces mexicaines se rendront à la citadelle, la contre-guérilla Chenet au quartier général de Saint-Pierre-et-Saint-Paul; les autres forces étrangères au Palais; les officiers garderont leurs épées, mais se tiendront prisonniers, à la disposition du général ennemi, *hasta que el general Diaz recibe instrucciones.*

C'est tout ce qu'on put obtenir, et cela fut signé le 20 à Chapultepec, ratifié le 21 à Tacubaya.

A sept heures du soir, la contre-guérilla quitte Belem, clairons en tête, se rend au quartier de San-Pedro-y-San-Pablo, s'y barricade, hisse le drapeau blanc et y offre refuge à quelques compatriotes très-compromis et qu'on affuble de costumes militaires.

Dans la nuit, l'armée impériale achève de

fondre, et quand le lendemain, à cinq heures, les libéraux entrent en ville, les fortifications ne sont plus gardées que par des fusils privés de leurs Indiens.

Porfirio Diaz a tenu sa parole jusqu'au bout; nulle troupe n'est entrée par la garita de Belem.

Il envoie le lendemain un général pour procéder au désarmement. On laisse aux officiers leurs armes, chevaux, équipement.

On fit savoir au commandant que Porfirio Diaz l'attendait au Palais.

— Commandant, lui dit le général, vous commandez des Français, je les aime beaucoup et je connais leurs vertus militaires; mais dans ce pays-ci, pour que des soldats français soient bons, il faut qu'ils soient commandés par des officiers français et forment un corps à part. Mélangés avec les Mexicains, ils perdent leurs qualités. Avec les hommes que vous avez et les déserteurs

qui sont dans mon armée, je puis former une légion française de 2,000 hommes. Je vous ai vu à l'œuvre, j'apprécie l'organisation de votre contre-guérilla; voulez-vous prendre le commandement de cette légion?

Il laissa entrevoir assez clairement qu'il songeait à devenir président de la république et que cette troupe était le noyau de la future armée avec laquelle il comptait aider le suffrage des électeurs à se décider en sa faveur.

Le commandant, fort surpris, répondit qu'il était, hier encore, chef d'un corps impérialiste, qu'il ne pouvait changer aussi légèrement de drapeau. Et, voyant le général s'assombrir fort et prendre une physionomie qui devait être celle qu'il avait quand il fit fusiller les prisonniers de Puebla, le Français dit tout brusquement :

— C'est à l'honneur même de Votre Excellence que je fais appel. Le général Porfirio

Diaz, s'il était à ma place, accepterait-il cette proposition?

— Non, répondit non moins brusquement le général. Mais qu'importe? Une grande partie des Français qui sont ici sont des déserteurs ou craignent qu'on ne les traite comme tels. Que va-t-il arriver? Je les connais : s'ils ne sont retenus par la discipline et organisés en corps avec un but d'avenir, ils vont se débander, se livrer au brigandage ou se faire assassiner. Les haines contre la France sont violentes. Faites un appel à tous ceux qui veulent rester au Mexique, organisez-les militairement. Ici, à Mexico, je ne réponds pas de leur vie. Emmenez-les à Puebla.

Là vous serez chez moi, au centre de mon gouvernement. L'on vous donnera une légère solde qui empêchera ces gens de mourir de faim. Quand le moment de délivrance sera venu, vous partirez avec ceux

qui voudront regagner l'Europe; je choisirai un chef pour les autres.

Le soir même, trois cent cinquante hommes étaient venus s'enrôler et se faire inscrire sur les contrôles de la contre-guérilla. C'était la vie assurée.

Quelques-uns des principaux généraux impérialistes étaient parvenus à s'enfuir, entre autres Galvez, qui tient encore aujourd'hui la campagne pour l'empire.

Platon Roa, Quiroga, Tabera et d'autres ont échappé, je crois, à la mort.

Vidaurri, le plus ferme et le plus loyal des hommes, était parvenu à se réfugier chez un Yankee à qui il promit tant par jour. Le Yankee accepta et se fit religieusement payer chaque matin. Il garda fidèlement le secret jusqu'au moment où la bourse de Vidaurri fut vide. Alors il s'en alla demander une forte somme et livra son hôte qui fut fusillé.

Marquez avait trouvé refuge chez un meunier, son fidèle, qui demeurait aux environs de Mexico. Il était là avec son ami O'Horan qui s'était engagé, à condition qu'il aurait la vie sauve, à le livrer à Diaz. — Je raconte l'histoire d'après de bons garants, mais, encore une fois, cette histoire est peut-être une légende.

Une nuit, trois jours après l'occupation de Mexico, O'Horan voit son compagnon entrer tout habillé dans sa chambre.

— *Compadre,* dit le vieux renard en reniflant, ça ne sent pas bon.

— Comment? dit O'Horan embarrassé.

— Oui, il y a je ne sais quoi dans l'air. Ça ne sent pas bon. Je ne me trouve plus en sûreté ici, je m'en vais.

— Comment! mais quelle folie! Qui peut vous faire croire?...

— Rien, absolument rien. Mais ça ne sent pas bon. Je n'ai nul renseignement. Pablo

assure qu'il n'y a nul mouvement suspect dans le voisinage du moulin. Mais je ne me trompe pas. Je m'en vais. La place n'est pas bonne. Compadre, si j'étais de vous, je quitterais aussi l'endroit. Venez avec moi.

— Pardieu, non, il n'y a nulle raison.

— Adieu donc.

Marquez partit. Trois heures après, une troupe de libéraux enveloppait le moulin. On ne saisit que O'Horan, dont Porfirio Diaz défendit énergiquement la vie pendant trois jours. Mais Lerdo le détestait. Don Benito Juarez fit fusiller O'Horan qui raconta avant de mourir cette étrange histoire d'un instinct de défiance arrivé à la finesse d'un odorat de bête fauve.

Le 27, la contre-guérilla fut dirigée sur Puebla, où elle devait demeurer prisonnière tout en restant organisée militairement.

On arriva le 1er juillet. On retrouva là les pauvres zouaves qui avaient échappé au der-

nier massacre. La contre-guérilla se trouva plus nombreuse que jamais.

Je ne raconterai pas l'histoire de ces jours douloureux, surtout pour les officiers, dont l'autorité était diminuée à mesure que la nécessité d'une plus grande sévérité était obligatoire. Les nouvelles recrues ne représentaient pas la fleur de la chevalerie française. On était oisif, on mourait un peu de faim, on méprisait le Mexicain, on était assassiné. Il fallut mainte fois mettre aux fers les plus indisciplinés.

Puis c'était tel illustre personnage resté dévoué à l'empire, un notable conservateur que je me garde bien de nommer, qui venait offrir 100,000 piastres pour faire faire un pronunciamento en faveur de la cause qui venait d'être vaincue.

Une autre fois l'on tendait une embuscade au commandant, ou bien la solde ne venait pas, ni la nourriture. Le commandant pre-

nait son sabre et allait avertir Son Excellence le gouverneur de la ville qu'il allait s'en rendre maître, faire le général et la garnison prisonniers et mettre la ville à feu et à sang, si on faisait mine de laisser mourir ses hommes de faim ou si l'on ne pendait pas quelques Mexicains trop patriotes qui avaient joué du couteau, à la brune, contre les Français.

Enfin la solde cessa tout à fait : officiers et soldats vendaient tout. Le commandant, avec le prix de ses chevaux, de son équipement et en vidant le fond de sa bourse, parvint à nourrir à peu près sa troupe pendant huit jours. Le commerce allemand venait au secours des prisonniers autrichiens ; personne ne songeait à nos guérilleros. Ils avaient à peu près perdu leur nationalité.

C'est en vain que le commandant écrivait lettre sur lettre à l'ambassade pour demander des secours. Il ne recevait pas de ré-

ponse. Il trouva à emprunter quelques milliers de piastres à deux négociants français qu'on nomme, je crois, Larrey et Laurance.

Ce silence de l'ambassade exaspérait les soldats qui, paraît-il, jurèrent de se venger. Au commencement d'août, le bruit se répandit à Puebla que l'ambassade française allait pouvoir quitter Mexico. Le 5, de grand matin, l'adjudant-major vint annoncer au commandant que cinquante hommes avaient déserté. C'était un gros chiffre. Le commandant s'en inquiéta. Il fit prendre des renseignements. A dix heures, un sergent s'approche et révèle au commandant que ces cinquante hommes s'étaient échappés pendant la nuit et qu'ils s'étaient jetés dans les montagnes du Rio Frio, décidés qu'ils étaient à y attendre au passage le ministre de France et à se venger de lui. Immédiatement l'on écrit à Mexico. On court à la légation. M. Dano était parti brusquement la

nuit même, et heureusement il avait pris la route d'Apizaco.

Enfin, le 8 août, l'on apprend qu'on est libre et que l'on va être dirigé sur Vera-Cruz. Le consul, M. Forest, a envoyé 7 piastres par homme pour faire la route ; ce n'est guère, cela donne 3 réaux par jour à chaque homme ; car, avant de partir, il faut dépenser la moitié des 7 piastres à acheter divers objets de première nécessité à Puebla où l'on était sans vivres, sans souliers, sans couvertures quand ces 7 piastres sont arrivées. On avait touché 2 réaux par jour à titre de solde des prisonniers de guerre, et, comme je l'ai dit, à partir du 23 juillet, ladite solde n'avait plus été payée.

Trente hommes étaient malades à l'hôpital. On se couchait sur une natte, et l'on avait pour couverture les lambeaux de son uniforme. Néanmoins, nul des Français ne mendia.

On partit donc le 9, à cinq heures du matin. Ce fut un faux départ. Personne ne suivait.

Enfin, la colonne se mit définitivement en marche le même jour à sept heures et demie du soir. Il n'y avait plus que cent soixante-dix hommes. Vingt-un avaient encore déserté ce jour-là.

Mais il était dit qu'on ne pourrait partir. Aux portes de la ville, un orage effroyable éclata. Les deux voitures qui portaient les malades furent presque emportées. On dut se réfugier dans une des garitas.

On trouva le lendemain, en se mettant en chemin, que deux soldats avaient été, pendant la nuit, assassinés par des Mexicains.

On arriva le 14 à Orizaba. A partir de là, les désertions augmentèrent. Quand, le 18, après avoir fait 15 lieues pendant la nuit, la petite troupe arriva à Vera-Cruz, elle ne comptait guère plus de cent hommes.

On retrouva là quelques camarades du siége de Mexico et de Queretaro qui, comme le lieutenant Seguy, avaient pu fuir et regagner Vera-Cruz.

Le 18, à midi, les derniers soldats français qui avaient défendu Maximilien s'embarquèrent pour la France.

XXII

RÉSUMÉ.
JUGEMENT SUR L'EXPÉDITION DU MEXIQUE.
LE MEXIQUE ET LES MEXICAINS.
LA POLITIQUE FRANÇAISE.

Nous pouvons terminer ici cette chronique franco-mexicaine.

Nos lecteurs savent au prix de quels efforts la maison d'Autriche put obtenir le corps de Maximilien.

Il n'y avait pour garder ce cadavre aucune des raisons d'intérêt public, de patriotisme, de justice, d'avenir national que Lerdo, Juarez et leur suite de Lopez et d'Escobedos mirent en avant pour excuser le meurtre de Maximilien.

Mais il fallait que la vérité se fît jour, et que leur conduite envers le mort montrât apertement quels mobiles avaient dirigé leur

conduite envers le vivant. Les gardiens du cadavre trahissaient les juges.

En forçant cette mère à marchander les dépouilles de son fils, ils décelèrent les sentiments sauvages qui les avaient poussés à torturer l'agonisant, l'instinct de basse haine qui les avait amenés à condamner le prince. Ils n'avaient pas voulu sauver la patrie, — avec Maximilien disparaissait sa dernière chance de salut, — ils avaient puni un prisonnier, resté en leurs mains, des victoires de ses alliés. Comme les Apaches, leurs ancêtres, qui s'arrêtent dans leur fuite pour tourmenter quelque compagnon d'armes de ceux qui les font fuir, ils avaient cessé de se sauver quand la petite armée française avait cessé de les poursuivre, et ce compagnon qu'elle avait été forcée de laisser en leur possession, ils le supplicièrent pour constater qu'ils avaient fait fuir cette armée et mis en déroute l'Europe entière.

Ils avaient chanté leur héroïsme à la prise de Queretaro, leur magnanimité à la condamnation de Maximilien; en face de ces restes, il n'y avait plus de grands mots, plus de fanfaronnades, plus d'hypocrisie possibles; ces héros, ces magnanimes furent obligés de se démasquer et de montrer qu'ils n'étaient que des Indiens corrompus.

Toutefois, je dois le dire avant de terminer, le Mexique ne renferme pas seulement ces types de fourberie, de férocité, de rapacité, de couardise, d'effronterie dont j'ai signalé bien des modèles. Mes lecteurs ne s'y sont pas trompés. On a compris dans quel sens restreint j'employais le mot Mexique et Mexicains. Il y a dans ce pays de hautes vertus, de grands caractères, de dignes, de purs et d'élevés sentiments. Dans le sang mexicain, on peut retrouver quelques restes du noble sang espagnol; et ces millions d'Indiens pourraient former un peu-

ple brave et grave, sage, laborieux et compacte.

Pouvons-nous espérer encore que les éléments de bien, les chances de régénération l'emporteront?

Je l'ai dit, la nation a perdu sa dernière chance de salut avec Maximilien, avec ce prince libéral qui avait pris si consciencieusement au sérieux sa qualité de Mexicain. Il prouva qu'il n'était l'esclave ni des Français ni des préjugés, et qu'il n'était pas un tyran. Mais le Mexique était une oligarchie : les dix mille tyranneaux qui sont les maîtres du pays n'ont pas voulu abandonner leur longue dictature. Il n'y a que cela et quelques phrases sonores dans l'histoire du Mexique pendant ces dernières années.

Que l'on ne parle donc pas de république, de liberté, d'indépendance. La liberté, pour le Mexicain, c'est le droit de chasser le gou-

vernement qui ne donne pas assez d'avancement ; la république, c'est le droit de mettre un *prestamo* sur un village le lendemain du jour où l'on a perdu au *monte;* l'indépendance, c'est le droit de lever, de *presser* et d'armer une masse d'Indiens le jour où il passe par l'esprit quelque fantaisie guerrière ou pillarde.

Imaginez cinquante années de libre exercice de ces qualités ; ajoutez à cela l'élan généreux, l'enthousiasme des choses sonores, l'ivresse des grands mots, l'amour indien de l'aventure et la tendance espagnole à se griser de son propre mensonge, encore une fois vous avez toute l'histoire du Mexique, toute l'explication de la chronique de l'empire mexicain.

Peut-on prévoir quelque transformation? Les probabilités y sont contraires. Le Mexique paraît désormais appelé à être diminué de génération en génération, province après

province, par les gens des États-Unis. Les Anglo-Saxons feront là ce qu'ils ont fait partout, ce qu'ils ont déjà fait au Texas et en Californie, où en quelques années l'élément mexicain a été annulé. Ils extermineront ceux des Indiens qui ne pourront supporter l'esclavage de l'industrialisme, et ils courberont sous le joug de leur génie les quelques éléments de civilisation qui existeront encore au Mexique.

Mais laissons ce triste peuple. Nous ne sommes pas désintéressés, nous, dans cette affaire, et nous devons nous demander quelles conséquences ressortent pour la France de cette entreprise.

La réponse est simple. Nous avons amené *en tout*, et avec *une régularité mathématique*, des résultats *exactement contraires* à ceux que nous avions prévus, espérés, cherchés.

Nous allions réclamer des sommes dues à la France ; ces sommes ont doublé.

Nous allions relever notre prestige au Mexique ; nous y sommes bafoués.

Nous y allions pour venger nos nationaux insultés ; on les y pourrait brûler vifs sans que nous ayons moyen d'obtenir même une excuse.

Nous allions restaurer notre commerce ; il y est ruiné au delà de toute ruine.

Nous allions conquérir ces gens, y instituer un empire ; nous avons été forcés de partir et ils ont tué notre empereur, surtout parce qu'il était notre.

Nous allions régénérer un peuple et y établir la paix ; l'anarchie y est plus violente que jamais ; la corruption y a doublé par le développement du brigandage et de la guerre civile que nous avons rendus vénérables au nom du patriotisme, par le développement de la vanité et de l'outrecuidance que notre retraite a exaltées jusqu'à la folie.

Nous allions sauver ce peuple des serres des États-Unis ; il s'y est jeté tout entier.

Nous allions, au nom de l'Europe, affaiblir l'Amérique ; les Yankees ont fait reculer l'Europe, ils la défient et notre exemple empêche qu'on ne lui réponde.

Nous allions augmenter notre prépondérance ; nous avons été obligés d'implorer pour sauver notre allié, pour secourir notre protégé qu'on assassinait, l'aide des États-Unis, qui nous l'ont refusée.

Telles sont les conséquences de notre expédition, à la fois tristes et humiliantes. C'est que cette expédition était impossible à mener à bonne fin.

Oui, l'idée en est grande. Régénérer une race, c'est une noble conception ; arrêter l'ambition des États-Unis, c'est évidemment sage ; rétablir l'ordre dans un grand pays, c'est humain ; augmenter la fortune, le commerce, la prépondérance de la France, c'est

patriotique. Mettre la main sur ces pays, les plus riches du monde, c'était désirable. Préparer des alliés pour les luttes futures du vieux et du nouveau monde, c'est peut-être politique. Je crois bien, en effet, que nos descendants regretteront, par-dessus tout, que nous n'ayons pas un allié solide en Amérique.

Mais tout cela ne pouvait se faire *ni alors, ni là, ni ainsi*. Cela devait rester un rêve, une vision, une lointaine espérance.

Tout était contraire : l'Europe, le Mexique, les États-Unis, la France. Et le gouvernement français ne vit rien, ne prévit rien. Il semble n'avoir connu ni les conditions du Mexique, ni la situation de l'Europe, ni la position des États-Unis, ni l'état de la France.

Ces quatre obstacles, dont chacun était un empêchement presque radical et dont l'ensemble constituait une impossibilité com-

plète, il ne parut pas les avoir même crus possibles.

On venait de mettre l'Europe en trouble; on a les questions italienne, allemande, orientale, qui sont journellement menaçantes; on n'a pas pour soi un allié sérieux ou dévoué, mais bien contre soi l'inimitié sourde, la jalousie évidente de toute l'Europe, et l'on s'en va conquérir un empire à des milliers de lieues, sans se demander si l'on n'exalte pas les inimitiés, si l'on n'encourage pas les ambitions voisines en même temps qu'on affaiblit le pays et qu'on lui enlève, — avec la libre disposition de ses forces, — sa prépondérance.

On s'en va conquérir cet empire comme on irait conquérir la république de Saint-Marin, sans se dire que ce pays est grand comme la moitié de l'Europe, coupé de déserts, dévoré de fièvres mortelles, habité par une population non pas compacte, c'est-

à-dire possible à conquérir par une bataille, par une victoire, d'un coup, en un mot, mais une population disséminée, habituée aux luttes, à la guerre d'aventures, et rendue, par cinquante ans d'anarchie, follement amoureuse de brigandage. On oublie que ces gens sont braves dans de certaines conditions; qu'ils sont les fiers bâtards des défenseurs de Saragosse; qu'ils sont enthousiastes, exaltés par les grands mots, enfiévrés par les idées brillantes; qu'ils sont persévérants tout en étant fugaces; qu'ils savent mourir aussi bien que fuir, et qu'ils ont une réserve de sept millions d'hommes où ils peuvent éternellement trouver des soldats, et de dix mille millionnaires où ils peuvent toujours trouver de l'argent.

On devait savoir que l'on blessait les États-Unis à la tête et au cœur d'un même coup, dans leur orgueil et dans leur intérêt. Laisser le vieux monde, l'Europe décrépite

et méprisée, venir établir une monarchie à leurs frontières, une monarchie qui devait leur enlever le Mexique, le Mexique nécessaire à leur développement comme à leur gloire, mais c'était les rendre fous de rage, de vanité offensée! C'était leur voler leur bien, leur fierté, leur avenir; et, pour éviter cette insulte comme ce danger, ils devaient oublier tout, toute reconnaissance, toute sagesse, aventurer leur dernier dollar, et faire appel à tous les mercenaires de l'univers!

On ne prévit pas qu'on ne pouvait les contraindre à subir ce mal que par la force et pendant leur faiblesse. Au lieu de se mettre franchement contre eux, en face d'eux, avec les Confédérés qui avaient un parti en France; au lieu de dépenser pour avoir le Sud,—et par-dessus le marché le Mexique,—l'argent et les soldats que nous avons dépensés pour ne pas avoir le Mexique et re-

cevoir ce soufflet des États-Unis, nous allions sournoisement les mordre au talon, au moment même où ils cessent d'être faibles pour devenir forts!

L'on ne vit pas non plus que cette entreprise n'était pas de celles pour lesquelles la France s'enthousiasme. D'abord, elle ne la comprenait pas; on ne lui avait pas réduit cette affaire en une formule claire et généreuse, et la France ne s'enthousiasme que quand elle comprend et qu'elle a une formule! Race néo-latine! Cela ne répondait qu'à des rêveries de savants.

Pour la masse, les Néo-latins, c'étaient les Italiens, dont on est assez fatigué, et les Espagnols, avec lesquels il n'y a nulle longue alliance de cœur. Notre cœur est ailleurs, notre ambition a d'autres visées, et les États-Unis ne sont pas un danger présent ni une longue inimitié.

Pour le peuple, le Mexique était un pays

sauvage et inhabitable où des bandits s'entre-tuent. On ne sentait pas bien la nécessité de risquer beaucoup pour conquérir des sables lointains et pour empêcher des brigands de s'exterminer. Race néo-latine! On ne pouvait donner à la nation française nulle tendresse pour cette abstraction, et autant eût valu lui dire qu'elle volait à la défense des Aryas!

Elle eût mieux compris, dans le sens hostile, race anglaise, race anglo-saxonne: mais, encore une fois, les Américains ne nous touchent pas, ne nous ont pas blessés, et le temps de la haine contre eux n'est pas venu. Le gouvernement ne pouvait même pas dévoiler le fond de sa pensée et le grand côté de cette expédition. Il ne pouvait pas annoncer officiellement qu'il cherchait à attaquer les Nord-Américains sournoisement et à établir une forte digue contre les efforts probables de leur ambition.

Mais si le peuple n'a nulle hostilité latente contre les États-Unis, une grande masse des classes libérales a pour eux la tendresse et une invincible admiration. Toucher à la politique des États-Unis, pour beaucoup d'entre nous, c'était toucher à la reine; c'était offenser les libéraux qui admirent là le grand centre de la liberté; c'était exaspérer les républicains qui vénèrent là la maîtresse république; c'était gêner tous ces instincts industriels, commerçants, pratiques, qui se développent chez nous avec un respect filial pour les Yankees.

L'entreprise était obscure, sans mobile facile à comprendre, sans intérêt aisément saisissable, sans point d'appui dans l'enthousiasme des masses; elle était douloureuse, exaspérante même pour la portion remuante des classes libérales et commerçantes; l'opinion oublia la grande et noble utopie qui avait pu être la cause première

de ce plan, on parla de Jecker, et dans l'affaire du Mexique les journaux ne nous montrèrent plus que ceci : la France se ruinant pour enrichir un Suisse qui ouvrait, disait-on, la porte de sa caisse à de grands personnages.

Le gouvernement ne prévit pas non plus que, dans de telles conditions, cette aventure allait devenir l'arme dont s'emparerait l'esprit public qui se réveillait, le marteau dont toute opposition antinapoléonienne battrait sans trêve l'enclume gouvernementale. Notre orgueil national y fut écrasé, et aussi le pauvre Maximilien. Lui, du moins, ne s'y trompait pas, et il savait quels étaient les plus solides alliés de Juarez.

Enfin, pour que rien ne manquât à l'entreprise, après s'être jeté tête perdue dans une œuvre impossible, on choisit pour l'exécuter trois hommes qui l'eussent fait manquer quand elle eût été toute faite; trois

hommes ayant, séparés, chacun leur valeur pour toute autre chose que ce à quoi ils étaient appelés, mais qui réunis, et possédant tous une parcelle de la souveraineté, eussent mis la révolution dans la principauté de Monaco.

L'empereur était un artiste charmant, le maréchal un éminent général de bataille, l'ambassadeur un excellent consul. Et il fallait un prince militaire, un général diplomate, un ministre homme d'État. Ces trois personnages, enchaînés à une besogne qui avait contre elle le Mexique et la France, l'Europe et l'Amérique, passèrent leur temps à marcher chacun de leur côté en se comblant de reproches.

Les petits imitèrent les grands de leur mieux : les Français montraient qu'ils méprisaient absolument le peuple qu'ils venaient régénérer et l'empereur qu'ils défendaient de leur sang ; les Mexicains ne

cachèrent pas qu'ils haïssaient la nation qui venait les sauver.

Nous perdîmes à cela, politiquement notre bonne renommée de fierté, militairement notre réputation de générosité, de bonhomie et de justice. Les Mexicains, qui n'avaient rien à perdre, ne perdirent rien, sinon peut-être la dernière ombre de modestie qui leur restât, c'est-à-dire la dernière chance de salut. Aujourd'hui qu'ils ont tué un prince européen, écrasé la France et fait reculer les États-Unis, aujourd'hui qu'ils sont héros et magnanimes, il est impossible de prévoir à quelles limites sinistres et bouffonnes ils porteront le carnaval de leur anarchie.

Toutefois, il faut le reconnaître, nous n'avons pas tout perdu, nous avons gagné un nouveau reflet de gloire militaire. Il est vrai que nous n'en avions pas besoin et que c'était justement la seule chose à quoi l'on ne songeait pas en allant là-bas.

Je laisse aux lecteurs le soin de tirer la conclusion politique de ces considérations. Pour moi, qui ai songé dans ce travail uniquement à l'histoire, non à la politique, aux idées plus qu'aux hommes, et qui me mets bien au-dessus de toutes préoccupations de parti, je me résume philosophiquement en disant que la rêverie est bien le présent le plus funeste que puisse faire aux rois la colère céleste, et que de toutes les politiques, la plus mauvaise c'est *la grande politique dans les nuages,* car l'on dépense un effort gigantesque pour atteindre l'impossible.

XXIII

CONCLUSION.

J'espère ne rien apprendre à ceux qui m'ont lu en disant que j'ai surtout désiré être impartial et juste. Je n'ai pas voulu faire un pamphlet contre qui que ce soit, ni une apologie de quoi que ce soit; j'ai essayé très-sincèrement de voir clair, et j'ai montré très-complétement ce que j'étais parvenu à voir clairement. Je n'ai pu dire le dernier mot de tout, ne sachant pas tout, me défiant des passions et trouvant dans bien des renseignements l'apparence suspecte de haines personnelles, de préjugés politiques. J'ai donc laissé quelques questions ouvertes, j'ai posé quelques points d'interrogation; j'ai abandonné à l'avenir le soin de répondre.

Je ne sais si, en fait, j'ai pu éviter toute erreur. J'y ai travaillé de mon mieux. J'ai été le premier, je crois, à écrire cette histoire. Ceux qui viendront après moi me redresseront. Je m'en fie bien à eux.

On peut, du reste, consulter, pour se renseigner complétement, divers ouvrages parus en ces derniers temps et qui, faits avec des partis pris différents, apportent une certaine variété de renseignements. On connaît l'ouvrage de M. de Kératry, et je n'ai besoin de signaler ni la valeur du livre, ni le but qu'il poursuit. On trouvera la contre-partie de cet ouvrage dans l'*Histoire du Mexique* par l'abbé Domenech, qui donne, dans ses trois volumes, médiocrement écrits et évidemment partiaux en faveur de la politique napoléonienne, une masse de documents importants.

L'Intervention française au Mexique, publiée chez Amyot, offre un récit bref, inté-

ressant et tournant un peu plus à l'impartialité que les deux publications précédentes. On l'attribue à M. Détroyat, officier distingué de la marine française, et qui remplit les fonctions de ministre de la marine mexicaine.

L'*Histoire du procès de l'archiduc Maximilien*, publiée au Mexique par Riva Palacio et La Torre, est une apologie déguisée de Juarez, comme le livre du docteur Basch est une apologie très-franche de Maximilien. J'espère que l'on donnera bientôt une traduction française de cet ouvrage, auquel je dois, comme je l'ai déjà indiqué, de la reconnaissance.

Enfin, je recommande tout particulièrement à l'attention une traduction élégante que M. Jules Gaillard vient de donner des *Œuvres, mémoires et voyages de Maximilien*. On verra là, dans tout l'éclat et avec tout le charme de son intelligence, ce noble et gracieux prince. Je l'ai dû, avec grand

déchirement de cœur, juger sévèrement comme homme d'État; mais jamais intelligence plus ouverte, jamais esprit plus fin ne se joignirent à un cœur plus doux, à une âme plus généreuse, plus dévouée au bien, plus amoureuse de la beauté artistique et philosophique.

Il m'écrivait, une année avant sa mort : « Il est vrai que j'ai une passion réelle pour ces idées libérales qui élèvent l'intelligence et dont le triomphe est le plus cher de mes vœux. Je leur ai sacrifié mon repos, et j'espère qu'en dédommagement j'aurai mérité l'estime des gens de bien, et, ajoutait-il avec sa grâce si bienveillante, l'affection des cœurs généreux comme le vôtre. »

Hélas ! hélas ! c'était plus que son repos, c'était sa vie qu'il sacrifiait.

Qui eût pensé alors qu'il entrerait si tôt dans l'histoire; que cette affection, demandée si gracieusement, s'adresserait unique-

ment à sa mémoire, et ne servirait à rien autre qu'à me faire pardonner la chaleur que j'ai peut-être montrée pour sa cause et l'horreur que je n'ai pu m'empêcher d'éprouver pour ses bourreaux?

FIN.

TABLE

PRÉFACE. 1
I. Situation générale. 20
II. Les Français et les Mexicains en l'automne de l'année 1866. 31
III. Portrait de Maximilien. — Hésitations. — Décision définitive. 44
IV. Novembre et décembre 1866. — Les chefs libéraux. — Premières escarmouches auprès de Mexico. 67
V. Janvier 1867. — Querelles de l'empereur et de l'état-major français. — Circulaire du maréchal Bazaine. — Conférence impériale. — Siége de Texcoco. — Campagne de Miramon. — Bataille de San-Jacinto. 88
VI. Le parti conservateur et Maximilien. — Miramon. — Marquez. — Larez. — Les évêques. — Départ des Français. — L'armée au Mexique. — Une comédie diplomatique.. 110
VII. Plan de campagne des généraux de Maximilien. 129

VIII. Maximilien quitte Mexico pour Queretaro. — Incidents de la route. — Arrivée à Queretaro. — Proclamation. — Description de Queretaro. . 140
IX. Siége de Queretaro. 158
X. Description de Mexico. — Situation des Français. — Position difficile de notre ambassadeur. — Jugement sur sa conduite. — Contre-guérilla française. 185
XI. Marquez. — Son plan de campagne. — Reddition de Puebla. 203
XII. Retraite. — Héroïques efforts de l'armée impériale. — Batailles de San-Diego, de San-Nicolas. — Combats de montagnes. 212
XIII. Siége de Mexico. — La contre-guérilla française. — La ville pendant le siége. — Nouvelles de Queretaro. — Mouvements de l'armée assiégeante. 233
XIV. Queretaro la nuit du 14 mai. — Lopez. — Occupation de la ville. — Retraite de l'empereur. . 244
XV. Maximilien au cerro de la Campana. — Il se rend. 257
XVI. Continuation du siége de Mexico. — La contre-guérilla française à la garita de Belem. — Famine. — Révoltes. — Les corps européens. — Reddition de la ville. 269
XVII. Jours de prison. — Récit de l'exécution de Mendez. — Gazettes mexicaines. 286
XVIII. Procès de l'empereur, de Miramon et de Mejia. — Défense de Maximilien écrite par lui-même. . 301

XIX. Condamnation de Maximilien. 333
XX. Exécution de l'empereur, de Miramon et de Mejia. 350
XXI. Fin du siége de Mexico. — Reddition de la ville. — Capitulation de la contre-guérilla. — Porfirio Diaz. — Marquez. — Internement des Français à Puebla. — Délivrance. 374
XXII. Résumé.—Jugement sur l'expédition du Mexique. — Le Mexique et les Mexicains. — La politique française. 392
XXIII. Conclusion. 411

PARIS. IMPRIMERIE ÉDOUARD BLOT, RUE TURENNE, 66.

